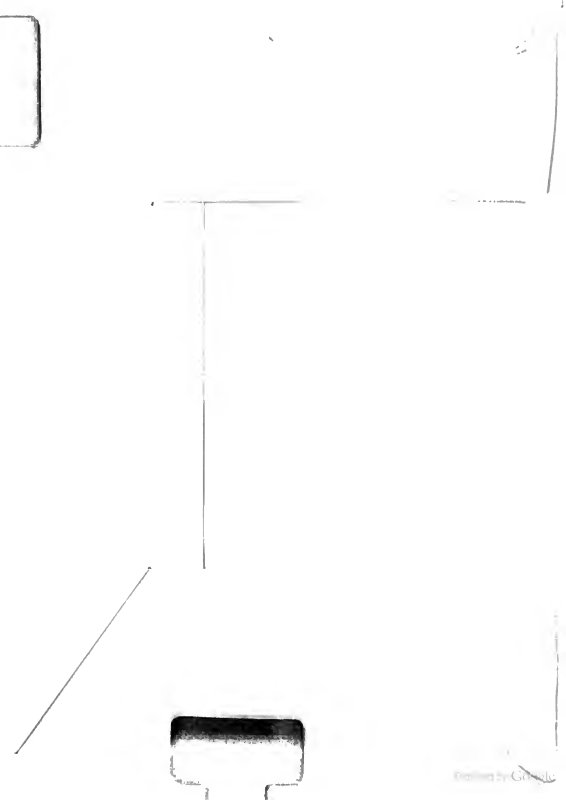


9. 4. 73

DESCRIPTION ET EXPLICATION

D' UN CAMÉE

DE LAPIS-LAZULI

FAIT EN DERNIER LIEU

PAR M.R LOUIS SIRIES

ARTISTE FRANÇOIS, ORFEVRE DU ROI DE FRANCE
ET EMPLOÏÉ DANS LA GALERIE
DE FLORENCE.

OU

LETTRES DE DEUX AMIS

SUR DIVERSES PRODUCTIONS

DE L' ART,

Avec des Notes curieuſes & intéreſſantes.

ON A JOINT À LA FIN DU LIVRE

LA DESCRIPTION

D' UN CAMÉE EN ONYCE

TRAVAILLÉ FORT SINGULIEREMENT.

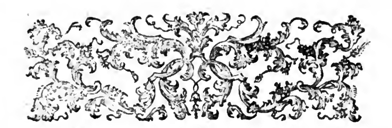
Le tout avec des Figures de très-bonne main.

PAR JOANNON DE SAINT-LAURENT.



À FLORENCE MDCCXLVII.
De l' Imprimerie à l' Enſeigne d' APOLLON.

Avec aprobation & permiſſion.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.





Uelque intéressans que paroissent les objets des ouvrages qu' on met au jour, il n' en est cependant que d' une sorte qui méritent véritablement l' aplication des gens d' étude. Par là nous voulons exprimer ces heureux sujets qui pris dans des choses qui existent, soit qu' elles aient été produites de la Nature ou de l' Art, sont d' autant plus propres à faire impression, qu' on ne sauroit les soupçonner d' être de pures inventions & souvent des rêveries sans fondement. Ce seroit en vain qu' on voudroit dimi-

nuer l'importance de cette maxime : il saute aux yeux que rien n'intéresse plus le commerce d'une vie bien civilisée, vu que la lecture en fait une ocupation essentielle (1).

Si donc les Ecrivains, avant que de rien entreprendre, faisoient de semblables réfléxions, ils choisiroient mieux leur matiere : ils jouiroient d'abord de la satisfaction de ne donner que du vrai ; & tous ceux qui lisent, auroient ensuite l'avantage d'aquerir des connoissances certaines : Genres d'utilités par conséquent, qu'on ne sauroit assez rechercher, & qui émaneroient toutes de ce que les sujets existeroient ; puisque l'existence ne difere point de la vérité, que la vérité n'est que l'existence des choses, & que c'est la destinée de l'homme de se tenir dans les bornes de la vérité (2).

Mais malgré les charmes qu'ofre un tel point de vue, combien elle est peu frequentée, cette carriere ! Soit éfectivement que par le malheur de notre nature nous soïons portés à désirer & à ne nous contenter pas de ce qui est ; ou que, l'esprit inquiet, nous n'aimions, comme dit la Bruyere, que nos propres ouvrages, la fiction & la fable (3) ;

tant

1 ———————————— & ni
Posces ante diem librum cum lumine ; si non
Intendes animum studiis, & rebus honestis ;
Invidia vel amore vigil torquebere . . . . . *Hor. Epist. 2. lib. I.*

2 Voïez nos *Médit. Phil.* Luques 1746. 12°. X. 7. pag. 197.

3 *L'homme est né menteur ; la vérité est simple & ingénue, & il veut du spécieux & de l'ornement : elle n'est pas à lui, elle vient*

tant ceux qui écrivent, que ceux qui lisent, se laissent atirer à des objets qui n'existent point : l'air de nouveauté qu'ils ont, les met en faveur ; ils plaisent, tout le reste paroît du trivial.

Les personnes toutefois qui pensent avec un peu de justesse, revienment de ce facheux panchant : Et grace au gout qu'on a pour la Géométrie & la Physique expérimentale, qui ne veulent point d'illusion, notre siecle commence à chercher la vérité. Dans de si favorables ocurences, on a donc droit de bien esperer. A-t-on le bonheur de rencontrer des sujets de la nature de ceux que nous préconisons : Oui, on le peut : On peut entretenir en soi ce doux plaisir qui comme un feu céleste semble nous animer, quand nous marchons avec une sorte de sécurité vers un bien atendu.

Depuis peu nous avons mis au jour la Description abregée d'un Cabinet fameux par les Collections de Fossiles dont il est composé (1) *: La Physique & l'Histoire Naturelle y trouvent des ressources qu'on ignoroit au-*

vient du ciel toute faite, pour ainsi dire, & dans toute sa perfection, & l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction & la fable. Caract. de Théophr. Amsterd. 1720. 12°. tom. I. p 476.

1 C'est le Cabinet de M. le Chevalier de Baillou que nous avons fait imprimer sous ce titre, *Description abregée du fameux Cabinet de M. le Chevalier de Baillou, pour servir à l'Histoire naturelle des Pierres précieuses, Métaux, Minéraux, & autres Fossiles. Luques* 1746. 4° Nous n'avons publié ce livre que dans le mois de Mars de cette année 1747.

paravant [1]. *C' eſt un bien ſans contredit pour la Société. voilà des fruits d' anoncer la vérité & les choſes qui exiſtent. Aujourd' hui, comme ſi de la vérité, telle que nous l' avons reconnue dans le Regne Minéral, tout ſimple & brut, pour ainſi dire, qu' il nous eſt abandonné par le Créateur, nous devions paſſer à la conſiderer encore dans des parties du même regne, en les examinant dans le ſens que l'Artiſan Divin nous permet d' en tirer parti, ou diſons mieux, qu' il le veut* [2], *nous croïons devoir décrire un produit de l' art, un produit qui exiſte; un magnifique Ouvrage de Lapis-lazuli, piéce unique qui certainement n' a pas de ſemblable.*

Les avantages que nous comtons qu' il en reviendra au Public, ne ſont pas indiférens. Loin de là: c' en eſt d' abord un grand, que de faire connoître qu' à quelque point que les hommes ſoient arrivés, ils ne doivent pas deſeſperer pour cela, de paſſer encore plus avant. On n' avoit pas vu jusques à ce jour des ouvrages de Lapis-lazuli en petit de parfaite ſculpture: les excélens graveurs avoient évité de travailler ſur cette pierre, à cauſe de l' inégalité de la matiere, & qu' elle eſt toute

1 L' Arrangement métodique des Foſſiles, la diverſité des Sucs Pierreux ci-devant ignorée, leur caractere ſpécifique, leur configuration propre, la formation des Pierres, la coloriſation des Pierres précieuſes, & enfin la voie analitique qu' il faut ſuivre pour connoître à fond le Regne Minéral, ſont une partie de ces reſſources indiquées. Voïez cet ouvrage Chap. 3. à 5. 13 14. 16. 18. 23. 24. 27.

2 Voï. *ibid.* pag. 5. 30. 32.

toute pleine ſoit de veines tendres mêlées avec les dures, ſoit de parties métaliques & pierreuſes confondues enſemble. Le préjugé commun étoit en un mot, que dans ce genre, on ne pouvoit emploïer que fort ingratement un tel foſſile. Mais M. Louis Siries entreprend de faire un camée de ce lapis ſi dificile à manier, il y parvient. Rien n'eſt mieux entendu que ſon ouvrage, c'eſt un morceau parfait. Voilà donc un pas de plus dans les arts liberaux. L'atention & le travail, combien n'en feroient-ils pas faire d'autres?

De cet exemple en éfet quel ſujet d'émulation pour les Artiſtes! C'eſt un de leurs confreres qui leur fraie le chemin, & ils peuvent comme lui, par mile moïens, chercher à s'illuſtrer. Lorsque nous publions les beautés du Camée qui fait le ſujet de ce livre, nous les apellons à la gloire, nous la leur montrons comme au doigt. Eſt-ce peu que d'avoir un motif d'exciter les arts, de les engager dans la lice, de les porter à viſer au triomphe?

Mais du moment que conſiderant la penſée de M. Siries, & les idées qu'il a exprimées dans ſon ouvrage, nous voïons que tout ſon ſujet eſt un poëme merveilleux (1), *qui renferme l'enchainement des plus belles notions qu'on puiſſe avoir, & qui préſente au même tems une ſorte d'hiſtoire des hommes;* une

1 Voï. *Felibien, Vies des Peintr*. Paris 1696. 4° pag. 432.

une connoiſſance des cauſes de la dépravation de leur cœur & de la corruption du gout, de leurs vices & par opoſition des principes de leurs vertus; un expoſé des moïens de les porter à celles-ci, & de les entretenir dans la pratique du bien; une deſcription des mœurs du tems préſent; une idée de l'état des Sciences & des Arts; enfin une philoſophie univerſelle qui tombe ſous le ſens, touche le cœur, perſuade l'eſprit: Oui, du moment que nous ſentons tout cela, peut-on en douter? C'eſt ouvrir une ſource d'utilité pour un chacun, que de faire connoître en détail une piéce qui aprête autant à penſer.

Voici néanmoins d'autres vues: ſi les premieres ſont de conſéquence pour les arts, la ſociété, tous les hommes en général; celles-ci ne ſeront pas moins importantes aux gens de lettres & aux ſavans en particulier. Que dis-je! elles le ſeront bien plus ſinguliérement à nos Neveux, & l'amour que nous nous devons les uns aux autres, doit nous faire ſonger auſſi-bien à ceux qui naîtront après nous, qu'à ceux avec qui nous vivons: Car, ceci eſt à remarquer, la Providence le veut ainſi; & quand nous méditons, par exemple, ſur l'ordre de la Société, nous voïons que même les motifs humains qui ſont les plus ſéduiſans, tels que la gloire & le déſir de s'immortaliſer, ne paroiſſent s'imprimer ſi fort en nous, que pour nous

faire

faire travailler au bonheur de la postérité. C'est pour cela que nous concevons que quiconque écrit l'histoire, ne l'écrit point pour soi. Ou l'écrit peu encore pour des contemporains qui d'ordinaire sont instruits des mêmes faits. Mais on l'écrit pour des décendans qui doivent tirer toutes leurs lumieres de ceux qui les ont précedés.

O! l'histoire! qu'il soit donc permis de le dire en passant: O! qu'elle est précieuse[1]*! C'est le depôt de nos connoissances, ce qui est destiné à servir de tabernacle à la vérité; C'est le livre de nos vies, le recueil de nos portraits. Aussi doit-elle être d'un scrupule que je dirois presque infini: rien n'y doit être omis, rien n'y doit être traité trop legerement. Tels que nous sommes, nous & nos tems, tels l'histoire nous doit-elle faire passer dans les âges futurs. C'est ainsi que nos décendans avec le secours des lettrés qui s'apliquent à l'étude des fastes de l'humanité, sont informés de ce qu'il leur importe de savoir.*

De tant d'historiens cependant, qui ont entrepris d'écrire les évenemens de leurs siecles, en est-il beaucoup qui se soient atachés à cette rigide exactitude qu'il faut? S'ils n'ont pas négligé le détail de certains faits bruïans, comme sont les grandes révolutions des états, les guerres des nations, & les

1 Voï. nos *Médit. Phil.* Discours sur le Raisonnement, p 34 à 37.

les autres choses de ce genre, n'ont-ils pas oublié en général de parler d'une infinité de particularités moins frapantes en aparence, & de conséquence néanmoins pour la vie civile? Et disons-le pour rentrer dans notre sujet; Nous, les partisans des lettres! nous sommes dans le cas de nous plaindre. Lorsque dans l'histoire, il est question de sciences & d'arts, quelle stérilité n'y apercevons-nous pas? Sans Pline, & quelques autres, mais en petit nombre, qui ont traité assez superficiellement des arts liberaux, n'ignorerions-nous pas quels furent dans l'antiquité, les plus grands artistes d'Athênes & de Rome? Et malgré ce que nous en aprenons, quelle confusion, quelle obscurité dans ce qui regarde la plupart d'eux! Il a falu qu'au bout de près de deux mile ans, un génie tout formé pour déchifrer l'antiquté, soit venu éclore heureusement de nos jours, pour nous faire connoître une vintaine de graveurs en pierre dure de ces premiers tems, dont il n'est fait mention nulle part, & dont il reste pourtant des ouvrages d'une très-grande perfection (1)

Pa-

1 Nous parlons ici de l'illustre & célebre M. le Baron Philipe de Stosch connu dans toute l'Europe, pour le Savant le plus versé dans la connoissance de l'Antiquité. Son rare & magnifique Ouvrage, latin & françois, intitulé „ Gemmæ antiquæ cælatæ &c „ *Pierres Antiques gravées sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms &c.* „ Ouvrage dont l'importance est également reconnue, est, aussi-bien que le second tome qui en doit faire la

Parer pour l'avenir de tels incidens, c'est donc chose de conséquence. Un jour viendra que nous passerons pour anciens: alors les lettrés, les savans, fouilleront dans nos monumens, de la même façon que nous fesons par raport à ceux qui vivoient, il y a plusieurs siecles. Mais, si par avance nous ne les aidons, ne seroit-ce point en vain que la plupart du temps, il feroient leurs recherches? Ces sortes de génies phénomenes, que nous avons si rarement, nos décendans sont-ils surs de les avoir? Ne les aïant pas, ils ne découvriroient que peu de chose, même avec peu d'utilité. Et après tout, y eût-il encore une certitude qu'il y en a de réservés pour eux aussi-bien que pour nous? Pourquoi ne nous pas comporter selon les tendres loix de l'amour du prochain? Helas! S'ils en doivent avoir, songeons à les ménager pour le bien de leur société; capables qu'ils sont

 de

la suite, & qu'il promet de mettre au jour, ce qui nous donne de si belles connoissances sur les anciens graveurs en pierre. Cet infatigable Savant ne s'est pas borné à deterrer un nombre de ces artistes dont la découverte l'intéressoit particulierement : mais atentif à tout ce qui peut être utile aux disciplines humaines, combien d'autres habiles maitres d'arts n'a-t-il pas trouvés? Dans sa Préface de l'ouvrage que nous citons, il nomme par exemple quelques Artistes qu'il a découverts dans des monumens auxquels il ne semble pas que personne ait fait autant d'atention; & je tiens de lui comme une précieuse remarque, que si on vouloit mettre ensemble tous les anciens Sculpteurs dont il a trouvé les noms, on veroit qu'il y en a beaucoup, dont les statues ou les bas reliefs existent & sont d'une très-grande beauté, ce qui prouve que c'étoient des premiers maitres de l'antiquité, sans que pourtant il en soit fait la moindre mention dans aucun auteur.

de grandes choses, ces génies, ſauvons-leur la perte du tems, ne les réduiſons pas à emploïer preſqu'inutilement, ce qu'ils pouroient toujours & ſurément emploïer avec avantage; inſtruiſons enfin quoi qu'il en ſoit, inſtruiſons la poſtérité: nul objet n'eſt plus digne de l'homme, point de plus forte raiſon pour nous faire mettre la main à la plume. Le Camée de M. Siries, par tradition ou autrement, ne ſauroit manquer de faire quelque bruit parmi nos neveux; nous le concevons aiſément. Ainſi leur devons-nous préparer tous les éclairciſſemens qu'ils pouroient ſouhaiter à ce ſujet.

C'eſt donc après avoir fait toutes les réfléxions que nous venons d'expoſer, que nous avons cru devoir préſenter au Public des Lettres écrites ſur cette matiere, qui ſont tombées entre nos mains. Elles ſont de deux amis qu'une louable curioſité littéraire paroît avoir conduits dans une correſpondance qu'ils ont entretenue de Paris à Florence, deux capitales particulierement diſtinguées par la culture & le progrès des Sciences & des Arts. Telles que nous les avons eues, nous les publions; à peu de choſe près néanmoins. Car pour éviter toute mépriſe & pour ne laiſſer pas avancer par notre faute, des faits qui fuſſent contraires à la vérité, nous avons jugé à propos de les vérifier ſcrupuleuſement; & par conſéquent nous nous ſommes trouvés dans la né-

ce-

ceſſité d' en parler à M. Siries, qui a bien voulu à nos inſtantes priéres, en ſoufrir l' impreſſion [1].

Dans l' Explication du Camée, qu' on a intitulée La Cauſe des Sciences & des Arts, *de même que dans les Lettres qui concernent plus particulierement cet Artiſte, il y avoit des endroits qui demandoient d' être corrigés; ce que nous avons fait avec précaution & de ſon conſentement: & comme dans le tout il y a une infinité de traits qui ne ſont pas connus d' un chacun, nous avons fait quelques notes qui y répandent de l' intelligence, & que nous avons miſes au deſſous du texte dans les pages où elles tombent. C' eſt là en gros l' idée, ſoit de l' Ouvrage que nous anonçons, ſoit de l' aplication que nous y avons donnée.*

Au reſte nous croïons que de tout ce diſcours, on peut inferer que le bien public, qui doit être inſéparable des vues d' un écrivain,

b 2 *com-*

1 'A part cette grande raiſon *De ſe conformer à la vérité*, nous en avons eu une autre auſſi d' importance, du moins pour nous: C' eſt qu' aïant fait imprimer, comme nous l' avons dit, la *Deſcription abregée du Cabinet de M. le Chevalier de Baillou*, à ſon inſçu, nous nous étions fait une ſorte d' afaire avec ce ſavant, qui nous avoit engagé de ſuſpendre pendant pluſieurs mois, la publication de notre livre. Le Mémoire qu' il a donné à la Société *Colombaria* & qui paroît parmi ceux que cette Société vient de mettre au jour, laiſſe même voir à ce ſujet quelques plaintes. Si nous avions fait imprimer après cela, ce qui regarde le Camée de M. Siries, ſans lui en faire part, nous nous ſerions exposés à bien de mauvaiſes interprétations. Ce qui ſemble aſſez naturel du moins, eſt que nous aurions riſqué de nous voir déſormais environnés de méfiance: on n' eût plus enviſagé la pureté de nos intentions, on ſe feroit toujours mis en garde contre nous.

comme nous le fait connoître le grand Philosophe Locke [1], *a été le motif qui nous a portés à faire ce Livre. Peut-être que les avantages que nous nous sommes imaginés qu'on en pouroit retirer, ne sont pas aussi réels qu'ils nous ont paru l'être: mais toujours en doit-il résulter quelque chose de bon. Il n'est pas dit que l'amour du bien public se doive manifester par des coups éclatans: C'est alors une fortune plutôt que la destinée de cette vertu. On se souviendra sans doute, que nous avons eu un Académicien* [2] *loué publiquement par un très-grand homme, de ce que, quand tout le monde sans égard pour le bien de la patrie, passe au milieu des marches du pont-neuf de Paris, lui, il avoit l'atention d'en prendre les bouts, afin de concourir selon qu'il pouvoit, à les faire user également, pour qu'on ne fût pas obligé si tôt d'en mettre d'autres. A gens ordinaires, une pareille atention paroît petite & basse; mais elle ne le fut pas pour l'illustre M. de Fontenelle: il savoit, ce Lucien, ce Plutarque de nos jours* [3], *que les hom-*

1 *Essai Phil. Amsterd.* 1700. 4°. Préface de l'Auteur, §. *Je n'ignore*, §. *On regardera*.

2 C'est M. des Billettes de l'Académie Roïale des Sciences. Voïez son éloge, *Hist. Acad.* 1720. p 166. M. de Fontenelle y dit: *Il est peut-être dangereux d'exposer au Public, que quand il passoit sur les marches du pont-neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins usés, afinque le milieu qui l'est toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une si petite atension s'ennoblissoit par son principe, & combien ne seroit-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de superstition?*

3 Voïez ses *Nouveaux Dialogues des morts*, & ses *Eloges des Académiciens*. Ce sont des ouvra-ges

hommes en particulier ne peuvent que très-peu de chose; que ce n'est que le concours de leurs petites forces unies, qui soit capable de produire beaucoup; que l'homme, dès qu'il fait ce qu'il peut, fait tout ce qu'il doit; & qu'enfin ces sortes d'exemples, encore qu'ils semblent d'une petite conséquence, sont les meilleures leçons, qu'on puisse donner à la Société, qui, en imitant ces bagatelles, si on peut le dire, parviendroit à être parfaite, & telle qu'elle doit être.

Si nous sommes dans le cas de l'académicien dont il s'agit, nous n'aporterons qu'un point d'utilité à la société des hommes. Mais que tous ceux qui écrivent, y en aportent à proportion, tant de bibliothéques qu'on forme de tout côté, deviendront bientôt des sources intarissables d'utilités réelles pour le commerce de la vie civile.



LET-

ges qui ont reproduit dans notre siecle le génie de ces deux grans hommes de l'antiquité.



LETTRES
DE DEUX AMIS
SUR DIVERSES PRODUCTIONS DE L'ART.



LETTRE PREMIERE
Sur un petit Crucifix de Lapis-lazuli.



E ſuis ravi, Monſieur, de vous écrire cette fois, avec l' eſprit qu' il faut pour faire des lettres aux gens qui ſont par gout en Italie. Je me trouvai hier dans une compagnie, qui a fort échauffé mon imagination. La converſation y étoit toute italienne, on ne parloit que des choſes rares que l' on voit dans ce pays-là. Un homme d' eſprit qui venoit de faire le voïage d' Italie, nous entretenoit de

ce

ce qu'il avoit remarqué, il raconta mile particularités qui nous ſurprenoient.

Pour moi, prenant part à ce qui regarde les arts, j'ai été ſur-tout frapé de l' entendre dire qu' un habile graveur de Florence avoit fait depuis peu, un petit Crucifix de Lapis-lazuli d'une extrême beauté. Il aſſura que la figure de Jesus Chriſt y eſt de bas relief ſur un fond plat & très-uni. Je n' ai pas été ſeul à être étonné, des connoiſſeurs le ſont comme moi; on trouve généralement la choſe tout-à-fait neuve.

En fait de Lapis-lazuli, je ne ſache point d' ouvrage de bas relief en petit, qui ſoit beau: il n' en eſt dans les ſuites de pierres gravées, que des morceaux d'une mauvaiſe maniére. La nature de cette pierre facile à s'égriſer, n'a permis ni aux anciens, ni aux modernes, de la travailler avec ſuccès: Les bons artiſtes en ont toujours été degoutés, & par préference ils ſe ſont atachés aux pierres dures (1). Ceux-là tout au plus qui n' avoient que peu d' expérience, & qui n' étoient que des ouvriers ordinaires, ont entre-

1 Les Anciens auſſi-bien que les Modernes ont gravé & taillé des figures dans toutes ſortes de pierres dures, mêmes dans les pierres précieuſes opaques, demi-tranſparentes & tranſparentes, comme les Turquoiſes, les Praſes, les Opales les Yeux de Chat, de Loup &c, les Topaſes, Chryſopaſes, Chryſolites, Améthiſtes, Hiacintes, Emeraudes, Saphirs, & Rubis. De plus, M. le Baron de Stosch dit avoir vu en un Diamant, une tête de Néron parfaitement bien gravée; & que c'eſt l' ouvrage d'un moderne (*Jean Constanzi Romain Graveur très-habile*) Voiez *Gemma Antiq. Cal. Prefat. p.* XVII.

trepris d'en faire quelques petits ouvrages. Mais enſuite ils ne les ont pas finis, ou par la dificulté qu'ils n'avoient pas aperçue, ou parce qu'ils n'étoient pas capables d'en faire davantage.

Si le Crucifix exiſte avec la beauté que lui atribue notre voïageur, il peut paſſer pour une rareté; & cela vaut la peine que je vous incommode, & que vous vous incommodiez pour moi. Vous êtes ſur les lieux, il vous eſt aisé de ſatisfaire ma curioſité: dites-moi, je vous prie, ce qu'il en eſt. Un petit deſſein, ſuposé que cela ſoit bon, avec quatre mots de deſcription, ſeroit un préſent dont je vous tiendrois compte. J'atends là-deſſus votre réponſe, & je ſuis dans mes ſentimens ordinaires d'eſtime & d'afection,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, ...

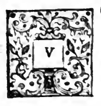
À Paris ce 10.me de Mai 1747.

A LET-



LETTRE SECONDE

Sur le même Crucifix, & sur d'autres petits Bas Reliefs de Lapis-lazuli.



Ous paroissez étonné, surpris, Monsieur ; cela, dites-vous, échauffe votre imagination, qu' ici très-souvent on admire des phénomenes de la nature, & de l' art. Pensez-vous donc qu' il n' y ait qu' un Paris pour voir des merveilles? Prenez, s' il vous plait, oui prenez meilleure opinion de ces quartiers. Je suis comme sûr qu' on ne vous en a pas imposé. Pour le Crucifix de Lapis-lazuli, du moins on ne vous a rien exageré: il existe ce morceau, & plus beau encore, qu' on ne vous l' a dit, j' en ferois la gageure. C' est l' ouvrage de M. Louis Siries: mais voici de quoi favoriser vos préjugés, M. Louis Siries est François, & même il a la qualité d'Orfévre du Roi.

Tréve de raillerie pourtant: vous seriez homme à croire que je badine plus que sur

vo-

votre gout national: point du tout, je parle sérieusement. J'admire d'abord la justesse de votre remarque, & je conviens avec vous qu'on n'a jamais bien travaillé le Lapis-lazuli de bas relief en petit. M. Siries cependant n'a pas travaillé d'autres pierres, il a entrepris pour son coup d'essai [1], ce que l'antiquité avec beaucoup d'expérience, n'osoit tenter. Vous douteriez peut-être de ce que je dis? Mais je n'avance rien qui ne soit exactement vrai, & puis je connois particuliérement cet habile homme. Je l'ai été voir concernant votre lettre, & j'en ai obtenu le dessein du Crucifix que je joins à la mienne, & qui fait le sujet de ce que je continue à écrire, pour vous satisfaire sur votre demande.

Ce dessein qui représente le Crucifix dans sa grandeur naturelle, vous montre que le montant de la croix a deux pouces de longueur, & que le travers en a un & un quart, l'un & l'autre sur deux lignes de large, en les

Voïez Planche I. Fig I.

1 On doit être surpris que ce soit là un coup d'essai. Mais nous savons que M Siries, qui fait des chefs-d'œuvre en Coutelerie, en Orfévrerie, en Gravure, en Ciselure, &c n'a jamais apris aucune profession: Jusques-là même qu'il a fait des tableaux, bien qu'il n'ait pas eu les principes du dessein. 'A ce sujet ne pouvons-nous pas remarquer qu'il ne seroit plus tant paradoxe, qu'on parvînt à excéler dans l'art, sans la connoissance des regles qu'en donnent les professeurs? Efectivement qu'est-ce qui a formé l'art que la nature? D'excélentes dispositions, un travail constant, une atention singuliere, peuvent donc faire de bons Artistes. Polyclete, pour avoir bien étudié dans la nature les proportions du corps humain, fit sa fameuse regle: qui que ce soit ne la lui enseigna.

les regardant de face. C'est là ce qui forme d'un seul morceau de Lapis-lazuli, un beau fond plat, sur lequel la figure du Christ paroît atachée. Mais l'extrémité de ce plat sert de commencement à une moulure fort élégante qui regne à l'entour dans les côtés: de sorte qu'au dessous il est un filet, avec une baguete, une doucine & un autre filet, le tout d'une grande délicatesse, & ménagé avec beaucoup de propreté. Les ornemens en maniere d'agrafe, que vous voïez au bout du travers & du montant, sont de bas relief; ils embrassent la moulure de toute part, & sont comme apliqués sur le fond.

Voïez Planche I. Fig. 2.

La croix dans cet état a une enchassure d'or, de laquelle dépendent ces raïons qui y sont si remarquables. En orfévrerie rien ne seroit plus digne d'atention que cette monture, les raïons étant pris dans la même piéce avec des filets, des demi-creux ou gorges, d'une délicatesse à être comparés avec des cheveux. Mais je ne m'arrête pas à cela, il s'agit de parler du travail de la pierre.

La figure de Jesus Christ sur le fond plat, doit donc s'atirer tous les regards & toute l'admiration des connoisseurs: elle est d'un bas relief si bien traité, adouci tant à propos, & le fond est d'un si beau poli, qu'elle semble totalement détachée. En vérité craignant de me tromper, la premiere fois que je vis cette piéce, je l'examinai fort aten-

atentivement avec la loupe : Sans cette précaution, j'aurois cru que par quelque ressource de l'art, la croix & la figure du Christ étoient des morceaux colés ensemble, après avoir été travaillés séparément : Tant il est vrai que la maniere avec laquelle cet ouvrage est fait, le rend prodigieux à l'imagination de ceux qui connoissent la dificulté du travail.

Enfin vous avez le dessein : non seulement il n'est pas flaté, vous devez même y aider. Je ne dis rien de trop, jugez hardiment. Mais au bout ne pensez pas qu'à faire cette piéce, l'artiste ait eu de la fortune, & que ce qui lui a réussi dans cette ocasion, n'eût plus en d'autres tems, d'aussi bons succès. Il a depuis aguerri ses mains dans ce travail : Et voici des morceaux de sa façon, dont il convient que je vous parle.

De deux petits Lapis-lazuli qu'il a taillés en ovale, de grandeur pour bague, c'est-à-dire, de cinq lignes environ de grand diametre, il a fait deux camées qui seront toujours très-rares. Dans l'un est le portrait de S. M. I. la Reine d' Hongrie, il est fort ressemblant. Dans l'autre il a mis de fantaisie, une tête de femme ; il l'a coifée de bon gout ; elle est des plus gracieuses. Mais ici M. Siries a rencheri sur son premier ouvrage : il ne s'est pas contenté de faire de beaux bas reliefs, ni d'unir & de polir les fonds jusqu'

jusqu' à les rendre luisans comme des miroirs. Il les a renfermés par des moulures, qui sont également de bas relief, faites des mêmes piéces que les figures & les fonds. La moulure qu' on voit autour du portrait de l'Imperatrice, est composée d'une gorge (ou demi creux) relevée sur le fond par un filet, ensuite d'un second filet, d' un boudin, & d' un troisieme filet dont il nait quatre agrafes, une à chaque extrémité de l'ovale, qui se couchent avec grace sur la moulure. Je puis vous dire à ce sujet, que si elles n' étoient pas de bas relief, on ne douteroit en aucune façon, que celle-ci n'eût été faite à un tour ovale, sur tout à cause du bel uni qu' on y observe.

La moulure de l'autre pierre est presque du même gout, à la reserve qu' il s' y trouve des filets sur le fond plat, encore plus déliés; ils ne sont pas de l' épaisseur d' un cheveu: le tout toujours fort uni, sans qu' on y voie ondoïer aucune partie.

J' aurois bien à toucher quelque chose d'une derniere piéce, qu'il a eu le courage de faire de même en Lapis-lazuli. C'est un Camée beaucoup plus grand, tout plein de figures; sans contredit le chef-d' œuvre de l'art. Mais, à moins que je n' aie une empreinte de ce morceau, je n'en puis discourir raisonnablement. O! cela vous étonnera! Pour le coup, vous confesserez que je suis dans

le

le pays des belles choses. Mais je vous en dis trop ; je m' engage, sans m' en apercevoir, à vous procurer l' empreinte ; & il n' est pas sûr que l' afaire me réussisse. Voilà ce que c' est que l' amitié ; elle me fait tout oser ; pour vous faire voir que je suis avec vérité,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, ...

'A Florence ce 6.me de Juin 1747.

LET-



LETTRE TROISIEME

Sur divers Ouvrages de M. Louis Siries.



NOus avons beau être séparés, Monſieur, par de longs eſpaces de pays, je ne ſaurois vous oublier. Je n' ai donc point perdu de vue l'engagement de ma derniere lettre. J' ai démandé à M. Siries une empreinte du camée, dont je vous ai parlé, il me l' a promiſe : auſſi-tôt que je l'aurai, je chercherai à vous la faire tenir, & j' y joindrai l' explication du ſujet.

Ce Camée, comme il me ſemble de vous l'avoir écrit, eſt quelque choſe à tous égards, qui paſſe l' imagination. Ainſi pour vous préparer, du moins en partie, à le connoître ſans trop de ſurpriſe, car les extrémités ſont toujours dangereuſes, je veux vous aprendre un peu mieux, quel artiſte eſt M. Louis Siries. C'eſt . . . Mais j' n' oſe parler : je crains de me faire des afaires avec Paris. Ne *crieroit-on pas haro* ſur moi, ſi je venois à dire que l' on ne ſauroit trouver ſon pareil ? Feſons mieux : je vais vous conter ſimple-

ſimplement les choſes, vous déciderez vous-même. Imaginez-vous un homme qui d'abord manie les métaux, comme perſonne ne l'a fait encore dans les arts; qui fait en orfévrerie les ouvrages les plus beaux, & même, haſardons le terme, les plus ſubtils; qui travaille tant en petit, que dans ſon Camée, il eſt des figures qui ſe cacheroient ſous l'aile d'un moucheron (1); qui eſt plein de gout, fertile en invention, propre à tout exécuter de ce qu'il invente & à faire continuellement du nouveau; qui enfin eſt jaloux de faire briller ſa profeſſion & en général tous les arts: Oui, cet homme conçu dans votre tête, eſt le portrait comme d'après nature, de mon Artiſte. Quelques traits que je place dans ma lettre, vous le feront reconnoître, quaſi partie à partie.

1 Les Anciens ont beaucoup vanté ces ſortes d'ouvrages de délicateſſe, & il ſemble que l'aile d'une mouche fût comme l'étalon ſur lequel ils en regloient le prix. Ainſi diſent-ils que Callicrates & Myrmécides avoient fait des chariots qu'on couvroit avec des ailes de mouche; & qu'un Théodore qui avoit fait un labirinte à Samos, ſe repréſenta en figure de fonte, d'abord très-reſſemblant, tenant de la main droite une lime, & de trois doigts de la gauche un petit char à quatre chevaux; mais ſi petit, que le char & le cocher, tout étoit caché ſous les ailes d'une mouche qu'il avoit faite de la même matiere. Voïez *Plin. Hard Paris*. 1723 *folo lib.* 34. C VIII. 22. *p.* 657. *lib.* 36 C. IV. 15. *p.* 731. *Cl. Aelian. Var. Hiſt. cum verſione Vulteii*, & *Comm Perizon. Lugd. Batav* 1701. 8.*o lib* I. *Cap.* 17. *p.* 21. & *C. Jul. Solin. Polyhiſt. c.* 6. 'A ce ſujet nous ferons obſerver en ſon lieu, qu'il y a éfectivement dans le Camée de M. Siries, des figures qui ſans exagerer, ſe cacheroient ſous les ailes d'un moucheron, ainſi qu'on le dit dans cette lettre. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur les notes de la IX.me lettre.

Dans le tems que S. M. I. la Reine d'Hongrie étoit en Toscane, elle commanda à M. Siries, une cuilier, une fourchete & un couteau d'or à tenir dans un étui qu'elle vouloit porter dans la poche. Cette grande Princesse daigna lui dire à quelle ocasion elle fesoit faire cet ouvrage. M. Siries informé par là qu'elle veroit avec plaisir, qu'outre ces trois piéces, il y en eût le double, non pour servir à un usage réel, mais pour donner lieu à rire, en se rafraichissant dans une partie de chasse, il songea à emploïer toutes les ressources de son génie & de son art, afin de prouver son zéle à la Princesse. Comment va-t-il s'y prendre? Que fait-il? Deux des piéces principales (la cuilier & la fourchete) presque conduites au point de n'y faire plus que ce qu'il y a de recherché dans l'art, il place une piéce tournante sur un vuide qu'il a ménagé dans un ornement qui en termine les manches. Cette piéce selon qu'on la fait jouer, ouvre ou ferme ce creux; c'est par là un petit étui d'or, où l'on peut serrer aussi quelque menu bijou. M. Siries pour lors se met à faire deux petites cuiliers, deux petites fourchetes, deux petits couteaux, tous d'or, comme ce qu'il avoit fait en grand; tous parfaitement bien travaillés. Aux deux grandes piéces préparées, il joint donc une de ces cuiliers, une de ces fourchetes, un de ces couteaux; c'est la plus grande partie d'un cou-

couvert de table qui pése moins qu'un grain. Il présente à la Princesse son ouvrage, il lui en découvre l'artifice; elle l'agrée avec des marques de bonté & de plaisir, qui pénetrent l'artiste; elle fait admirer à ses courtisans une invention qui lui plait.

Des personnes dignes de foi, qui ont vu les piéces, me l'ont raconté, comme je vous le dis: M. Siries lui-même m'en a fait encore le récit: car cela, je le confesse, je ne l'ai pas vu. Mais je n'ai point de dificulté à le croire, pour en avoir vu l'équivalent. Il m'a montré en éfet nombre de semblables petits bijoux d'or, comme cuiliers, fourchetes, couteaux, & ciseaux. Ce sont des piéces d'une à deux lignes de long, & qui pesent la vintieme partie d'un grain. Je puis vous dire en toute vérité, qu'après les avoir observés atentivement avec une bonne loupe, j'y ai trouvé les mêmes parties ou d'usage ou d'ornement, qu'ont en grand, les instrumens de ce genre.

Fourchetes donc, couteaux, cuiliers, ciseaux, qui ne seroient pas de purs ouvrages de délicatesse, s'il y avoit des organes pour les manier, & des objets sur lesquels ils pussent avoir prise. Que n'y a-t-il un monde de très-petits pigmées? Ou pourquoi les petits hommes de Gulliwer ne sont-ils pas réels? M. Siries seroit leur artiste. Vous riez! Mais sachez que je lui ai vu prendre de

ces ciſeaux, en tenant chaque anneau des branches avec des pincetes, & s'en ſervir ainſi pour couper du papier [1].

Ici je vous en prie, parlons un moment en ouvrier; eſſaïons de penſer comment il eſt poſſible de faire une paire de ces ciſeaux. Il faut en travailler les deux branches, il faut faire les taillans, il faut pouſſer quelques filets, y donner un certain gout. Pour les mettre en état de couper du papier, il faut émoudre chaque taillant, & enſuite les unir l'un à l'autre par un clou autour duquel ils puiſſent agir.

1 Quelque rare qu'il ſoit de voir des ouvrages d'une ſi grande delicateſſe, cependant on en a vus dans diférens âges. L'Antiquité, par exemple, en prône d'autres que ceux dont nous faiſons mention (note 1. pag 11.) & qui ne ſont pas moins merveilleux. Hérodote le pére de l'hiſtoire raconte qu'*une Camiſole de lin qu'Amaſis Roi d'Egypte envoïoit pour préſent aux Lacédémoniens, étoit toute remplie de figures d'animaux & entretiſſue de filets d'or & de laines de diverſes couleurs. Elle étoit principalement admirable, en ce qu'il y avoit pluſieurs chaſſes repréſentées, & qu'à chacune de ces chaſſes, on voïoit 360. bêtes, qui étoient ſans doute petites, mais diſpoſées de telle ſorte que tout y paroiſſoit diſtinctement & ſans aucune confuſion. On en voit à Linde*, ajoute-t-il, *une ſemblable qu'Amaſis y conſacra à Minerve*. Duryer *Hiſt. d'Hérod. Paris* 1658 *fol. liv.* 3. *p.* 201. Galene parle d'une pierre de bague dans laquelle étoit le char de Phaéton atelé de quatre chevaux: on y obſervoit jusqu'aux moindres parties des figures, telles que les mords & les dens des chevaux. *Lib* 17. *de uſu part. C.* 1. Et dans nos tems modernes, il ne manque pas d'exemples de cette nature: Cardan nous en débite quelques-uns; témoin ce qu'il dit qu'un Artiſte Alemand a voir placé dans le chaton d'une bague, une montre qui marquoit & ſonnoit les heures (*De ſubtil. lib de element.*); & qu'il a vu des montagnes, des grotes, des animaux avec leurs couleurs naturelles, un chariot tiré par des beufs, chaque choſe tant en petit, qu'on les déroboit aux yeux en y mettant deſſus des ailes de mouche (*Lib* 10. *C.* 52. *de rer. variet.*) Voï. *Theatr. vit. hum. Theod. Zuingeri Baſil. fol. vol* 20. *lib.* 3 *p* 3694. 3696 item *Th. vit. hum. Laur. Beyerlinck. Lugd.* 1656. *fol. tom.* I. *p.* 533. *&c.*

agir. Il doit donc y avoir ce clou; par conséquent très-petit clou: dans les branches, il doit y avoir aussi un trou, dans lequel on puisse le faire entrer; & ce trou, il faut qu'il soit juste; s'il étoit trop large, les taillans n'agiroient qu'irrégulierement, les ciseaux ne couperoient pas. Enfin le clou doit être rivé très-proprement, si non l'on veroit avec la loupe, un je ne sai quoi de grossier qui ne seroit pas suportable dans un ouvrage de cette délicatesse.

Mais avec quels organes, avec quels outils, faire tout cela? En vérité je ne le sai pas: M. Siries ne travaille en ce genre à la présence de qui que ce soit; & moi, si je conçois que les yeux avec le secours de la loupe & du microscope, peuvent se conduire dans ces *infiniment-petits de l'Art*, & mettre un artiste en état d'y travailler, je ne comprends plus le moment d'après, comme la main peut manier des outils qui sans doute semblables à de la poussière, doivent échaper des doigts & se perdre entre les sillons de la peau (1).

Soit

1 L'expression paroît exagerée; mais le trait suivant la justifie. M. Siries travaillant à faire de ces petits ciseaux, il arriva qu'une des branches échapa d'entre les pincettes dont il se sert pour tenir sa besogne. Il crut qu'elle seroit tombée à terre ou dessus son établi: le voila à la chercher; mais inutilement. Déja il désesperoit de la trouver, lorsque se sentant quelque chose entre l'ongle, & l'extrémité du pouce, & voulant regarder ce que ce pouvoit être, il s'aperçut avec étonnement que c'étoit la piéce même qu'il cherchoit.

Soit pourtant qu'à force d'imagination, j'entende que cela eſt poſſible. Mais tout auſſi-tôt je m'égare en réfléchiſſant ſur la légereté des matieres qu'on travaille. Eh! quoi! Ne me figure-je point que la main agitée par le ſang & le batement des artéres, ne ſauroit aſſez ſe ménager, pour ne pas donner quelquefois dans le travail, des coups plus forts les uns que les autres, & pour ne pas, par une juſte conſéquence, expoſer à gâter de ſi foibles parties & des piéces ſi délicates [1]? Non, non; après cela, comment faire de pareils ouvrages? je ne puis abſolument l'imaginer.

Mais venons à autre choſe: J'ai dit que M. Siries avoit un talent ſingulier de manier les métaux. Croiriez-vous que ce talent ne fût tout au plus qu'une certaine perfection ajoutée à l'art? Point du tout, Monſieur, point: C'eſt un art nouveau. Il a trouvé le ſecret de donner à l'or aſſez de roideur, & de le rendre aſſez dur, pour que façonné en inſtrument à couper & tailler, il devînt propre aux uſages auxquels on emploie l'acier. Il y a long-tems, que l'Académie Roïale des Sciences lui a donné à ce ſujet, un témoignage avantageux [2]: Et depuis, le débit qu'il a fait pour les princes & les grans ſeigneurs, de

1 Voï. *Compendio del metodo analit del Sig. Caval de Baillou*, *part I pag* 176 dans le *Memorie della Soc. Colomb. Firenz.* 1747. 4°

2 Voï. *Hist. Acad. des Scienc. édit. d'Amsterd.* 12° *an. de* 1723. à Machines ou Inventions aprouvées III. p. 166.

de couteaux, de ciſeaux, de lames pour épée, & autres inſtrumens d'or, a prouvé honorablement l'excélence de ſon ſecret, & la juſteſſe du jugement de l'Académie [1].

Ses Tableaux d'acier ſont une ſuite de cet art de manier les métaux. Dans des plaques de métal doré, à peu près quarrées d'une belle forme, de neuf à dix pouces de ſurface, il enchaſſe des médailles de diverſe grandeur & des cartouches de diférente forme, les uns & les autres d'acier. Un tableau en contiendra dix-huit à vingt, plus ou moins. Là on voit les ornemens les plus gracieux, des trophées, des compartimens, &c. Là on admire les ſujets les plus agréables & les mieux

1 Il y a plus: M. Siries a voulu apliquer ſon ſecret à l'Horlogerie. Réfléchiſſant ſur le défaut des montes, leſquelles à proportion qu'il fait chaud ou froid, avancent ou retardent, par raport à la raréfaction & à la condenſation que cauſent dans l'acier, les impreſſions de l'air, ainſi que nous le voïons démontré par les expériences de l'Académie Roïale des Sciences (*Hiſt Acad* 1703. *p.* 159. & *de la Hire*, *Mém ibid. p* 344), il a imaginé que, l'or étant moins poreux de beaucoup que le fer, par conſéquent moins ſuſceptible des impreſſions de l'atmoſphere, il pouroit s'en ſervir à faire les piéces intérieures d'une montre, pour éviter de cette façon que la raréfaction & la condenſation, y fiſſent des éfets ſi ſenſibles: Principalement parce que ſon ſecret de préparer l'or, le met en état de réſiſter preſqu' autant que l'acier. Et tel eſt le plan ſur lequel il a entrepris de faire une montre toute d'or: choſe qui lui a réuſſi à merveille. Lui-même il en a fait & forgé, limé, poli, &c. toutes les piéces: Seulement, atendu que n'étant pas horloger, il n'a pas les inſtrumens qu'il faut pour tailler les dens des roues, a-t-il été obligé d'emploïer à cela l'induſtrie de l'habile M. Renard Horloger de S. M. I. à Florence. Enfin voilà une nouvelle invention de M. Siries, elle ſert d'autentique à ce que nous avons dit dans notre note de page 5. Ce genre de montre doit être précieux à la Société, il s'y agit de l'exactitude du tems, & cela importe aux obſervations.

mieux imaginés. Tout est de bas-relief, & tout de sa main, chaque sujet toujours tiré de la même piéce que le fonds, tant attributs, & figures, que personnages, & animaux. La variété entr' autre y est extrême. Vous y regarderiez avec étonnement la beauté des paysages où les arbres sont d'une légereté extraordinaire & que je n'ai pas encore trouvée ailleurs, la juste expression des marines, la majesté des morceaux d'architecture, le caractere lugubre des ruines & des masures, la candeur d'un sujet pastoral avec les bergers & les troupeaux, la richesse d'une moisson prête à tomber sous la faucille. Ce bel œil azuré qu' une certaine préparation fait tirer du fer & de l'acier [1], sortant de chaque fond, y forme un ciel fort naturel. Tout ce qui est de bas relief paroîssant ensuite, là sous des jours plus clairs ou plus foibles, ici avec du brun & du noirâtre, & souvent d'une autre part avec un poli vif, brillant & tout-à-fait argenté, c'est une diversité de couleurs qui plaisent, & une peinture singuliere digne d' orner des Galeries Roïales, & des Cabinets de Princes [2].

Le

1 Voï. *Hist Acad.* 1725 *p.* 45. & *Réaum Mém ibid. p.* 144. à 155. Une telle couleur est la même qui prouve que le fer est la base du bleu de Prusse Voï *Hist ibid p* 47 49 & *Géofroi l'aîné*, *Mém. ibid. p.* 234. 236. 238. 316. 327. 330. &c.

2 Cette sorte de peinture, suivant les observations de MM. de l'Académie des Inscriptions, servoit à enrichir le bouclier d' Achille *La peinture*, dit ensuite leur Historien, *qui se fait par l'impression du feu & qu'on peut apel-*

Le fer & l'acier ont beau être ſujets à ſe rouiller: l'art de M. Siries fait reſpecter ſes ouvrages à la rouille. On diroit qu'il fixe les pores de l'acier par ſa maniere de le travailler; l'eau qui y tomberoit deſſus, n'en feroit ſortir que dificilement la ſorte de craſſe ou d'ordure, ou ſi vous voulez, le ſoufre chimique qu'on apelle rouille. Mais pour les préſerver plus ſurément des impreſſions de l'air, il les tient, ſes tableaux, dans des boëtes de ſon invention, qui ſont autant commodes que propres. Car le tour en eſt au dehors de chagrin couleur d'héliotrope ou jaspe ſanguin, & au dedans de velours cramoiſi: Et cela aïant la forme de quadre, avec une belle glace au travers de laquelle vous voïez le tableau, tandis que le fond où il eſt ataché, reçoit fort juſte la partie de la bordure qu'on y infere, on ne pouvoit pas penſer rien de plus convenable pour de pareilles vues.

Si je devois maintenant vous faire paſſer en revue tous les beaux ouvrages qu'il a faits en orſévrerie, depuis que retenu à Florence par le Gran-duc Jean Gaſton, il a travaillé dans la Galerie, j'aurois à vous entretenir trop long tems (1): il s'y eſt diſtingué,

apeller en quelque ſorte Encauſtique (laquelle à notre avis eſt celle des tableaux d'acier de M. Siries) *n'eſt qu'une imitation de la peinture, qui s'exécute avec le pinceau & les couleurs*. Hiſt Acad. Roï. des Inſcr. & bell. lettr. Paris 1736. 4° tom. I. p 83.

1 M. Siries a fait, par exemple, des étuis de Mathématiques à por-

c' eſt tout dire; vous n'ignorez peut-être pas que la galerie de Florence étoit le rendez-vous des meilleurs artiſtes d'Italie. Cependant, quoique je ſois déja bien long, & que même je ſois diſpoſé à finir ma lettre, il faut que vous voïez dans quel gout il a monté en bague, il n' y a pas long-tems, un gros Diamant Brillant. Vraiment c'eſt du rare, il eſt monté entierement à jour.

Repreſentez-vous, Monſieur, les côtés d' une corbeille ſans fond, à laquelle on auroit donné la forme d' un loſange; C'eſt comme l'idée du ſquelete de l'enchaſſure. Mais pour entrer dans quelque détail, il eſt à obſerver que chaque côté eſt formé par un arc ſurbaiſſé qui s'unit à ceux qui ſont à ſes flancs, au moïen d'une eſpece de fleuron dont l' extrémité eſt deſtinée à tenir la pierre. Ces arcs qui ſont donc au nombre de quatre, ſont ſingulièrement traités, ils ont des filets par deſſous faits de telle façon, que l'on ne conçoit pas comme le burin & le ciſelet peuvent en faire de ſemblables. Sous chaque arc alors vous avez à remarquer qu'il eſt de petits enfans qui expriment diférens ſujets. Dans l' un, ils repréſentent la Peinture, ils en ont tous les attributs: C'eſt dans celui-là qu'on voit en écrit le nom de l'artiſte, je veux dire les lettres.

à porter dans la poche, tout en or, qui lui ont été payés juſqu'à cinq mile livres de France. Qu' on juge par là quel travail, quelle propreté, quelle délicateſſe, il s y devoit trouver.

tres L S, qui sont les initiales de Louis Siries. La Sculpture est le sujet d'un autre arc: L'Architecture l'est d'un troisieme; & la Méchanique du quatrieme. Toutes ces petites figures sont détachées les unes des autres, & toutes de ronde bosse : elles n'ont pourtant pas plus d'une ligne de hauteur, les plus grandes; & les rondeurs aussi-bien que le poli en sont à ce point de perfection, qu'avec la loupe, on n'y sauroit remarquer aucune diforme inégalité.

Au milieu d'une si jolie disposition paroît le diamant: on le voit tel qu'il est, nulle supercherie n'en voile les défauts, point de chaton qui le fasse croire plus profond, point de feuille d'argent qui lui prête de l'éclat; avec tant d'art qui l'environne, il ne brille que par la nature. Vous admirez en un mot, qu'il se montre tout à jour, & qu'il n'est arrêté dans cette enchassure, que par les extrémités des quatre fleurons, qui ne laissent pas de le tenir très solidement. Toute la monture au surplus est de la même pièce sans soudure. Il faloit encore cela dans cet ouvrage, pour qu'il n'y eût rien qui n'y fût surprenant.

Mais c'en est assez, j'ai à mon tour l'imagination échauffée, tant de perfection dans l'art commence comme à m'éblouir. Vous, vous n'aurez pas moins que moi, besoin de vous réposer; il seroit à présent indis-

cret de vous retenir autrement que par l' ufitée expreffion, ici plus fincere qu'ailleurs, avec laquelle on dit à fes amis, comme je dis que je fuis.

Monfieur,

Votre très-humble & très-obéiffant Serviteur, ...

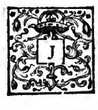
A Florence ce 22.me de Juin 1747.

LET-



LETTRE QUATRIEME

Sur le Lapis-lazuli & sur la dificulté de le travailler en petit.



JE passe, Monsieur, que vous plaisantiez un peu à votre ordinaire : vous pouvez vous prévaloir librement de tous vos avantages : Paris est déterminé à admirer, & moi je le suis à vous rendre des graces. Votre lettre m'a porté le dessein & la description du Crucifix de Lapis-lazuli, que je vous demandois. Je ne pouvois pas m'atendre à tant d'exactitude, & vous avez même surpassé mes désirs. Vous ne me faites pas connoître seulement cette piéce, vous me décrivez encore deux Camées & vous m'en anoncez un troisieme, lesquels tous sont des chefs-d'œuvre.

Le Crucifix, selon le dessein que vous m'en avez envoïé, & selon la description que vous en faites, est un très-beau morceau, je ne puis qu'en convenir. Mais dans mon

mon autre lettre, je vous ai fait connoître ingénûment, ce que je pensois touchant la dificulté de travailler en petit le Lapis-lazuli. Mes idées là-dessus, loin de s' afoiblir, ne se sont que plus fortifiées, & j' ai besoin d' un peu d' éclaircissement.

Le Lapis-lazuli est un minéral *androgyne*, s' il est possible de s' exprimer ainsi [1], lequel semble apartenir autant aux métaux qu' aux pierres. Il me paroît que notre fameux M. Tournefort concevoit que ce fût *un soufre, une fleur de l' or* [2], *un sel vitriolique de sa mine*, qui le formoit en se fixant & en s' endurcissant, après avoir retenu, & renfermé en soi des exhalaisons de ce métal, ou quelques-unes de ses parties en consistence :

1 Venette apelle *Mixte androgyne*, ce qui participe de la pierre & du métal Voï. *Tr. des pier. Amsterd.* 1701. 12º. p 147.

2 Tournefort ne parle que conjecturalement : voici ses propres paroles. *Peut-être que le Lazuli le plus fin n' est autre chose qu' une espece de vert-de-gris ou de rouille naturelle Peut-être aussi que c' est de l' or déguisé par quelque liqueur corrosive, comme le vert-de gris n' est qu' un cuivre déguisé par le vin & le marc de raisin: Outre que le Lazuli se trouve dans les mines d' or, il semble qu' il y ait parmi cette pierre quelques filets d' or qui ne sont pas corrompus, s' il faut ainsi dire.* Voïage de Tournef Lyon 1727. 8º. tom. 3. p. 132.

Ce qu' on peut dire à cet égard, est qu' après être convenu que l' idée de ce grand Botaniste est fausse ; puisque par les analises du Lapis-lazuli, on sait que ce qu' il contient de métalique, n' est point de l' or, mais ordinairement des parties cuivreuses ; C' est, dis-je, qu' il n' est pas absurde que du métal prenne une forme pierreuse du moins en aparence. Tel étoit entr autre ce vert-de-gris naturel observé par MM. de l' Académie des Sciences, lequel étoit cassant & friable à peu près comme l' alun & le vitriol. C' étoit *un cuivre déguisé, un cuivre préparé par la nature . . qui avoit été dépouillé d' une partie de son soufre.* Voï. Réaum. Mém. Acad. 1723. p. 14.

ce : ce qui véritablement de cette maniere pouroit faire le beau composé bleu, & tacheté d'or, qu'on apelle Lapis-lazuli.

Si c'étoit là l'origine & la nature de cette pierre, je prétends qu'on ne pouroit pas la travailler; parce que le vitriol qui en feroit la bâſe, ſe fend avec facilité & réguliérement en un même ſens (1); & parce que d'une autre part, le mélange ſupoſé de parties d'or entrelaſsées dans les parties ſalines & ſulphureuſes, ne pouroit qu'être dans le travail, une ocaſion de déſordre. Les coups d'outils que donne l'artiſte en travaillant, diſpoſeroient néceſſairement la pierre à ſe fendre; ils l'ébranleroient de part & d'autre, par raport à la correſpondance des filets; inſenſiblement ils la conduiroient à tomber en éclats.

Or à mon avis, le Lapis-lazuli ſe fait diféremment. Pour ſon origine, je me rangerois du parti des Sucs Pierreux, & je l'en croirois formé, comme le ſont les autres pierres. Car j'adhere à ce ſiſtême, & je goute fort les idées de la Deſcription du Cabinet de M. le Chevalier de Baillou, dont ci-devant vous m'avez envoïé un exemplaire. Aïant conſulté ce livre, il faut dire pourtant que je n'y ai pas trouvé grand' choſe ſur le Lapis-lazuli. Mais je ſavois qu'il eſt d'une dureté moïenne entre le marbre & le

jaſpe,

1. Vol. *Bourg. Lettr. Phil. Amſterd.* 1739. 12°. p. 53.

jaſpe, à peu près comme celle du Baſalte (1): & puiſque je n' ignore pas que le Baſalte eſt communément de forme exagone, je ſerois tenté de conjecturer, preſqu' à la maniere du Naturaliſte de Florence, que le Suc Pierreux de Lapis-lazuli doit auſſi afecter cette même forme, & qu' enfin, pour conclure, il y a peu de diférence entre ces deux matieres pierreuſes.

Mais, me direz-vous, ſi le Lapis-lazuli étoit peu diférent du Baſalte, il arriveroit que comme celui-ci peut ſe travailler aiſément, de même celui-là ne ſeroit pas ſi dificile à travailler qu' on le dit. Cela eſt vrai, en ne parlant que du pur ſuc pierreux; & j' avoue que du Lapis-lazuli tout pierreux qui ſans rien perdre de ſon caractere ſpécifique, pouroit être bleu, comme le Baſalte eſt noir & comme les Criſtaux de pierreries ſont colorés, ſans que rien change dans leur eſſence (2), pouroit ſe travailler facilement.

C' eſt auſſi pourquoi je dis à préſent que

1 Le Baſalte eſt plus dur que le Lapis-lazuli, puiſque l' on ſe ſert de celui qui forme le roc, ſur lequel eſt bâti le fort *Stolpa* en Saxe, pour faire des enclumes à batre l' or. Voï. *Gemm. & Lapid Hiſt Anſ. Boot, ab Adr. Toll Lugd. Batav.* 1536. 8º. *p* 498.

Au reſte il ſemble dans cette lettre qu' on nous ataque, ſur ce que dans la *Deſcript du Cab*. &c. nous n' avons pas parlé du ſuc pierreux *Lapis-lazulifique*. Mais nous ne nous étions pas engagés à dévoiler tous les miſteres qui ſont comme confiés à ce Cabinet. Nous avons fait part au Public de ce qui nous eſt tombé ſous les yeux: Qu il ait la bonté d' atendre le reſte de l' illuſtre Poſſeſſeur d' un ſi rare tréſor.

2 Voï. *Deſcript. du Cab. de Baill.* p 135. & Chev de Baill. *Compend. del met. analit. Mem. Soc. Colomb.* p. 180.

que si le Crucifix de Lapis-lazuli qui fait notre admiration commune, étoit fait d'une pareille matiere, je ne le trouverois plus si singulier: il ne l'est qu'autant qu'il peut y avoir des parties métaliques ou piriteuses mêlées avec le suc pierreux. Pour lors tout change réelement; ce n'est plus du Lapis-lazuli comparable avec le Basalte, ce n'est plus un suc pierreux pur. C'est au contraire une masse de parties pierreuses désunies entr'elles, mêlées de grains hétérogenes d'une autre dureté, confondues enfin avec des corpuscules métaliques: C'est une masse laquelle, sans être formée comme l'imaginoit M. Tournefort, devient dans le travail de sculpture & de gravure, sujete presqu'aux mêmes inconvéniens.

Tout le Lapis-lazuli que je connois, est de cette derniere sorte, je supose peut-être fort gratuitement qu'il y en ait de la premiere. Je le supose seulement pour plus de sureté, & parce que l'idée de la formation des pierres au moïen des sucs pierreux, me persuade qu'un suc pierreux peut faire une pierre, sans qu'il y ait les accidens qui pour l'ordinaire s'y trouvent; & que par cette raison, il peut y avoir du Lapis-lazuli sans parties métaliques, comme il y a des agates, &c. qui ne sont composées d'aucune sorte de terre (1). Enfin que j'aie droit ou tort,

D c'est

1 Voi. Descript. abreg. du Cab. de Bail. p. 119.

c'eſt mon ſcrupule. Faites-moi donc le plaiſir de m'inſtruire clairement de la qualité du Lapis-lazuli que l'artiſte a emploïé dans ſes Ouvrages. De la dépend pour moi de convenir que les morceaux qu'il en a faits, ſont au deſſus de ce que nous connoiſſons dans ce genre, ou de dire ſimplement que c'eſt beau. Pardonnez-moi, ſi je vous donne tant d'embaras. Mais vous ſervez vos amis de bonne grace, & toujours plus gratieuſement encore vous vous ofrez à les ſervir: vous ne ſauriez vous démentir, non plus que moi, quand je vous dis que je ſuis du meilleur de mon cœur,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, ...

A Paris ce 10.me de Juillet 1747.

LET-



LETTRE CINQUIEME

Sur les divers Ouvrages de M. Louis Siries.



Peine, Monsieur, vous avois-je écrit, quel étoit mon scrupule touchant la qualité du Lapis-lazuli des Ouvrages de M. Louis Siries, que j'ai reçu dans votre derniere lettre, de nouvelles preuves de votre exactitude. J'aprends avec plaisir les particularités, dont vous me faites part sur le chapitre de cet Artiste. On m'en avoit déja parlé en très-bons termes, & il est connu ici, pour un fort habile homme. Le célebre M. Germain Orfévre du Roi, m'a surtout vanté son habileté dans sa profession principale (l'Orfévrerie). 'A cette considération, m'a-t-il dit, il avoit passé Maître Orfévre dans cette ville, quoiqu'il n'eût fait ni l'aprentissage ni les autres choses requises pour cela. De ses ouvrages, on en a chez quelques seigneurs, & on en fait cas; on parle principalement de quelques piéces qu'il a faites pour la toilete de la Reine.

Jugez après cela, ſi ma curioſité n'en eſt pas de plus en plus excitée ; & ſi je ne me plains pas à moi-même, de ne pas voir tout ce que je voudrois admirer. Certainement ces petites mignatures dont vous me parlez, je voudrois les examiner de mes yeux ; il me ſemble que je verois l'équivalent de la ſubtile écriture de Myrmécides (1), ou quelque choſe de ſemblable à la délicate chaine de verre de l'artiſte de Cardan (2) ; ces tableaux d'acier, avec quelle ſatisfaction je les regarderois ; ce diamant ſi ſinguliérement monté, tous les autres morceaux enfin de la main de cet excélent Artiſte, je paſſerois volontiers les journées à les conſiderer. Je ne puis cependant voler à Florence, & il faut que je cede à ce qui me retient à Paris, heureux encore d'avoir un ami comme vous, qui a la patience de me détailler avec exactitude les beautés qui ne ſont pas à la portée de mon admiration.

Du

1 Callicrates & Myrmécides avoient gravé dans un grain de ſéſame quelques vers d'Homere : & le chariot de Myrmécides qui ſe pouvoit cacher ſous l'aile d'une mouche, ne laiſſoit pas d'avoir au timon, un diſtique en écrit. Voï. les Aut. cités à la note 1 page 11. & *Theatr. vit. hum. Beyerl. Tom. I.* p. 533.

2 Cardan raporte avoir vu une chaine de verre faite par un Lyonnois (*a Lugdunenſi quodam*), laquelle étoit ſi fine & ſi déliée qu'en la jetant rudement contre terre, elle ne ſe briſoit point (*Card. de rerum variet. lib.* 10 *cap.* 52). Les expériences de M de Réaumur ſur la flexibilité du verre, lorſqu'il eſt réduit en filets d'une certaine fineſſe, aſſurent en quelque façon la ſincérité de ce raport. Voï. *Réaumur, Mém. Acad.* 1713. p. 267.

Du reste je me flate que bientôt il sera question du grand Camée; je ne vous dis pas de vous en souvenir, j' ai trop de marques qui me prouvent que vous n' oubliez point ce qui me regarde; je me contente de vous laisser apercevoir que j' atends avec impatience que vous puissiez tenir votre parole, & continuer par là d' obliger celui qui est,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,........

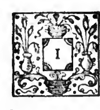
À Paris ce 24.me de Juillet 1747.

LET-



LETTRE SIXIEME

Sur la qualité du Lapis-lazuli des Ouvrages de M. Louis Siries.



L n' y a rien à dire, Monſieur; les obſervations que vous faites dans votre lettre du 10.me de Juillet, ſur la nature du Lapis-lazuli, ſont belles & intéreſſantes pour la Phyſique. Mais je parierois, malgré ce que vous dites de mon badinage, que vous les faites par mauvaiſe humeur contre les arts d'ici. Quoi! auriez-vous l'eſprit d'un *Quaker* (1) pour ce qui nous regarde? oh! de grace, changez pour l'Italie! dépouillez-vous de préjugé par l'excélence de vos raiſonnemens, ou ce que je préfererois, venez le faire par expérience; entreprenez l'agréable voïage d'Italie, je vous garantis que vous en ſerez content.

1 Les Qu-kers ou Trembleurs ſont des Sectaires fanatiques d'Angleterre. On apelle de ce nom un homme qui a une ſorte de Pyrrhoniſme fondé ſur quelque prévention: Nous croïons du moins, qu'on doit l'entendre ainſi.

tent . Mais je vais répondre à vos dificultés .

S' il y a du Lapis-lazuli de cette qualité que vous croïez qu' il peut y en avoir, je ne le ſai pas non plus que vous ; & c' eſt ce qui importe peu , pourvû que le nôtre ſoit du même genre que celui qui eſt connu de tout le monde. Or c'eſt ſur quoi vous pouvez vous raſſurer ; je l' ai examiné avec la derniere atention , c' eſt-à-dire, celui des ouvrages de M. Siries : il n' y a point à s' y méprendre , j' y trouve le vrai Lapislazuli , bien caractériſé , d' un beau bleu & tout plein de parties métaliques. Quand je l' ai regardé avec la loupe, la quantité qu' il y en a (de celles-ci) m' a paru extrordinaire . Dans le corps du Chriſt, par exemple, j' ai remarqué qu' à la partie du tronc qui contient les fauſſes-côtes & le ventre, il y a beaucoup du métalique: ce qui n' empêche pas que cet endroit ne ſoit travaillé avec autant de diligence que le reſte.

Dans le Camée on peut obſerver la même choſe en nombre de figures: je vous ferai faire atention de plus, qu' il eſt un endroit dans lequel ces ruines que vous préſagez, lorſqu' on travaille cette pierre, ſont arrivées . Heureuſement que le génie & l'art de M. Siries, les ont ſu réparer d' un façon qui n' eſt devenu que plus avantageuſe à ſon ouvrage. Mais à quoi bon vous amuſer davantage

tage de ces choses, quand j'ai une nouvelle plus intéressante à vous mander. En même tems que je vous envoie cette lettre, j'adresse à un ami de Rome, une empreinte en plâtre du Camée dont il s'agit, & je le prie de vous la faire parvenir par la voie du Courier de France. J'y ai joint la premiere partie de l'explication que j'en ai faite, à laquelle je donne le titre de la Cause des Sciences & des Arts, ou celui de l'*Epistémotechnodicée*, si vous aimez mieux qu'avec du grec je me donne un air de Savantas. Cette intitulation me paroît répondre à l'idée & à toutes les vues de M. Siries: vous jugerez si j'ai raison. En tout cas vous songerez que je vous regarde comme un ami & que vous devez m'épargner. Cet Ouvrage a été fait un peu à la hâte; le zéle m'y a porté; je n'ai eu guere d'autre motif en le fesant, que de vous prouver que je suis dans mes sentimens ordinaires,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,........

A Florence ce 3.me d'Août 1747.

DES-

Le Crucifix de Lapis-lazuli Fig. I

Lapis-lazuli en

SOUVERAIN

Circulation

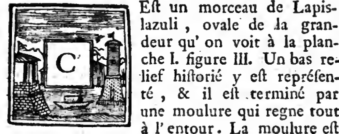
LOUIS SIRIES

Le milieu du Camée plus grand, pour l'explication du Sujet Fig. IV.

Zocchi delineavit, et s



DESCRIPTION
ET EXPLICATION
DU GRAND CAMÉE
DE LAPIS-LAZULI
DE M. LOUIS SIRIES.



C'Est un morceau de Lapis-lazuli, ovale de la grandeur qu' on voit à la planche I. figure III. Un bas relief historié y est représenté, & il est terminé par une moulure qui regne tout à l' entour. La moulure est composée d' un boudin & d' un grande gorge entre deux filets. Et de celui des deux qui est en dehors, naissent quatre agrafes d'un très-bon gout, lesquelles tombent avec grace sur la moulure. Le tout est de la même piéce.

Voï. Planc. I. F. 3. aaaa

Une ſeconde moulure d' or plus rehauſſée avec des filets dedans & dehors, environne celle de Lapis-lazuli; c' eſt ce qui commence à former la bordure principale de tout l' ouvrage : mais de telle façon qu' il en part une grande doucine encore d' or, de trois lignes de largeur, dans laquelle on voit huit petits cartouches & ſeize globules; tous de Lapis-lazuli & auſſi de bas relief.

Voï. Planc. I. F. 3. bbbb

Ces cartouches & ces globules expriment diférens ſujets pris dans l' hiſtoire des hommes, & dans les autres choſes dont il ſera parlé en ſon tems. On remarquera en atendant, qu' autour des uns & des autres, il eſt une petite bordure d' or tirée de la doucine qui eſt à fond poli, laquelle ſous une aparence de cordon, ou de lien, embraſſe tous ces ſujets, & les tient enſemble comme par entrelas & preſque par ce qu' on apelle nœud d' amour.

La doucine après cela, eſt entiérement terminée par une petite gorge, qui prend dans l' épaiſſeur, ou les côtés de l' enchaſſure. Toute cette enchaſſure eſt donc entiérement d' or, & même juſqu' au derriere où il y a des piéces propres à faire ſervir le Camée aux diférens uſages auxquels on le voudroit deſtiner.

Or dans l' ovale dont il a été parlé en premier lieu, l' Artiſte a placé ſon ſujet principal : & on peut dire qu' en petit & en un

genre

genre de mignature, il y a fait une des plus belles choses qu' on ait jamais imaginées. Homere qui eut de si belles idées, malgré tout le mouvement qu' on diroit qu' il attribue aux figures formées par l' art divin de Vulcain (1), ne parvient pas à donner tant d' ame au fameux bouclier d' Achille, que M. Siries en donne à son Ouvrage. Mais voici quelle est sa pensée. Voï. Planc. I. F. 5.

On connoît assez la célebre école d' Athênes de Leclair (2). Tous les curieux ont dans leur cabinet, cet excélent morceau: un chacun y admire le génie du maître. Quel gout soit dans ces sciences & ces arts personifiés, soit dans leurs attributs! quelle élégance dans l' expression. Il semble qu' on les voie anoncer l' âge d' or de la république des lettres. Tout y rit, tout y flate, on y voit partout des sortes de Génies fleuris, brillans, élever de glorieux trophées. Mais ces beaux jours, ils ne devoient pas toujours durer: Helas! ils se sont passés. L' école d' Athênes ne subsiste plus, & ici on en présente une sorte de parodie. Elle devient un pauvre hopital de mandians, de génies dépouillés de tout ornement (3), même de la plus grande

 partie

1 Voï. *Hom. Iliad. liv.* XVIII.

2 C' est l' Estampe gravée à Paris, sous le nom de l' *Académie des Sciences*.

3 Il faut observer là-dessus, ce qui en même tems autorise le titre de *Cause des Sciences & des Arts*, que cette misere des génies ne tombe pas précisement sur les sciences & les arts, puisqu' il est vrai de dire que les disciplines humaines considerées en

partie de leurs atributs. Tel eſt le ſujet que l'Artiſte a voulu traiter.

Quel eſprit pourtant, quel ſublime feu a devélopé ſi noblement ſes idées? Et qui donc a pu le conduire avec tant de bonheur à peindre les mœurs de notre ſiecle à travers le charmant voile de l'invention qu'il emploie? Qui que tu ſois Vertu qui l'as guidé! Vertu qui lui as inſpiré par là de plaider pour les Sciences & les Arts d'une façon ſi nouvelle, ſecondes-moi auſſi; fais que je puiſſe dignement expliquer ſa pensée.



L'EPI-

en elles-mêmes, ſont plus riches que jamais. Mais on doit entendre ceci comme une alégorie en faveur des Gens de Lettres & de pluſieurs Profeſſeurs d'Arts, leſquels avec tous leurs talens ſont extrêmement négligés en bien d'endroits, & regardés ſur le pié de gens, qui ne contribuant pas aux plaiſirs des perſonnes du ſiecle, ſont inutiles à la Société.

L'EPISTÉMOTECHNODICÉE

OU

LA CAUSE DES SCIENCES ET DES ARTS.

Partie premiere.



ARGUMENT.

LA partie du Camée de M. Siries qui repréſente le parvis du temple des Diſciplines humaines, avec les figures dont il eſt plein, eſt le ſujet qu'on traite à préſent. L'Artiſte voïant qu'aujourd hui il n'y a que la Muſique & les Muſiciens qui joient du gout général, tandisque communément on ne fait pas grand cas des ſciences & des arts, ni de ceux qui s'y apliquent, a feint très-ingénieuſement que ce parvis devenoit un théâtre; que la Muſique ſeule dans un air d'opulence y triomphoit, & que les pauvres génies des ſciences & des arts, y étoient tout nuds: C'eſt ainſi qu'on voit dans cette partie de ſon ouvrage. 1. La Muſique parée en femme du monde, aïant à ſes piés des trophées d'arts; 2. Un Joueur de violon vétu d'une peau de lion, ainſi qu'

qu'

qu'étoit Hercule ; 3.° Des Danseurs aussi habillés, par la raison qu'ils ont également l'avantage d'être atachés à la Musique. Mais les Génies des Sciences & des Arts n'y paroissent que nuds. Tels sont deux Génies de la Perspective, deux Génies de l'Architecture, deux Génies de la Peinture, un Génie de la Sculpture, le Génie de la Géométrie, celui de l'Astronomie, celui de la Dioptrique, celui de la Catoptrique & celui de l'Optique. Pour rendre plus sensible l'explication de ce sujet, on remonte à son origine, on supose une assemblée des Facultés humaines chez la Vérité ; l'Imagination entr'autre y est personifiée, elle quite l'assemblée, & vient conduire un Génie des Arts apellé Technite à qui elle fait voir tout ce qui concerne le malheur des Disciplines humaines, ou plutôt celui de la Société.



Es Facultés humaines(1) avec quelques Vertus avoient été convoquées par la Raison, pour se trouver auprès de la Vérité. Les unes & les autres s'étoient aisément rendues chez elle ; & elles y étoient en plus grande partie, assemblées. Car quoique la Vérité soit la plus grande puissance de l'univers, & qu'elle soit supérieure aux puissan-

1 Prenons garde que ceci est poëtique. C'est une Prosopopée qui ne demande pas l'exactitude philosophique. Cependant par Facultés humaines, on peut entendre *la Perception, la Retention, les Puissances*. Voï. *Locke, Entend. hum. p.* 147. 157. 271. &c. Ou bien, comme dans nos *Médit. Phil l'Ame, la Consience, le Cœur, l'Imagination, l'Esprit ou la Raison, le Bon-sens*, &c. p. 142. à 150.

ſances qui gouvernent les divers mondes[1], devant être regardée à leur égard, comme ce Deſtin dont les balances regloient même l'autorité de Jupiter, elle n'en eſt pas moins ni bonne ni familiere. Sa demeure autant ſimple qu'elle eſt pleine de candeur, elle, n'eſt pas inaccéſſible. Au contraire telle que cette fameuſe Dioſpolis qui ofroit cent portes à ceux qui venoient ſe jeter dans ſon ſein, la demeure de la Vérité eſt remarquable par un grand nombre d'entrées, par où un chacun peut s'introduire. Pour y aler, il ne faut point monter à la bâſe d'un Olympe miſtérieux[2], ni entreprendre de ſe faire des chemins dans la voie lactée, ſortes de lieux ſeulement praticables aux Immortels[3]. Par tout elle eſt, cette demeure, & par tout on la trouve. Par tout la reſpectable Vérité reçoit & écouté, par tout elle parle, en terre, au ciel, en tout lieu.

Le ſujet de cette aſſemblée étoit des plus importans. L'Humanité ne pouvoit plus voir

1 Par la ſuite on vera qu'on ſupoſe pluſieurs mondes, & entr'autre le *Monde civil* dont la Souveraineté eſt comme le Dieu. La Souveraineté néanmoins eſt ſubordonnée à la Vérité.

2 L'Olympe d'Homere étoit *Selon lui une montagne qui avoit pour bâſe le ciel, & dont le ſommet regardoit la terre*. Voï. Boivin le Cadet, Mém. Acad. Inſcript. Tom. VII. p. 411.

3 Eſt via ſublimis cœlo manifeſta ſereno,
Lactea nomen habet; candore notabilis ipſo;
Hac iter eſt Superis ad magni tecta Tonantis,
Regalemque domum ———

Ovid. Met. lib. I. Fab. 6.

voir les désordres qui la bouleversoient. Les Vertus étoient négligées, ou plutôt entiérement abandonnées, les vices honorés & triomphans, les Sciences & les Arts méprisés & maltraités. Mais le mépris qu'on fesoit de ceux-ci, étoit ce qui touchoit davantage: car la culture des sciences & des arts est la clé de tout le bien de la Société. Déja les membres de l'assemblée s'entreparloient là-dessus, en atendant que la Raison ouvrît les avis, lorsqu'enfin elle parla. Son air étoit sec & afligé: elle paroissoit ne sortir d'un morne silence, que pour se répandre en plaintes foibles ou en des gémissemens qui d'avance inspiroient la pitié. Mais ses paroles sortant de sa bouche comme un torrent, rien ne fut plus vif, rien ne fut plus véhément.

Jusqu'à quand donc voir tant de maux, dit-elle, & croupir dans l'indolence? Est-ce nous qui sommes de si honteux témoins? Vénérable Vérité! `A vous, on vous réfuse toute créance! Cheres Vertus! Vous, on ne vous cultive plus! Nous! les Facultés humaines! Quels ne sont pas nos malheurs? Les Sciences & les Arts, quand ils ne se soutiennent que par la Vérité, quand ensuite ils la font connoître; quand ils donnent du gout pour les Vertus, qu'ils les rendent cheres, & qu'ils entretiennent toutes sortes d'avantages dans l'Humanité; faut-il qu'ils soient avilis, peu-à-peu détruits, bientôt entiérement

anéan-

anéantis? Et qui le croiroit, qu'une telle révolution, ce fût un éfet de la débauche du Tems? Vérité! Vertus! Il a beau ce téméraire vieillard [1], se masquer d'une feinte honnêteté, en se vantant de vous découvrir & de vous faire connoître : lui-même aujourd'hui, il renverse vos autels, il abat vos trophées. Semblable à une Bacante qui célebre ses ridicules Orgies, il court plein d'ivresse uniquement transporté des plaisirs de la table & de l'amour. Cette faux qui lui fut donnée principalement pour faucher les ris, les jeux, les plaisirs; hélas! Elle ne lui sert plus. Un tirse, un flambeau volé à l'Amour, sont ses armes: il les emploie pour ravager l'Humanité, ou pour briser & réduire en cendre les ouvrages des sciences & des arts.

Mais, quel surcroit d'infamie! J'en frémis! `A part ces transports, l'indigne! Il s'aplique de sang froid, à faire un sistême d'entretenir & d'autoriser sa détestable conduite: Sachant bien qu'il faut aux hommes quelque chose qui sous les aparences du savoir, puisse les amuser, & soit propre à faire des sectes de ces especes qu'on apelle Petits-maîtres,

 Beaux

1 On représente le Tems sous la forme d'un Vieillard, & il est armé d'une faux. Sur cela nous pouvons dire en faveur du texte, que puisque les ris, les jeux, les plaisirs, sont ordinairement représentés à nos imaginations, comme les fleurs d'une belle prairie, la faux éfectivement étoit toute faite pour eux. `A l'égard de cette expression *que le Tems se vante de découvrir la Vérité*, elle est due à l'expérience, & peut-être aussi à l'idée du fameux Rubens qui a fait avec ce sujet, l'un de ses plus beaux tableaux.

Beaux-esprits, Gens-du monde, &c. Il ose choisir son objet jusque dans les arts: il prend celui qu'il croit le plus propre à être alié avec la volupté, il en fait son idole. Vous frissonez à ce nom d'art, sages Membres de cette assemblée! Je le vois. Vous ne pouvez sentir sans horreur, qu'une partie de ce qui vous est si cher, serve à de pareilles vues. Mais il n'est que trop vrai que la Musique a ce malheureux sort. Décorée par ses soins, que ne dis-je plutôt corrompue ou empoisonnée? Oui, empoisonnée d'un mélange de plaisirs attraïans, de jeux piquans, de déhors pleins de séduction, d'amusemens enchanteurs, de modes, de nouveautés, de tout ce qui peut émouvoir les sens & faire naître les passions; la voilà telle qu'il la faut à ses desseins: il la produit par tout, il en prône mile merveilles: & tandis qu'il cherche à détruire les autres disciplines humaines, il n'oublie rien pour l'établir. Il la met en posséssion de la faveur des grans; il lui procure le crédit du public. Déja elle a captivé les cœurs, même elle gagne les esprits. O Ciel! Jusqu'où va l'esprit de parti, en quelque genre que ce soit, une fois qu'il commence à jeter des racines! 'A entendre toutes ces gens, que n'est pas la Musique? Ici on lui attribue le caractere de l'Eloquence [1], tout

1 La Musique est comme la poësie & la peinture, une imitation: Par conséquent, puisque l'*éloquence considerée en général*... ainsi

tour le feu de la Poëfie, les admirables nuances du coloris dans la Peinture [1]. Là on la dit Géometre, elle mefure les fons, elle dirige les échos [2]. Ailleurs on veut qu'elle tienne un empire puiffant dans l'air [3], qu' elle fe ferve de cet air enfuite pour pénetrer prefque magiquement dans l'intérieur des corps [4], qu'ainfi elle foit comme un grand fouverain dans toute la nature. Quel aveuglement! Ne voient-ils donc pas que ce n'eft que l'opinion & des faux-préjugés qui hazardent de lui prêter de telles prérogatives? S'ils m'écoutoient quand je leur parle, les infenfés! Ne comprendroient-ils pas que cette mufique qui fait leurs délices, par l'endroit même qu'elle leur plait, eft extrêmement mé-

 pri-

ainfi que dit M. Hardion (*Mém. Acad. Infcr. Tom IX. p 200.*) *n'apartient pas plus particuliérement à la profe qu'à la poëfie*, les partifans de la mufique ont quelque droit de dire qu'elle devient une fort d'éloquence, dès qu'elle a le caractere de la poëfie.

1 On prétend que le raport des fons aux couleurs eft le même Voï. *Newt Optic Lond* 1706. 4°. *Qu.* 13 p 297. & *de Mairan*, *Hift. Acad des Scienc.* 1710. p. 14. Auffi a t-on fait dans le coloris une gamme, même on a inventé un Clavecin de couleurs. Voï. *P. Caftel*, *Optiq. Oculaire*, *Paris* 12.° 17[illegible].

2 Voï. *Kircher. Mufurg. Univerf. Merfenne*, *Harmon. Univerf. Gafp. Schot* en divers ouvrages; *Zarlino*, *Inftitutioni Harmoniche*; toutes les œuvres de *Rameau*, & *Taglini*, *Lett. Scient. Firenze* 1747. 4.° *Lett I. III.*

3 Voï. Ibid.

4 Cela fe fait par le mouvement que nous avons apellé *d'harmonie*, qui n'eft que l'impreffion que fait un corps fonore, quand il produit le fon, en agiffant néceffairement contre celui qui y étant homogene, & qui fe trouvant dans fa fphere d'activité à une certaine diftance, eft avec lui dans un milieu également denfe. Voï. *Méd. Phil* p. 292.

Mais la plupart de ces propriétés, comme nous le ferons voir ci-après, ne font point effentielles à la mufique.

prisable. Car par où leur plait-elle que par ce faux brillant du téatre dont elle a entiérement le caractere? Et le téatre est-ce autre chose qu'un dangereux enchainement d'illusions? Est-ce autre chose qu'un assemblage de faux & de vrai; mais d'un vrai si déplacé, souvent si masqué, qu'il ne paroit que mensonge? Quoi donc! Un personnage masqué, & telle est la musique, peut-il faire tant de fracas! O malheureux hommes! à quoi vous livrez-vous! Vous vous alez perdre sans ressource, de désordre vous ne ferez que tomber en désordre, & d'abime que vous précipiter en abime! Helas! c'en est fait de vous, la musique d'aujourd'hui ne peut que détruire l'humanité: tout ce qu'elle étale avec tant d'apareil, n'est qu'une trompeuse amorce, ce n'est que du poison bien déguisé (1).

Mais que sert de m'étendre à faire ces considérations, & devant qui les fais-je? Ah! pardonnez Respectable Assemblée! pardonnez à mon agitation! 'A présent je réfrene mes sentimens. Soufrez seulement que je vous parle de rémédier au mal. Nos empires chancelans resteroient-ils encore dans l'inaction au mi-

1 *Musicam Theatralem certissimam pestem afferre, corrumpere per civitates & oppida singulorum mores, instillare sensim pravitatem.* Joan. Marian. Tract. 7. p. 134. Colon. 1609. fol.° Voï. *Lact. Firm. Divin. Inst. Epit. cap 6. Salvian. Lib. contra gli spettac. la Bruy. Caract. Théoph. tom. 2. p 182 S. Evrem. œuv. mêl. Paris 1690 12.° Tom 3. p 62. Rollin Hist. Tom. XI. p. 219. &c.*

milieu de ces extrémités. Rougirions-nous d'avoir à prendre des mesures contre de foibles ou de vils ennemis? Mais sans nous armer, ne pouvons-nous pas songer à nous garentir? Ne cherche-t-on pas à prévenir les moindres maux? Une étincelle est peu de chose, mais elle peut embraser l'univers. N'aïons donc point de honte; Vérité, Vertus, Facultés humaines, eh, de grace! que tardez-vous? Unissons-nous pour la cause commune, déliberez, hâtez-vous, c'est le moment d'agir.

Ainsi parla la Raison, l'assemblée resta émue. La seule Vérité toujours égale, comme supérieure à tout mouvement, & comme indépendante d'agitation, prit la parole dans ces termes. Sage Raison! qui vous montrez si zélée pour nos interêts communs, je ne puis que vous savoir gré de vos sentimens: Et lorsque pour tirer plus de parti de votre ardeur, vous venez ici former une assemblée qui m'est chere, afin d'agir de concert avec moi; je dois vous témoigner plus particuliérement combien j'estime votre conduite. Cependant vous ne devez vous atendre, ni vous ni vos compagnes, à me voir anoncer ce qu'il convient que vous fassiez, non plus qu'à me voir déliberer avec vous sur les afaires que vous proposez.

Vous vous trompez, o Raison! si vous croïez que sous prétexte qu'on manque d'

égard

égard pour moi, je doive pour cela m'armer, afin de me faire réverer. Je vois que vous ne me connoissez pas assez. Je suis simple, égale, familiere, douce; toujours je suis la même, rien ne peut m'alterer. Qu'on me révere, qu'on rénonce à mon culte, peu m'importe dans le fond. Ce n'est pas par vanité que je vois avec plaisir des partisans: c'est tout pour eux, & en me les atachant je n'ai que la satisfaction de faire leur bonheur. Lors qu'on vient à moi, je reçois avec autant de tendresse qu'une bonne mére reçoit ses enfans. Si l'on me cultive, on ne me voit point fuir: loin de là, je me livre, je me laisse découvrir, je réponds à ce qu'on me demande; mais je ne passe pas les loix que je me suis établies de toute éternité. Le passé & le présent qui sont à la portée des choses créées, je puis les déclarer; mais l'avenir est impénetrable même pour les intelligences, dès qu'elles ont eu un commencement: Parler des choses futures, ce seroit mal à propos: Mes paroles seroient ambigues, on ne m'entendroit pas.

Si donc j'entrois dans vos délibérations, ma dignité exigeroit que pour vous faire bien agir je vous conduisisse dans l'avenir; & vous voïez que je ne dois pas le faire. C'est à vous autres, cheres amies, de prendre par vous-mêmes un parti. Vous connoissez presque toutes mes maximes, vous avez en cela un excélent moïen de vous

con-

conduire ; vous n'aurez qu'à examiner si elles s'acordent avec ce que vous déciderez.

Vous vous plaignez principalement du Tems, o Raison! Vous êtes fondée. Mais c'est une puissance autant forte que capricieuse. L'ataquer de front, vos traits s'y émousseroient, le Tems ne feroit qu'en rire. Vous gémissez sur l'instrument de ses débauches, il vous est à cœur qu'un art serve à sa politique, & qu'il soit comme la cause du malheur des Disciplines humaines, & de la Société : Là vous pouriez bien éssaïer de lui enlever cet instrument. Mais comment l'entreprendre, comment en venir à bout? cela a ses dificultés. Je puis vous dire pourtant que si vos tentatives sont sages & reglées, vous pourez faire quelque chose. Je vous révelerai encore pour vous encourager, que si vous ataquez la Musique, vous n'avez pas à craindre de vous rendre sacrileges. Elle n'est plus de l'ordre de ces chastes Muses qu'on fit naître pures, qu'on entretint toujours vierges, & qu'on devoit respecter[1].

La Musique cause tous les maux que vous avez exposés ; parce que ce n'est maintenant qu'une fausse muse, une Piéride échapée

1 *Mimnerme qui a écrit en vers élégiaques le combat des Smirnéens contre Gygès roi de Lidie, nous aprend dès l'entrée de son poème, que les Muses les plus anciennes sont filles du Ciel*; C'est-à-dire, qu'elles n'ont pu naître plus pures. *Pausan. Voïage Grec. lib. 9. Trad. de Gédoin. Paris* 1700. 4.o p. 288. Voï. *Natal Com. Mytholog. Patav.* 1637. 4.o p. 402. & *Pomey, Panth. Mytò. Francof.* 1783. 12.o p. 155.

pée à ſa métamorphoſe qui ſous un nom emprunté vient abuſer les hommes avec ſes criäilleries (1). Et certes je m'étonne qu'on ne s'en ſoit pas aperçu : Car ſes meilleures piéces, qu'eſt-ce ſi non du barroque qui, à force d'ébranler le timpan de l'oreille, fait du fracas & du charivari, mais ſans rien exprimer, ni ſans toucher perſonne ? Les tons en ſont variés, j'en conviens; mais au bout la belle choſe que des tirades de ſons entrecoupés, agités presqu'au hazard, tumultuairement mêlés. Combinés qu'ils ſont par le caprice, ils n'ont rien de mélodieux, ils ne partent plus de ces lires devant lesquelles les rochers ſe remuoient, les arbres s'agitoient, les animaux s'adouciſſoient (2).

Que la Muſique ait après cela, des acords piquans & extrordinaires ; à quoi bon ? s'ils ne ſont pas moileux, s'ils n'agiſſent pas réguliérement ſur les organes (3), s'ils ne peuvent au gré d'un habile compoſiteur, ni faire naître des ſentimens, ni éteindre des paſſions (4) : Les airs qu'on vante le plus, ſi quelqu'

1 Nunc quoque in alitibus facundia priſca remanſit,
Raucaque garrulitas, ſtudiumque immane loquendi.
Ovid. Met. lib. XI. Fab. 5.

2 *Horat. Od. XI. lib. 1. Od. VIII. lib 3. & Ar. Poet. Virg. Georg. lib. 4. Telem. liv. 1. Salvat. Roſa, Sat. I. la Muſica.*

3 Voï *Perrault, Oeuv. de Phyſ. Amſterd.* 1727. 4° *Tom. I.* du Bruit *Part. 3. chap. 2. 3. p. 248. à 284.*

4 Voï. *Suit de la 1re part. du Suplément au Mémoire ſur la Voix & ſur les Tons par M. Dodart, Mém. Acad. 1701. p. 500. add. IV. p 504. & Salv. Roſ. la Muſ.*

qu'un me suit encore, on l'avouera, ce n'est qu'un chaos: Souvent ils font implorer le ciel aux hommes, comme s'ils dansoient le rigaudon, & ils leur font faire la débauche en prennant le caractere d'un grave *adagio*[1].

La Musique étant donc de ce genre, vous voïez combien elle donne de prise sur elle; combien il est aisé d'en faire connoître les défauts, même de la rendre ridicule au Tems; & enfin avec quelle facilité on peut trouver quelque moïen propre à séconder vos vues. Mes cheres amies, faites vos réfléxions. Vous voulez rémédier aux maux de l'Humanité; j'aprouve votre objet, & la Vérité se montre d'acord avec la Raison; mais elle en a dit assez, il convient que vous fassiez le reste, & vous devez songer à prendre vos résolutions.

Ce discours de la Vérité étoit simple. mais il pénetroit par les graces de la douceur. Cette respectable puissance le prononça d'une maniere si atraïante qu'on eût dit que le miel couloit de ses levres. Aussi le calme fut-il remis dans l'assemblée, ces grans mouvemens

1 E si sente per tutto a più potere
Ond'è, che ognun si scandalizza e tedia;
Cantar sù la ciaccona il *Miserere*:
E con stili da sfarzi, e da comedia,
E gighe, e sarabande alla distesa,

E in mezzo a mille armonici strumenti
De' profeti santissimi una Lamia
Mette in canzone i flebili lamenti.

Salv. Rosa, Sat. I. la Musica.

qu'avoit ocafioné la Raifon, furent apaifés; on n'en étoit que plus difpofé à conferer utilement. Les Vertus & les Facultés humaines propoferent auffi-tôt divers expédiens: Mais l'Imagination qui jufque-là avoit gardé le filence, & qui avoit paru ocupée de profonds deffeins, infifta pour ne point déliberer, avant qu'elle eût mis à éxécution un projet qu'elle méditoit.

Elle convenoit bien d'abord que lorsque la raifon étoit d'acord avec la Vérité fur les points principaux, on ne pouvoit que bien efperer d'une affemblée qui fe tenoit dans un lieu fi refpectable: elle difoit fort modeftement qu'elle favoit, qu'il ne lui fioit pas de leur recommander de prendre garde à ne pas trop fe preffer, & à ne rien hazarder; mais elle difoit en même tems, que toute imagination qu'elle étoit, c'eft-à-dire, comme elle ne l'avoit que trop montré, fujete à errer, elle avoit tant rêvé au fujet de la convocation, par raport à l'interêt qu'elle prenoit pour les Sciences & les Arts qui lui étoient plus proches qu'à qui que ce foit, qu'elle ofoit affurer que fon avis étoit de quelque poids: Que de voir que la Vérité ne vouloit point entrer dans leur délibération, cela lui fefoit craindre qu'on ne prît une réfolution peu avantageufe, & qu'alors fi les entreprifes projetées n'avoient pas de bons fuccès, les membres de l'affemblée dégoutés,

ne

ne voulussent plus se réunir pour chercher d'autres moïens: Qu'on n'étoit pas infaillible; & que d'ailleurs il manquoit à l'assemblée le Bon-sens, lequel mécontent de la société, s'étoit retiré de l'Humanité, & se tenoit à l'écart dans la solitude: Qu'on ne devoit pas ignorer qu'il étoit la meilleure tête du conseil: Que sans lui il ne convenoit pas de rien entreprendre; & que de lui envoïer des députés pour l'atirer à l'assemblée, c'étoit se mettre au risque de perdre inutilement des momens précieux, atendu qu'il étoit fort incertain qu'il voulût y venir.

Tout le fort de ces dificultés tombant donc sur la nécéssité d'avoir le secours du Bon-sens, l'Imagination en fesoit convenir l'assemblée: & c'est alors qu'elle proposa adroitement, qu'on voulût bien s'en raporter à elle, & la laisser ménager cette afaire. Elle se flatoit à cet égard, d'agir plus éficacement que tout autre ne feroit: Elle prometoit en très-peu de tems ou de porter le Bon-sens à faire par lui-même quelque chose d'avantageux pour la cause commune, ou de le faire venir à l'assemblée, ou tout au moins d'y aporter, elle, son avis. Le principal moïen dont elle vouloit se servir, étoit d'aler voir un Génie apellé *Technite*, grand partisan des Sciences & des Arts, qu'elle connoissoit beaucoup; de lui montrer sous le plus grand jour la misere des génies atachés

aux diſciplines humaines; & l'intéreſſant ainſi vivement pour eux, de lui ſuggerer de recourir au Bon-ſens, auprès de qui elle le conduiroit, ſans ſe faire connoître. Elle diſoit que par cette derniere précaution elle pareroit les ſoupçons que pouroit prendre le Bon-ſens, s'il la voïoit; puis qu'enfin aïant abandonné l'Humanité, pour raiſon de quelque mécontentement, il y avoit lieu d'apréhender qu'il ne ſe méfiât des Facultés humaines: Mais que du reſte, quand il ne veroit rien qui le fît ſoupçonner, & quand le Génie ne lui demanderoit ſon aſſiſtance que pour tirer de la miſere les Sciences & les Arts, il étoit moralement ſûr par raport à l'amour qu'il a ſoit pour ceux-ci, ſoit pour la Vérité & les Vertus, qu'il feroit tout ſon poſſible. Elle ajoutoit à la ſuite de tout cela, que dans le cas qu'il ne lui réuſsît pas de porter les choſes à ce point, elle ſe montreroit pour lors, & feroit les fonctions de député: Qu'elle le prieroit avec de ſi vives inſtances & emploiroit pour le perſuader, de ſi puiſſans motifs, qu'il ne pouroit réfuſer de venir avec elle dans l'aſſemblée: Qu'ainſi, ſans ſe ſéparer ni quiter la Vérité, on pouvoit atendre de façon ou d'autre, une réponſe qu'elle ne manqueroit pas d'aporter au plutôt.

De pareilles propoſitions étoient ſpécieuſes, mais pour cela on ne s'y rendit pas ſi tôt: On conteſta, on débatit. Cependant l'

Ima-

Imagination toujours ferme, opofant fans ceffe avec de nouvelles tournures, l'importance de fon projet, elle l'emporta. On agréa finalement le plan qu'elle avoit fait, on lui en recommenda la promte éxécution, on fit mile vœux pour elle; & quand la demeure de la Vérité ne rétentiffoit que de ce murmure fourd & confus qu'on entend dans les lieux, où chacun felon fes vues, parle d'une afaire de conféquence, l'Imagination vola vers Technite l'organe effentiel de fa délégation.

Technite, ce Génie cher à l'Imagination, qui devoit être comme le reconciliateur des Facultés humaines, & qui aloit agir fi heureufement pour les Sciences & les Arts, étoit en éfet digne d'une fi belle deftinée. Jamais Génie ne leur fut plus ataché qu'il l'étoit. Il les aimoit paffionnément, il les cultivoit, il en fefoit fes délices. Le gout qu'il avoit pour eux, le fefoit demeurer dans une contrée fameufe par le féjour qu'ils y fefoient. Là auffi avoit-il joui de toute leur faveur. Mais comme rien n'échape au Tems, quelque privilégié que parût le lieu, il fe reffentoit du malheur commun: Les Sciences & les Arts y foufroient autant qu'ailleurs. Technite voïoit tomber leurs plus beaux monumens, il en gémiffoit. Car tout ainfi que cette infortunée mére (1), laquelle après avoir

vu

1. *Niobé*. Ultima reftabat: quam toto corpore mater
Tota vefte tegens, unam minimamque relinque.
Ovid. Met. lib. VI. Fab. 3;

vu périr ſes enfans ſous les coups d'un Dieu irrité, couvroit de ſon corps & de ſes embraſſemens une ſeule fille, malheureux reſte de ſa famille, en ſupliant le Ciel par de pitoïables cris, d'apaiſer ſon courroux, de même Technite étendant les bras ſur un débris d' Arts renverſés, imploroit-il toutes les puiſſances ſupérieures pour que le Tems épargnât ce qu'il en pouvoit reſter.

L'Imagination arrivant ſur ces entrefaites, lui jéta une étincelle du feu qu'elle porte toujours avec elle, & lui inſpira dès lors un courage & une vigueur, dont il étoit depourvu. Que fais-tu, lui dit-elle auſſi-tôt, à répandre de vaines larmes? Pourquoi perdre des inſtans précieux? Si le malheur des Sciences & des Arts te touche, que n'entreprends-tu quelque choſe en leur faveur? Le zéle, la générolité, le courage, ne ſont-ils donc pas toujours récompenſés? Les actions qu'on fait animé par de ſi beaux motifs, non, elles ne ſont jamais ſans ſuccès. Crois-moi, Technite! oublies ta douleur, viens tenter une entrepriſe digne de ton amour. Je t'ofre de te faire connoître le mal & ſon origine, je t'aiderai à y rémédier. Viens ſi tu as du courage, ſuis-moi.

A ces mots le Génie revenu comme d' une profonde léthargie, répondit tout de ſuite. O chere Imagination! Le feu que vous répandez ſur moi, vous dévoile, je vous recon-

connois. O ma bienfaitrice! Vous venez me consoler! Oui, je vous suivrai, je n'ai à vous répliquer que par mon obéissance; alons, alons, je vous suis; alons où il vous plaira guider mes pas. Parlant de la sorte il met sous son bras un étui de Mathématiques où il y avoit le compas d'Euclide, la regle d'Archimede, & d'autres piéces semblables; il prend aussi en mains un burin fait du fer le plus pesant, & qu'on trouve fondu au plus profond des creux du mont Ida; un ciselet d'un or devenu acier, & une pointe de diamant que tous les forgerons de Trinacrie n'auroient pu rompre sous les coups de leurs énormes marteaux. Telle étoit l'espece d'armement de Technite, lorsqu'il suivit l'Imagination, il sembloit qu'il se fût préparé aux expéditions les plus importantes.

Cependant les Dits & les Redits, ces enfans du Babil, que quelques-uns croient batards de la Renommée, sortes de monstres qui n'ont qu'une oreille, mais qui ont cent langues, qui vont par tout & qui se trouvent bien-tôt en tout lieu, n'avoient pas manqué de répandre les discours qu'on avoit tenus de la Musique dans l'assembleé des Facultés humaines; & selon leur coutume d'envénimer chaque chose, ils avoient empoisonné leurs paroles, & rendu les expressions qu'ils avoient raportées, de plus en plus piqantes. Les partisans de la Musique en étoient outrés

outrés de colere[1], ils s'étoient atroupés de toute part. Là étoient les Pétits-maîtres, ici les Beaux-esprits, ailleurs les Gens-à gros dos, & les Hommes-d'importance; les uns dans leur fureur dérangeant le bel ordre de leur frisure; les autres à force de s'échaufer à discourir, roulant les yeux, fesant des grimaces & mile contorsions; les derniers disant dogmatiquement que même la Vérité avoit menti: tous enfin ne montrant que de l'indignation.

Technite suivant l'Imagination, se vit bien-tôt obligé de passer dans cette foule; car elle se trouvoit sur leur chemin. Mais helas! le pauvre Technite! Quelle ne fut pas sa fraïeur? lorsqu'il entendit les juremens que ces gens-là fesoient contre les Sciences & les Arts. Avec toute la confiance qu'il avoit en sa guide, à peine pouvoit-il faire un pas. Heureusement pour lui que, comme dans la célebre guerre de Troies les Dieux combatirent pour le parti qu'ils favorisoient (1), de même ici des Puissances respectables venoient s'élever contre cette tumultueuse troupe: ce qui ne contribua pas peu à le rassurer.

Efectivement d'un côté on voïoit l'ombre de Dodard sortir des champs élisées: Ce rigide amateur du vrai s'adressant aux beaux-esprits crioit à pleine tête que l'expression de la Musique est à présent toute fauſ-

1 Voï. *Homer. Iliad. liv.* xx.

fausse (1). D'une autre part la Nature quitant ses antres & ses lieux agrestes, venoit se mettre au milieu des Petits-maîtres. Eh bien! eh bien! leur disoit-elle, nous nous acommoderons, je ménagerai *une transaction entre la Musique barroque & la Musique chantante* (2): Celle-ci que vous ne connoissez pas, je la laisse unie avec la sagesse, elle me sera toujours chere: celle-là qui est la vôtre, faites-en ce que vous voudrez; pour moi, je ne la regarde que comme un composé de sons sans esprit, uniquement dépendans de la folie & du caprice. Il y avoit aussi parmi eux, un Génie inspiré d'Orphée, qui ne cessoit point de leur répeter, que tout est changé dans l' harmonie, & qu' il n' y a plus de bonne musique (3).

Tandisqu' on en étoit à cette sorte de guerre, & que les partis s' acharnoient les uns contre les autres; l' Imagination à qui cela importoit peu pour son objet, chassoit la fumée qui s' exhaloit de l' action, & qui formant d' especes de ténebres Cimériennes (4), ne laissoit voir qu' un chaos & une

H con-

1 Voï. *Dodard, suite de la prem. part. du suplem &c. Mém. Acad* 1701. pour les expressions de la Musique moderne, *à pag* 505.

2 *Spect. de la Nat. Tom.* 7. *Paris* 1746 12.° *pag.* 97 *à* 137.

3 Voï. les *Mercures de France*, *Paris* 1747. 12°. M. Bouillou-Mermet Membre des Académies de Lyon, grand amateur de Musique, & l' un des particuliers de France qui jouent le mieux de l'orgue, est le savant qui y prouve dans une dissertation, ce qu' on avance ici.

4 Voï. *Ovid. Met. Lib. II. Fab.* 10.

confusion de gens & de choses indiscernables. Alors Technite fut frapé par de nouveaux objets, il commençoit d'apercevoir dans le lointain un vaste édifice. Et bien-tôt s'en trouvant assez proche, il en consideroit l'architecture qui au milieu de beaucoup de simplicité, lui paroissoit noble & majestueuse, & qui ne lui anonçoit pas moins qu'un temple de considération. A travers le portail qui avoit je ne sai quoi de grand, il voïoit un magnifique escalier orné de balustres; il étoit formé par des rampes de part & d'autre, lesquelles venoient se réunir à un palier commun qui se présentoit en perspective. Technite étoit si ocupé de toute cette disposition, qu'il ne prenoit pas garde à une grande quantité de figures qui étoient sur le parvis du temple. Mais tout-à-coup remarquant que ce parvis étoit terminé sur le devant par une plate-bande, qui étoit assez haute pour ne ressembler pas mal au devant d'un téatre, & à l'endroit destiné à l'orchestre, il en fut extrêmement surpris. Quoi donc! dit-il à l'Imagination; est-ce que nous alons à la comédie? Voici un téatre dans les formes, que veut dire cela? Non Technite! lui répartit l'Imagination, nous n'alons pas à la comédie, il n'y a ici rien de feint ni de suposé. Tu ne vois à présent que ce que tu as vu si souvent par tout ailleurs. Il est bien vrai que je te décille les

Voï. Planc. I. F. 4. u. y. x.

Voï. Planc. I F. 4. i. k. l m. h. p.

Ibid. b. c. d. e.

yeux,

yeux, & que je te donne le moïen d' observer ce que tu ne saurois pas dicerner sans mon secours. Ce qui s' ofre à tes regards, est donc ce même monde, cette même foule de gens, ce même chaos que tu voïois, il n' y a qu' un moment. Ces mêmes choses qui t' éfraïoient, les voici encore; mais elles sont ici sous un autre jour, sous un jour tel qu' il faut qu' elles soient, pour que tu puisses examiner chaqu' objet, commodément & sans crainte.

Ce temple que tu vois, est le temple des Disciplines humaines, il marque le rang qui est destiné dans la Société, aux Sciences & aux Arts: c' est-à-dire que pour les avantages qu' ils lui procurent, ils devroient être placés dans les lieux les plus éminens, regardés & considerés comme les bienfaiteurs de l' Humanité. Ce parvis marque de même, qu' il leur faut un espace libre pour s' exercer; c' est-à-dire, tous les moïens & toutes les commodités qui leur sont nécessaires pour faire leurs opérations. Mais ce parvis a maintenant une aparence de téatre, voilà, o mon cher Génie! ce qui ne devroit pas être. Le Tems, l' impitoïable Tems, cause ce changement: s' étant corrompu, il a voulu détruire l' empire des Sciences & des Arts, pour ne plus voir dans un certain triomphe que le Vice & la Volupté. La seule Musique, qui s' est unie avec eux, par-

Voi Planc. I. F. 4. u. y. x.

H 2 ticipe

ticipe à la faveur. Cette méprisable union qui est le crime le plus inoui des Disciplines humaines, a fait sa fortune: Le Tems dès ce moment la regardant avec des yeux de complaisance, a tout fait pour elle; C est pour elle qu' il a changé ce parvis en un téatre, c' est pour elle qu' il a changé le gout du siecle; qu' il a alumé ce feu d' esprit de parti, qu' il a formé des factions (1), & fait toutes ces autres choses dont tu as déja été témoin.

Voi. Planc. I. F. 4. a.

Mais ce parvis, répliqua Technite en regardant plus atentivement, il est tout plein de je ne sai quelles figures nues; & je vois un femme très-bien parée qui est assise sur le bord du téatre, elle afecte un air de grandeur; à ses piez même, il y a comme des trophées, qu' est-ce que c' est? C' est, répondit l' Imagination, ce que je viens de te donner à entendre: ces Génies tout nuds, sont les Génies des Arts qui sont chassés du temple & qui sont réduits à la derniere misere, ils cherchent sur le parvis à se tirer d' embaras: Cette femme si bien vétue est la Musique, qui est maîtresse du temple; & ces trophées sont des attributs d' arts qu' elle foule aux piez, & dont elle se fait per fanfaronade, une espece de marchepié. Oh! que me dites-vous, s' écria avec feu Technite, quoi! mes pauvres confreres nuds, & cette créa-

1 Voi. *Salvat. Rosa, Sat. I. la Musica.*

créature en si bon équipage! Ciel! puis-je soufrir tant de honte . . . Mais comme elle est mise! cela n'a pas l'air de la Musique. Tu as raison, répartit l'Imagination; aussi n'est-ce pas la Musique, telle que nous la comtions parmi les Disciplines humaines. Ce n'est plus Calliope, ni Polymnie, qui président aux concerts des humains. Elles ne sont plus sur terre, ces filles du Ciel, elles étoient trop simples pour y rester dans cet âge de fer. Une Chanteuse a pris leur place, une chanteuse qui n'a rien que d'afecté & qui ne sauroit se soutenir que par la corruption. Oui, Technite, telle est la Musique d'aujourd'hui; telle donc qu'elle t'aparoît avec cet habit, cette chaussure, cette façon de se coifer, telle devoit-elle se montrer à tes yeux.

La plaisante figure! dit alors le Génie: je passerois qu'elle vînt s'asseoir sur le devant du parvis, pour se faire voir, puisque c'est une coquete: je lui permetrois encore d'avoir sous elle, ce que je vois là, ces Livres de musique, & ce Masque sénique, ces Cors-de-chasse, Violons & Haut-bois, une musicienne peut s'en faire des trophées. Mais de tenir à côté, dans le même rang, un Quart-de-cercle, un Cadran, cette Montre dans laquelle le soleil paroît au milieu de ses douze signes, ce Plan de fortification, ces Compas & autres instrumens de mathé- Voi. Planc. I. F. 4. c. b. Ibid. à

mati-

matiques, non je ne puis le soufrir, je vais tout renverser, j' aime mieux mile fois qu' il n' en reste que des débris. Patience, ami, reprit l' Imagination, ce ne sont là au bout que des instrumens. Plût-au ciel que le mépris tombât seulement sur ces piéces que la plupart des gens ne connoissent pas, pourvu que d' ailleurs les arts fussent considerés; mais tu verras du plus afligeant; ici au moins tu as de quoi te consoler. Si ces trophées te font tant de peine, jêtes les yeux de ce côté-là, tu trouveras que la Musique ne s' épargne pas elle-même. N' y vois-tu pas la Danse ? n'est-elle pas à ses piez, aussi-bien que le reste? Car ce Danseur & cette Danseuse qui semblent cabrioler, représentent la *Gymnastique Orchestique* (1) qui lui est intimement unie. Mais quoiqu'ils lui apartiennent, & qu' à cette considération, ils soient habillés, l' orgueilleuse les veut au dessous d'elle. Et je t'assure, Technite, qu'elle n'en a pas senti la conséquence, puisque, quand ces instrumens de nos Arts sont là péle-méle, & qu'ils sont encore assez inconnus, on n' en dira rien; au lieu que ces danseurs étant si bien caractérisés, on y fera atention, & on les prendra honteusement pour les rats du marchepié d' Homere (2).

Voï. Planc. I. F. 4 e.

Re-

1 Voï. *Burette*, *Mém. Acad. Inscr. Tom. I. pag.* 93.

2 Un ancien marbre, qu' on a trouvé le siecle passé, à Marino dans les terres de la Maison Colonne, représente Homere assis sur

Remarques pourtant, continua l'Imagination, cette afectation de majesté qu elle a en tenant de la main droite un papier roulé, pour batre la mesure. Ne diroit-on pas que c'est une reine avec son septre? Mais la voilà véritablement reine de téatre, lors que déploïant un geste de son bras gauche, précisément contre un Globe terrestre qui est un peu derriere, elle fait connoître qu'elle domine avec autant de faste dans le monde (1) qu'une princesse de comédie sur les décorations qui forment son palais: qu'en dis-tu, Technite? Et cet Hercule qui est assis auprès d'elle, tout glorieux de sa dépouille du lion de Némée dont la tête lui sert de casque (2), que t'en semble-t-il? Il n'a point de massue, répondit Technite, il acorde un violon. Le cas est drôle, seroit-ce une autre métamorphose? Le grand Alcide se change-t-il donc en ménétrier, ou un ménétrier prent-il les aparences de ce demi-dieu (3)? La belle forte

Voï. Planc I. T. 4. a
Ibid. f.
Ibid. g.

sur une espece de fauteuil avec un marchepié, au bas duquel sont deux rats. Voï. *Kircher. Latium*, *Amstelod.* 1671 *fol. p.* 80. & *Raph. Fabret. de Columna Traj. Romæ* 1690. *fol. p.* 315. 347. Quelques savans ont cru que ces rats signifioient la *Batrachomyomachia*, mais dans la préface de Mad. Dacier sur sa Traduction de l'Iliade, & dans Gronovius (*Antiq. Græc. Lugd Batav.* 1698. *fol. Tom.* 2. *p.* & *T.* 20.) on voit que cela s'interprete diféremment

1 Voï *Salv Ros Sat. I la Mus.*

2 *Selon la coutume des premiers roix d'Egypte.* Abbé Fontenu, Hist. Acad Inscr. Tom III. p 179.

3 Technite ne dit pas tout: ce pouroit être encore une espece de Milon le Crotoniate. Car cet atlête (*Gronov. Antiq. Græc. Tom* 2 *p.* 50.) aloit vêtu d'une peau de lion, afin de marquer par là quelle étoit sa vigueur. Il sem-

te de héros! voilà de dignes courtisans; des Hercules, quand ils s'oublient, qu'ils filent & qu'ils manient la quenouille [1] ou des laches Thersites qui osent se revêtir de cuirasse, sans se savoir mettre à l'abri des coups d'Ulysse [2].

Technite s'étant arrêté là, comme pour regarder plus à son aise, il restoit dans un profond silence, & ne laissoit entrevoir sur son visage qu'une extrême altération; mais l'Imagination le prenant par la main, le conduisit sur le parvis. Ils s'aprocherent d'abord d'une table couverte d'un tapis, sur laquelle la Musique s'apuïoit. Deux Génies apartenans à la Perspective y fesoient leurs expériences, pour reconnoître *une figure mise en racourcissement qu'on ne peut voir que de son point*

Voï. Planc. I. Fig. IV. h.

sembloit donc un Hercule, & véritablement il étoit fort. Mais pour cela il n'a pas mérité d'être mis au rang des demi-dieux. Il assommoit un beuf d'un coup de poing, & il le mangeoit en un jour: ainsi étoit-il un fameux glouton. Cependant si cet homme d'esprit qui s'est fait apeller *le Fleau des princes*, & qui a été celui des moeurs, lui eût donné l'atribut qu'il apelle *les forces d'Hercule*; alors oui, c'étoit un Héros, non pas à la vérité pour faire une apotéose, mais tel qu'il le faut pour avoir place dans cette cour si bien caractérisée par un grand poëte, *Ambubajarum collegia.... hoc genus omne*. Voï. *Hor. Sat. 2. lib I.*

Le Salvator Rosa à la vue de cet Hercule, auroit répeté,

Oh quanto si puol dir con veritade,
Che con la pelle del leone ardisce
Di coprirsi oggidì l' .....

Sat. I. la Mus.

1 Voï. *Ovid. Epist. 9. Dejan. Herc.*

2 Voï. *Hom Iliad lib* 11. On pouroit dire encore, *ou d'Achille*, puisque selon Smyrnée, Thersite en fut tué. Voï. *Quint. Smyrn. Calab. & Beger. Bell. Troj. Lipſ.* 1699. 4.° *p.* 40. *Tab.* 47.

point de vuë (1). L'Imagination y fit remarquer à Technite, que les ombres que la Musique fesoit en s'apuïant, les empêchoit de trouver juste ce qu'ils cherchoient. C'est ainsi, ajouta-t-elle d'un ton grave, qu'aujourd'hui que la Musique s'est emparée de la séne, il n'y a point de bonnes décorations de téatre; parce que les faux charmes avec quoi elle facine les yeux des spectateurs, captivant toute leur atention, on est sûr qu'ils ne prennent pas plus garde à l'exactitude de la perspective, qu'à la bonté de la piéce.

Peu loin de ces génies étoient ceux de l'Architecture, il y en avoit deux également: Voi. Planc. I. Fig. IV. 1. Et l'un étoit assis sur une chaise, il étoit ocupé à dessiner sur une pétite table ronde, il tenoit son papier de la main gauche, & de la main droite, son porte-craïon. Technite dont la curiosité étoit continuellement excitée par l'Imagination, s'étant avancé vers lui, regardoit tantôt les traits qu'il fesoit dans son ouvrage, tantôt comment il manioit la regle & le compas, qu'il avoit à côté de son papier. Mais il fut surpris de voir que l'autre Génie venant avec un dessein à chaque main, devant celui qui travailloit, il lui réprochoit sa trop grande aplication. Il aloit en témoigner son étonnement à l'Imagination, lorsque celle-

I ci

1 Voï. *La Perspective avec la raison des ombres & miroirs*, par *Salom. de Caus*, *Londr.* 1612. *fol. ch.* 28. 29. & *P. Niceron*, *Persp. Curieuse. Paris* 1638. *fol. liv.* 2. *pag.* 52. *à* 70.

ci le prévint & lui dit, je t'assure qu'il a raison; car fit-on dessecher un autre lac Fucin [1]? Construisit-on de nouveau un pont sur le Danube [2]? Ou éxécutât-on le projet de faire du mont Athos la statue d'Alexandre [3]? Les Génies de l'Architecture ne se tireroient pas par raport à cela, de la révolution dans laquelle ils sont envelopés. Mais ne nous arrêtons pas davantage ici, aprochons-nous des Génies de la Peinture.

Voi. Planc. I. Fig. IV. k. Ah! je les vois, dit aussi-tôt Technite! Du moins celui qui est assis sur cette chaise où il y a en guise de dossier, une tête de Sphinx [4], & qui aïant la palete & les pinceaux en

1 C'est le lac de Gelano dans l'Abruzze. Cette entreprise, l'une des plus grandes de l'Antiquité, se fit par le moïen d'un canal qu'on perça au travers des montagnes; ce qu'Auguste n'avoit pas osé entreprendre. Voï. *Félib. Vies des Peint. p.* 90. & *Raph. Fabr. de Col. Traj. p.* 385.

2 *De tous les ponts ... on convient que celui que fit faire Trajan sur le Danube, a été le plus beau .... Il étoit composé de 20 arches, hautes de 150 piez, & leur ouverture d'une pile à l'autre étoit de 160 piés .... Ce qui faisoit une longueur de pont d'environ 600 toises*. Gautier, Trait. des Ponts, Paris 1716. 12. p. 1. Voïez. *Fabr. Col. Traj.* & *Marsigl. Danub. Amsterd.* 1726. *fol. Tom. II. part. I. p.* 25. Selon les observations de ce dernier, il y a quelque chose à dire sur les dimentions que donne de cet ouvrage l'Ingénieur François, que nous venons de citer.

3 Dinocrates ou Démocrates Architecte Macédonien, fut celui qui proposa cette sublime, mais trop téméraire pensée. Ce colosse devoit tenir dans sa main droite une ville, & dans sa main gauche, une espece de lac. Voï. *Félib. p.* 29.

4 Ce n'est pas sans dessein que M. Siries a placé là une tête de Sphinx. Car tout ainsi que les Anciens metoient des Sphinx au devant des portails de leurs temples, pour faire connoître que la science des choses divines est envelopée de misteres & d'énigmes (*Hoffman. Lexic. Univ. Tom. IV. Lugd. Batav.* 1698. *fol. p.* 237.) de même a-t-il prétendu marquer par là, que la Peinture est un art si profond, soit par raport à la connoissance qu'elle veut qu'on ait

en mains, eſt après à peindre, en eſt un immancablement; & celui-là qui eſt debout, tenant une regle de la main droite, & un tableau de la main gauche, en ſera un autre. Juſtement, reprit l'Imagination; écoutons-les. Car comme tu vois que le tableau que fait le premier, a une bordure, ſon camarade le raille de cette façon de peindre: mais c'eſt en vain, celui-là eſt de mes amis, il me conſulte ſur ce qu'il doit faire, il ſaura ſe défendre. En éfet Technite prêtant l'oreille, il l'entendit parler de la ſorte. Oui, tu peux plaiſanter, je m'en embaraſſe peu; je te dirois quaſi, rira bien qui rira le dernier. Ne vois-tu pas qu'il faut ſavoir ſe conformer aux circonſtances? Sommes-nous dans un ſiecle à faire *des Centaures*, les ouvrages d'un Zeuxis (1)? Ce ſeroit une folie, parce qu'on ne connoîtroit pas le mérite de notre art, comme il arriva à ce grand peintre, quand il eut expoſé ſon chef-d'œuvre aux yeux du public. Pour réuſſir aujourd'hui, il ne faut pas de grans & magnifiques ſujets; quels qu'

ait de la Nature & de l'Hiſtoire (*Félib. Vies des Peintr. p.* 39 41.) ſoit par raport à la diſpoſition & à l'expreſſion qu'il faut dans chaque ouvrage (*ibid.* par tout) qu'on doit la regarder comme un envelopement de presque toutes les connoiſſances humaines; & que par conſéquent on ne ſauroit jamais aſſez eſtimer les grans Peintres.

1 Un chef-d'oeuvre de Zeuxis, au raport de Lucien (*Luc. Opera ex verſione Joan. Bened Amſtel.* 1687. 8° *Tom. I p.* 579.) ce fut ſon tableau des Centaures. Mais le Public n'y admira que la ſingularité de l'invention. De quoi cet excélent maître vivement piqué, réprocha à ſes concitoïens qu'ils ne louoient que *la boue & les feces de l'art, il fango e la feccia dell' arte noſtra*. Voi. *Carlo Dati, Vite de' Pittor. antich. Firenze* 1667. 4° *p.* 16.

ils ſoient, ils ſont fortune, s'ils ſont aſſaiſonnés de caprice & d'un air de volupté. Des Vataux, par bleu, des Vataux! une coquete dans une atitude dereglée! Voilà le bon [1], voilà ce qui a cours. Auſſi travaille-je dans ce genre. Mais je mets d'avance une bordure à mes tableaux, parce que c'eſt un énigme tout avantageux pour moi. Aux yeux des habiles gens, il me ſauve l'honneur; il leur fait connoître que dès que le Génie de la Peinture s'exerce d'une façon ſi particuliere, c'eſt pour marquer que ſes ouvrages ne ſont que du clinquant & de la bagatelle. Quant aux ignorans, c'eſt autre choſe; comme ils ne connoiſſent ni n'aprofondiſſent rien, l'uſage d'une bordure eſt toujours de conſéquence; elle fait, par raport à eux, le prix de l'ouvrage. Et puis un tableau qui porte en naiſſant cette diſtinction, doit paſſer pour du merveilleux chez des gens qui font profeſſion de ſuivre aveuglément toute ſorte de nouveauté.

Ces paroles étoient ſenſées, elles plûrent aux deux Spectateurs de la miſere des Sciences & des Arts. Malgré leur chagrin, la pen-

1 *L'objet de tel peintre eſt de s'enrichir en ſuivant le gout dominant.... De là ſont provenus tous ces Vataux qui nous inondent; de là tant de Colombines....* Spect. de la nat. Tom. VII. entr. 18. p. 154.

Nò crede oggi il Pittor far coſa buona,
Se la pittura ſua non è barona.
Salv. Roſ. Sat. III. la Pitt.

penſée les auroit fait rire, ſi le bruit que feſoit le Génie de la Sculpture en travaillant, n'eût atiré ſur lui leur atention. Ce Génie Sculpteur, dit l'Imagination à Technite, fait une femme ſans chemiſe: Et prends bien garde, ami, que je dis une femme ſans chemiſe, & non pas une Vénus. Ces excélentes piéces dans leſquelles, ſous de la chair gracieuſement diſpoſée, une main ſavante feſoit déviner le cours des vaiſſeaux & le jeu des muſcles (1), ne ſont pas de ce ſiecle. On produiſoit de tels morceaux, quand on ſavoit répandre des *Talens* (2), & dédommager d'habiles

Voï. Planc. I. Fig. 4. 1.

1 Voï. *Félib. Vies des Peint.* des mains p. 313. des côtes, des cuiſſes, des jambes *p.* 315. Selon cet Auteur il ne faudroit voir dans les femmes ni muſcles ni nerfs. Mais au moins faudroit-il que l'excélence de l'art les fît déviner. C'eſt ainſi que Zeuxis en marquoit dans toutes ſortes de corps. *Zeuſi fu notato perch' e faceſſe le membra maſſiccie e muſcoloſe .... imitando in ciò Omero a cui piacque anche nelle femmine la bellezza robuſta ....* Dati, Vit. Pitt. ant. p. 4. 21.

2 L'Alexandre ſoudroïant d'Apelle fut vendu 20 talens d'or. Voï. *Plin. Hard, lib.* 34. *C. X.* 36. *num.* 15. *p.* 697. *Dati Vit. Pitt. p.* 86. *Plutarch. Ethic. Cruſer. interp. Francof.* 1605. *fol. de virt. Alex. p.* 243. *Vaugelas, Quint. Curt. Paris* 1664 4° *p.* 101. Cela feſoit une ſomme de 120 mile écus romains, *di ſcudi* 120 *mila*. Bellori, *Pittur. antich. delle grotte di Roma* dans le *Proemio*.

Atale donna d'un tableau d'Ariſtide le Tébain 100 talens. Voï. *Plin. ibid. num.* 19. *p* 698. & *lib.* 7. C. XXXVIII. *p.* 396. *Félib. Vies des Peint. p.* 70. Cent talens font 60 mile écus romains. *Bellori, ibid.* C'eſt ici le talent atique qui vaut dix ſois moins que le talent d'or ne valoit. 'A ce ſujet il eſt bon de conſulter *Budeus de Aſſe &c. Paris* 1527. *fol. Henric. Lorit. Glarean. de Aſſe & part. Baſil.* 1551. 4° auſſi-bien que le P. le Jai dans ſa traduction de Dénis d'Halicarnaſſe *Tom. I rem. ſur le liv.* 3. (*Paris* 1722. 4°) *p.* 44 Ce dernier eſtime le talent atique, 3000 livr. de France: Mais Gaſſendi dans ſon *Abacus Seſtertiorum*, ne le fait monter qu'à 2233 livr. 6 ſols, 8 déniers.

Mnaſon paya d'un tableau où étoient repréſentés douze dieux, 300 mines pour chacun. Voï. *Plin. ibid.*

biles artiſtes d'un travail de quelques années[1]. Maintenant qu'on ne donne que des miſérables Seſterces[2], on ne ſauroit imiter ni la patience ni la délicateſſe exquiſe des Anciens, puiſqu'après tout, il faut vivre. La néceſſité preſcrit donc le gout du travail. On vous fait de groſſes maſſes bien dodues, capables de bruſquer la convoitiſe; & c'eſt de la ſorte que l'on ne voit plus du divin; mais preſque du groſſier animal, & ce qu'on apelloit dans une comédie, le poitrail, la croupe[3].

Hélas! Pauvre empire des Sciences & des Arts, s'écria dans cet inſtant Technite, à quoi

ibid. num. 21. *p* 700. C'étoit en tout 36 mile écus romains. *Bellori, ibid.*

Candaule roi de Lidie achets au poids de l'or, un tableau de Bularchus. Voï *Plin. ibid.* C VIII. 34. *p.* 689. *& lib.* 7. C. XXXVIII. *p* 396 *Félib. vies des Peintr. p.* 54.

Céſar étant dictateur, acheta 80. talens, la Médée & l Ajax de Timomachus Voï. *Plin. lib.* 7. *ibid. Félib ibid p.* 74.

On prit des habitans de Coos un tableau (une Vénus) pour la valeur de 100 talens. Voi. *Strabon, de situ orbis, Venet.* 1494. 4° *lib.* 14. *p* 110. *Dati vit. Pit. p* 96. de même qu'en général pour toutes ces choſes, *Franc. Junii de Pictura Veter. lib. tres, Roterod* 1694. *fol.*

1 Le fameux Jalyſſe de Protogene fut un ouvrage de ſept ans. Auſſi ce tableau avoit-il une ſi grande réputation que *Démétrius Poliorcete leva le ſiége de Rhodes, dans la ſeule crainte qu'en le continuant, ſes machines de guerre ne miſſent le feu à une maiſon où l'on conſervoit ce précieux ouvrage.* Pauſan de Géd. Voïag Grec. Tom. 2. p. 13. Voï. *Plin. Hard. lib.* 7. C. XXXVIII. *p.* 396. *lib.* 35. C. X. 36. *num.* 20. *p.* 699. *& Dati, vit. Pit p.* 155.

2 C'eſt du petit Seſterce dont on parle, lequel vaut ſeulement un ſol, dix déniers, & un tiers de dénier de notre monoie, ſelon les calculs de Gaſſendi. *Abac. Seſters* dans ſes *Miſcell. Gaſſend. Oper. Tom.* 5. *Lugd.* 1658. *fol. p.* 535.

3 Quelle eſt cette comédie, je l'ignore? Mais je ſais qu'il en eſt une dans laquelle un valet acoutumé à voir des chevaux, exalte les charmes d'une ſuivante qui a de l'embonpoint, ſous les noms de *poitrail* & de *croupe*.

à quoi tu es réduit! Ah! Chere Imagination, continua-t-il en se tournant vers elle, fuïons ces lieux, je n'en puis plus suporter la vue: cherchons à rémédier au mal, ainsi que vous m'avez fait esperer que nous pourions faire. Mais toujours fuïons, notre présence ici doit être inutile. Non, non, répondit l'Imagination, ne perds pas courage, il est nécessaire que tu voies tout. Alors portant ses pas du côté du parvis qu'ils n'avoient pas parcouru, elle lui fit remarquer certains Génies des Mathématiques qu'ils n'avoient pas encore rencontrés.

Celui que tu vois, lui dit-elle, avec ce compas & cette regle, tu le reconnoîtras aisément, c'est le Génie de la Géométrie. Cet autre qui est un peu devant, & qui regarde dans un télescope préparé pour de grandes observations, est le Génie de l'Astronomie. Le troisieme qui est plus éloigné, est celui de la Dioptrique: la lunete qu'il tient d'une main, & le miroir qu'il a de l'autre, le font assez connoître pour le Génie qui préside aux réfractions de la lumiere. Ce sont là des Génies sublimes, ils se sont acoutumés à de grandes choses, là à mesurer la terre d'un pole à l'autre, ici à passer dans les planetes, à voïager dans les astres, ailleurs à se jouer avec la lumiere. Cependant, malgré leurs nobles ocupations, ils ne sont pas moins que leurs camarades, dans la nudité & dans la honte de la misere.

Voi. Planc I. Fig. IV. m.

Ibid. n.

Ibid. o.

L'

L' Imagination achevoit de parler, lorsqu' ils se trouverent près d' une table qui étoit sur le devant du parvis, de l' autre côté de la Musique. On y voïoit dessus un énorme Miroir cilindrique, & il y avoit aux deux bouts de la table, deux Génies. L' un étoit le Génie de l' Optique, il avoit dans les mains un petit globe, pour marquer que c' est par le secours de cette science, qu'on est parvenu à découvrir tant de petits mondes autrefois inconnus. L' autre, c' étoit le le Génie de la Catoptrique, il tenoit un petit singe (1), comme un simbole de l' imitation, voulant faire voir qu' à cet art apartient la peinture naturelle, que cause dans les miroirs la réfléxion des raïons de lumiere. Technite voïant cet apareil qui avoit un air de mistere, demanda à l' Imagination, ce que cela vouloit dire. Il me semble, lui dit-il, qu' il y a là quelque chose d' extrordinaire.

Voï. Planc. I. Fig. IV. p.

Que

1 Ce Singe est une de ces figures qu' on a dit à la pag. 11. qui se cacheroient aisément sous l' aile d' un moucheron : il est en éfet d' une pétitesse extrême. Mais à cet égard, on peut encore remarquer que le singe n' est pas tant là pour servir de simbole à la Catoptrique, que pour exprimer une autre idée de l' Artiste. Quand on aura lu la suite du texte jusqu' à la page 80 on comprendra que ces Génies peuvent fort bien avoir le singe pour en faire avec la musique une comparaison dans le miroir cilindrique. Car celui-là, comme celle-ci qu' on a représentée sous l' idée d' une musicienne, fait mile minauderies, & tous deux ne font que copier & imiter ce qu' ils voient faire. Sur ce pié-là les génies pouroient trouver dans leur miroit deux figures fort ressemblantes, en conclure par conséquent que les originaux sont de même nature, & nous, aprendre ainsi que la Musique, malgré toutes ses prétentions, n' est que le singe des Sciences & des Arts.

Que veulent faire ces génies d'un pareil miroir ? Je n'ai jamais oui dire qu'il y eût des miroirs cilindriques de cette grandeur : Leur posture en outre, leur silence, leur atention, tout cela me surprend. Font-ils de cet instrument une sorte de Miroir des Destinées ? le consultent-ils ? Et nous, dans la course que nous fesons, ma chere Guide, alons-nous trouver ici des avantures semblables à celles qu'eurent autrefois des héros, lorsqu'ils cherchoient à être éclairés sur leur sort par des oracles, par des manes, par des devins ou des magiciennes (1) ?

Tes conjectures, répondit l'Imagination, sont assez justes ; mais pour t'expliquer ce qu'il en est, il faut remonter à la nature des Arts, & en particulier à certains points de l'histoire de l'Optique & de la Catoptrique, dont les Génies sont ceux qui te paroissent dans une ocupation mistérieuse.

Or la nature des Arts, poursuivit la Déléguée des Facultés humaines, c'est qu'ils doivent nécessairement être vétus (2) ; & qu'il répugne autant que les Arts soient nuds, que si la Vérité se montroit déguisée, & que

 dans

1 Voï. *Homer. Odyss. lib.* XI. XII. *Virg. Æneid lib.* VI. *Lucan. Pharf. lib* VI *Fénélon, Télemaq. liv.* VIII. &c

2 On ne sauroit concevoir l'Art, sans concevoir l'artifice joint à la Nature ; & sans que le sujet ne sorte du pur état naturel, autrement ce seroit la Nature même. Dans ce sens les Arts sont nécessairement vétus, & en conséquence il répugne qu'ils soient dans une entiere nudité. Cela à la rigueur ne doit pourtant s'entendre que des Arts en pratique.

dans cet état elle voulût passer pour Vérité. Quand donc les Génies qui représentent les Arts, sont nuds, ils n' ont plus le caractère de représentans des Arts, & ils ne sont nullement reconnoissables. Tu ne les connoîtrois certainement pas, ami Technite, si moi, je ne te donnois la faculté de les distinguer. Eux-mêmes ils ne se connoissent plus, ils ne se voient les uns les autres, que comme des fantômes & comme des figures confuses & entiérement diformes. Et voilà d' abord le motif qui porte les Génies de l' Optique & de la Catoptrique à chercher les moïens de démêler la confusion.

Tu vas me demander maintenant, continua-t-elle, pourquoi eux ils entreprennent cette afaire? ah pourquoi! parce qu' ils sont les Argus des Disciplines humaines. Car il faut que tu saches que dès le commencement de l' Humanité, l' Optique se trouva placée toute entiere dans cette partie des animaux qu' on apelle Oeil (1); & qu' étant-là comme dans un établissement qu' elle devoit rendre florissant, elle porta ses vues de toute part, & fit les entreprises les plus heureuses pour la Société. Si Minerve sortit de la tête de Jupiter, la Perspective nâquit de l' Optique, sans qu' elle eût eu commerce avec qui que ce

1 L' Optique en elle-même, n' est autre chose que la Science de la vue, une pure connoissance de l' oeil & de la façon dont ses parties sont disposées pour voir.

ce soit (1). Il est vrai que d'elle & du Hazard vint la Catoptrique (2), & que de son amour avec le Besoin il en résulta ce cher fruit qu'on apella Dioptrique (3): Galanterie

1 La Perspective est toute comprise dans l'Optique, & quand on veut la considerer à part, il ne faut que prendre un angle dont les jambes soient apuiées sur les objets vus ou à voir, & dont le sommet pose au centre du cristalin, pour de là être formé un angle oposé au sommet dont les jambes aillent porter sur la rétine. Mais cela, c'est toujours comme si l'on ne considereroit la vision que selon la portion de l'oeil comprise dans l'angle

2 Il paroît fort naturel de croire qu'avant qu'on ait songé à faire des miroirs, le hazard en a fourni des modeles Tels auront été les eaux des claires fontaines, les glaces, des cristaux, & des corps durs polis L'Optique avec ce secours tiré du hazard, a produit sans peine la Catoptrique.

3 Pour ce qui est de la Dioptrique, nous pensons que réellement le besoin a eu part à sa prodoction, comme on le dit dans le texte; parce qoe dès qu'on connut les infirmités & les accidens qui arrivent aux yeux, ainsi qu'on en a eu connoissance dans l'Antiquité, il est probable qu'on chercha à y rémédier, & que sachant qu'on pouvoit aider la vue par le moien des corps transparens qui réunissent les raions de lumiere dans leur foier, on n'aura pas oublié de mettre en usage à peu pres les mêmes moïens que la Dioprrique emploie aujourd'hui. En parlant de la sorte néamnoins nous ne prétendons rien décider; nous ne voudrions pas dire que les lunetes à conserver la vue, sont peut-être d'une origine plus ancienne qu'on ne croit; nous n'avons garde de nous élever ni contre l'illustre Rédi, ni contre un Savant moderne qui a si bien recueilli tout ce qui a raport à cette matiere (*Degli Occhiali da Naso inventati da Salvino Armati .... di Dom. Mar. Manni, Firenze* 1738. 4.°). Nous nous contentons en passant, d'exposer au Public les passages qui suivent, & de laisser à sa disposition d'en faire l'usage qu'il lui plaira.

Ego procul stans, ad hunc modum, ad solem, vitro delevero literas inrentæ mihi dicæ. *Aristoph. Comed. Nub act.* 2. *Sc.* 1. *Amst.* 1710 *fol.* p 85

Cum addita aqua vitreæ pilæ sole adverso, in tantum excandescant, ut vestes exurant. *Plin Hard. l.* 36. *C.* xxvi. 67 *p.* 759.

Invenio medicos, quæ sunt urenda corporum, non aliter utilius id fieri putare, quam crystallins pila adversis posita solis radiis. *Ibid lib.* 37. *C.* vi. 10. *pag* 769.

Orbem vitreum plenum acqua si tenueris in sole, de lumine, quod

rie blamâble, ou non, puisqu' on veut que la galanterie ne soit jamais permise, il faudra convenir pourtant qu' il est avantageux à l' Humanité que l Optique ait eu ses intriques. De là l' amitié qu' elle eut avec ses cheres filles : de là son union étroite avec d' autres disciplines humaines, telles que la Physique, la Géométrie, &c. dont elle fut inséparable : de là l' origine de tout le succès qui l' acompagna dans ses expéditions. C' est ainsi qu' un jour prenant son essor avec la Dioptrique, elle vola vers le principe de la matiere du feu, vers la lumiere (1). Elle en fit l' analise, & raporta cette belle découverte, que la lumiere est composée de sept couleurs homogenes (2), tandisque même à la reformation des chimeres philosophiques, on persistoit à croire que les couleurs étoient simplement des modifications de la lumiere (3). Auparavant l' Optique s' étant fait avec le secours de la Dioptrique & de la Catoptrique, d' especes de fortifications ambulantes qu'

quod ab aqua refulget, ignis accenditur, etiam in durissimo frigore. *Lactant. lib. de ira Dei Jos. Issei Casenat. Cas.* 1646. 4.° *cap.* x. *p.* 219.

(Smaragdi) plerumque concavi ut visum colligant . . . . . Quorum vero corpus extensum est, eadem qua specula, ratione supini imagines rerum reddunt. Nero princeps gladiatorum pugnas spectabat Smaragdo. *Plin. Hard. lib.* 37. *c.* VI. 16. *p.* 774.

Du reste on a parlé des prodigieux Télescopes de Ptolomée. Voï. *Hist. Acad. Ins. Tom.* 1. *p.*111. *Mém* 25. & Plaut. l. Oper. Par. 1679. 4.° T. 2. p. 566..

1 Voï *Homb Mém. Ac.* 1702 *p.*193.

2 Voï. *NeWt. Optic. & Algarot. Neutonianismo per le Dame.*

3 Voï. *Ren. des-Cartes Dioptric. cap.* 1. *pag.* 49. *& Meteor. cap.* 8 *p.* 212. dans ses oeuvres *Amstelod.* 1692. 4.° *Tom.* 4.

qu'elle portoit par tout où elle vouloit, elle avoit osé ataquer les retranchemens de la Nature, elle avoit forcé ses lignes. Cette invention qu'elle apelle microscope [1], la fit pénetrer fort avant dans ses regnes, elle y decouvrit plusieurs fois des curiosités inouies [2]. Et quand l'esprit humain a voulu la suivre dans de telles expéditions, perçant par son moïen, un infini de la nature, il a été jusqu'à une de ses extrémités [3], & il est toujours revenu chargé de richesses. 'A la vérité le succès qui a été grand de ce côté, ne s'est pas trouvé le même dans d'autres tentatives. Si l'Optique avec l'invention nommée Télescope, est parvenue à faire dicerner ces masses céléstes qui à cause de leur éloignement, ne paroissent qu'imperceptibles: Si elle a pu les faire voir dans un volume plus propre a faire impression sur les organes de l'homme, elle n'est pas arrivée à les faire découvrir dans ce détail singulier qu'on voit avec le microscope, quand on est au point d'exami-

1 Il faut par là entendre aussi le Microscope par réfléxion qu'a inventé le Chev. Newton; sans quoi la Catoptrique n'y auroit rien à faire.

2 Voï. Les diférens Observateurs & Micrographes, tels que Léewenhoek, Hartsoëker, Hocke, Joblot, aussi-bien que la *Biblioth. dei Phil. & Comp. del met. analit. del Sig. Cav. Baill. Mém. del. Colomb.* p. 217.

3 Une extrémité de la nature, c'est cette sorte d'infiniment petits corps qui échapent à la subtilité de nos organes, & que le microscope nous fait découvrir. L'autre extrémité oposée se trouve dans les astres & les planetes qui sont autant éloignés de la portée de nos sens par leur énorme grandeur, que les autres le sont par leur extrême pétitesse.

miner les vaiſſeaux & jusqu'aux fibres de l' animal 27 milions de fois plus petit que le ciron [1]. Oh! Si elle avoit cette machine, qu' elle iroit loin! Un *Macroſcope*, car on pouroit lui donner ce nom, meneroit droit à l' autre extrémité, aux infiniment grans.

Mais ce ſont là des idées élevées, & malheureuſement vaines: je ne t' en parle que parce que ces Génies s' en ſerviroient ſans doute, avec plus d' avantage, pour ſe reconnoître entr' eux. Pleins de leurs grans projets, ils ont cru que comme le miroir cilindrique [2] a la propriété de réfléchir les raïons qui partent de diférens points d' un tableau diforme, par exemple de ces cartons faits exprès qu'on y expoſe ſur un plan parallele à ſa bâſe, de les réfléchir, dis-je, en feſant voir des images bien proportionées, de même eux paroiſſant tout défigurés, ils pouroient par le moïen d'un grand miroir cilindrique qui repréſenteroit tout ce qui eſt ſur le parvis, parvenir à ſe reconnoître, & à voir dans quel état ſont les choſes. Ainſi ſont-ils préſentement à faire des épreuves: tu les vois baiſſer la tête, ſe courber, & regarder en tout ſens dans le miroir: Mais ſoins frivoles, peines inutiles, ils ne découvriront pas ce qu' ils cherchent.

Dans

1 Voï. *Hiſt. Acad* 1718. p 11.

2 Voï. P Niceron ſur le Miroir Cilindrique convexe perpendiculaire, dans *la Perſp. Curieuſ. liv.* 3. p. 83. 88.

Dans les figures les plus diformes qu' on fait à l' usage du miroir cilindrique, il est des proportions, Technite ; & pour être voilées à des yeux ignorans [1], elles n' en existent pas moins ; seulement sont-elles disposées de façon que la figure donnée, faite selon certaines regles géométriques, puisse par la réflexion que cause un cilindre, se représenter réduite à son premier état. Ici le cas est tout diférent ; Ce qui est sur le parvis n' est pas disposé selon les regles géométriques nécessaires [2]. Par conséquent les Génies de l' Optique & de la Catoptrique ne sauroient venir à bout de leur dessein. Tu ne t' atendois pas à voir errer si grossiérement les Génies de ces Sciences dont je t' avois fait un riche portrait : Mais aprends de là, o Technite! que pour les Sciences & les Arts, il est de malheureuses circonstances, & qu'en certains cas ceux qui paroissent le plus fondés, sont exposés à manquer. La présomption qui est à mon avis, une cataracte, laquelle rend aveugles les yeux en aparence les plus beaux, fit faillir une fois la Dioptrique [3]. `A présent dans ce que je t' ai fait voir, c' est la misere qui est cause de l' erreur. Tu en concluras donc encore, combien elle est funeste aux Disciplines humaines. Et vraiment cette misere, elle est par raport à celles-ci, comme un étour-

1 Voi. *P. Nicer. Perspect. Cur.* *liv.* 3. *p.* 88.

2 Voi. *Ibid. p.* 83. *à* 88.

3 C' est-à-dire, Descartes dans quelques points de son Traité de Dioptrique.

étourdiſſement & une démence, qui après avoir renverſé la bonne diſpoſition d'un eſprit, ne permettent plus que d'agir témérairement, & au hazard.

L'Imagination aïant terminé de la ſorte ce qu'elle avoir à dire, Technite qui lui avoit prêté une atention extrême, ſe mit à conſiderer les objets qui ſe réfléchiſſoient dans le miroir; & comme il y avoit auprès un Globe céleſte, ſur lequel tous les ſignes du zodiaque étoient fort bien exprimés, il s'atachoit particuliérement à chercher dans le miroir, s'il pouroit les reconnoître. Déja il y avoit emploié pluſieurs momens, lorſque l'Imagination lui demanda, ce qu'il feſoit: je voudrois reconnoître, lui répondit-il, quelques-uns de ces ſignes; & je vois que je me fatigue aſſez mal à propos. Je cherche, par exemple, ce ſigne de la Vierge (1), & celui de

Voï. Planc. I. Fig. IV. 9.

1 Dans cet endroit du texte, on a voulu égayer le ſujet. Mais badinage à part, tout comme on ne trouve pas ici le ſigne de la vierge, de même un nouveau ſiſtême ſur l'origine des noms du zodiaque, l'en chaſſoit, ou ne metoit à ſa place qu'un ſigne qui ne méritoit pas le nom de vierge. L'Auteur du ſiſteme prétendoit que Jacob aïant eu autant de fils qu'il y a de ſignes dans le zodiaque, ce ſont eux qui leur donnetent leurs noms. Toutefois dans la diſtribution que fait ce Savant, il veut que Siméon & Lévi ne ſoient que pour le même ſigne des Jumeaux; & par conſéquent les douze fils de Jacob ne rempliſſent plus qu'onze ſignes. Il reſtoit préciſément à remplir celui de la vierge, & c'étoit un embaras. Mais Dina fille unique de Jacob, ſe préſente heureuſement pour cela: *Si elle eut quelques avantures peu conformes à ſa deſtination*, dit l'Hiſtorien de l'Académie des Inſcriptions (*Tom. V. p. 31.*) *l'Auteur juge l'inconvénient trop commun ou de trop peu de conſéquence pour ſe fatiguer à chercher ailleurs le ſimbole du ſigne va-*

de la balance: mais j'ai beau faire, je ne puis les trouver; La seule chose que je démêle, c'est ce Capricorne, & encore le Cancer, parce que les cornes de l'un, qui gagnent tant de longueur dans le miroir, & que les serres ou pinces de l'autre, qui paroissent s'étendre jusqu'au firmament, ne me laissent pas douter que ce ne soient eux que je vois (1).

Eh! quoi! de cela, répartit l'Imagination en riant, n'en tires-tu point de conséquence? Non, reprit Techuite, eh! quelle conséquence? Elle est simple ajouta-t-elle: & là tu as sur l'état du monde en général, un oracle plus sûr que celui de Calchas (2). Pour tout dire, ami; ce que tu vois dans le miroir, t'aprend le malheureux sort, des Amans, des Maris, des Plaideurs, & ce qu'il y a de plus facheux, des Honnêtes-gens.

L LET-

vacant. Merveilleux sistême! Il plaide avec force pour le texte: car selon lui, ou plus de vierge, ou seulement vierge de nom.

1 Toutes les figures qu'on présente au miroir cilindrique, y paroissent alongées C'est ainsi que les cornes du Capricorne & les serres du Cancer doivent éfectivement paroître à Technite d'une longueur extrordinaire.

2 Fameux devin des Grecs qu'Agamemnon apella *μαντι χακῶν*, *vates malorum* Homer. *Iliad lib. I.* Il mourut de chagrin pour n'avoir pu deviner ce qu'un autre devin expliqua.



LETTRE SEPTIEME

Sur l'explication du grand Camée de Lapis-lazuli de M. Siries.



E vous ai envoïé, Monſieur, la ſemaine paſſée, par la voie de Rome, l'empreinte du grand Camée de Lapis-lazuli de M. Siries, avec la premiere partie de l'explication que j'en ai faite. De la même façon, je vous en fais parvenir aujourd'hui la ſeconde partie. Vous me trouverez ſans doute un peu extravagant, de l'écrire dans cette ſorte de gout poëtique dans lequel je l'écris. Mais je ne ſais comment il m'eſt arrivé d'être de ſi belle humeur, preſque malgré moi je me ſentois pouſſé à prendre le ton badin; entr' amis on peut rire, & j'ai cedé à ce privilege. Toujours du moins ſouvenez-vous

que je vous ai prié de m'épargner; & faites atention que ce que je vous adreſſe, eſt ſous la confiance que m'inſpire l'amitié avec laquelle je ſuis & ſerai toujours,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, ...

A Florence ce 10.me d'Août 1747.

L'EPI-



L'EPISTÉMOTECHNODICEÉE

OU

LA CAUSE DES SCIENCES ET DES ARTS.

Partie seconde.

ARGUMENT.

DAns cette Partie, il s'agit du Temple des Disciplines humaines, avec les figures que M. Siries y a placées, dans son Camée, sous les portes & en diférens endroits de l'escalier. Selon l'esprit de l'explication que l'on s'est proposé de donner, l'Imagination conduisant Technite, lui fait voir les Génies des Disciplines humaines les plus utiles : ils ne sont pas moins nuds que les autres, mais ils sont à couvert. Technite voit donc deux Génies de l'Eloquence, le Génie de la Térapéutique & celui de la Physique, un autre Génie de la Physique expérimentale, le Génie de la Philosophie, & enfin deux Génies de l'Anatomie. Technite qu'on supose parler à ces derniers, est représenté alors comme s'il étoit interrompu par

la

la Charlatanerie qui insulte vivement les Sciences, & les Arts, & qui ne cherche qu'à établir le crédit de la Musique & qu'à lui faire des partisans. L'Ignorance excitée par ses clameurs, vient en éfet se jeter dans le Temple, sans que Technite puisse l'arrêter: Elle est habillée en conséquence du privilege qu'elle a aquis pour s'être atachée à la Musique; on la voit se hâter de monter & tâcher par là de s'emparer des meilleures places du Temple. Cette entreprise ne lui réussissant que trop, les Sciences & les Arts se sauvent; & c'est ainsi qu'on aperçoit que par le côté oposé de l'escalier, un Génie qui a leurs atributs, décend & s'enfuit.



Voï. Planc. I. Fig IV. r. s t. u y. x. z. &c.

Prés que les Agens des Facultés humaines eurent observé tout ce qui étoit sur le parvis du temple, ils vinrent pour visiter le Temple même. D'autres Disciplines humaines que la nécéssité atache indispensablement à la Société, y étoient encore; c'étoient l'Eloquence, la Physique, la Térapéutique, la Physique expérimentale, la Philosophie & l'Anatomie. Mais leur logement ne brilloit point par la magnificence qui leur est due: On ne voïoit pas autour d'elles, ni l'éclat des richesses des rois de Macédoine, ni la pompe des honneurs

neurs de la Grece (1), ni l'apareil des fêtes de Stagyre (2). Des trésors nonchalamment acumulés (3), des meubles précieux dignes de la grandeur de Rome (4), ne se trouvoient point dans leur demeure, moins encore y avoit-il pour trophée sur un fond de puissance, la roïauté & l'apotéose (5). Des pauvres ré-

1 Hyppocrate de Coos prince des Médecins vécut auprès de Perdiccas roi de Macédoine. Artaxerxes roi de Perse lui fit ofrir tout ce qu'il voudroit pour le faire venir à sa cour, il lui écrivie plusieurs lettres à ce sujet. Enfin les Grecs lui décernerent les mêmes honneurs qu'on avoit décernés à Herculo. Voï. *Pl. Hard. l.7. c.*XXXVII.*p.*395.

Aristote fut apellé à la cour de Philipe Roi de Macédoine, il fut le précepteur d'Alexandre, & fue comblé de leurs bienfaits; il eue tous les secours possibles pour l'Histoire Naturelle. Voï. *Plin. lib.*8. *c.*XVI. 17. *p.*443. *Plutarch. Alexand. Kyland. interp. p.* 427.

2 Les habitans de Stagyre patrie d'Aristote, instituerent à l'honneur de ce philosophe, des fêtes & des jeux qu'ils célebroient chaque année, même de son vivant. Voï. *Plutarch. Aristot. p.* 737.

3 Seneque précepteur de Néron *méritoit les* 24. *milions que quelques auteurs lui donnent, qu'il possedoit sans atache, à en juger par ses belles sentences, & avec lesquels il parloit si bien des avantages de l'indigence*. P. Regn. Orig. de la phys. nouv. Paris 1734. 12.° tom. I. p. 126.

4 Pline eut toute la faveur de Vespasien & de Tite, il aloit souvent même de nuit pour conferer en secret avec le premier, il dédia son histoire naturelle au second. Voï. *P. Regn. ibid. p.* 127. *P. Hard. Epit. dédic.* au commencement de son Pline, & *Testim. selecl. Veter. de C. Plin.* mêm. endr.

5 Empedocle d'Agrigente réfusa la roïauté, mais il visoit à passer pour un dieu, & on l'a regardé comme un homme divin: Lucrece [*lib.* I.] l'apelle le divin Empedocle: il étoit magnifique, & puissant à un point qu'à ses dépens il fit détourner le cours de deux rivieres. Voï. *Diogen. Laert. de vit. phil. Amstel.* 1692 4.° *p.* 530.

On rapelle figurément dans le texte, ces cinq grans hommes de l'Antiquité, comme ceux qui en possédant les Sciences dont il y est question, ont joui des plus grans honneurs & des plus grans biens que le monde ait pu ofrir à des Savans qui n'étoient que de simples particuliers. Empedocle à part sa philosophie, étoit médecin & grand orateur. Voï. *Diog. Laert. de vit. phil. p.* 530. Aristote a enseigné l'Art Oratoire..

réduits, des coins de vestibules, des rampes & un palier d'escalier, étoient l'azile des Génies de ces Sciences, par là véritablement à couvert des injures du tems, mais ni plus ni moins que ceux du parvis, nuds & sans habit. Et loin qu' il s' y trouvât le faste & l' élégance qui parent au moins l' extérieur des apartemens d'un palais; si quelque chose ornoit leur habitation, tapisseries, tableaux, & autres meubles rares, tout cela se trouvoit dans les Ouvrages que filoit la triste & solitaire Arachné (1), dans les piéges qu' elle tendoit à de foibles insectes, & dans les restes de sa pâture qui demeuroient exposés sur le champ de sa cruauté. Heureux encore en cela, ces Génies, que leurs yeux pénétrans y sussent dicerner sa frêle Géométrie, quand elle ne peut seulement pas résister à l'artisan du miel (2).

Là

toire. *Ibid. p.* 260. Et Pline dont l Ouvrage intéresse la Térapéutique, la Botanique, la Chimie, la Physique &c avoit écrit trois livres pour faire un orateur parfait. Voi. *Plin Hard.* au commencement à *Testimon. select. veter de C. Plin sec.*

1 *Ovid Mét. lib. VI. Fab.* 7.

2 Après avoir parlé dans la note précédente, des plus savans hommes de l' antiquité, il n' est pas déplacé de faire mention de l' ingénieuse fable du fameux Doïen de S. Patrick en Irlande, lequel dans sa *Bataille des livres* fait se disputer une araignée & une abeille; car c' est ce dont on parle, sous les noms d' Arachné & d Artisan du miel L' Araignée représente les modernes, & l' abeille les anciens. La premiere vante la Géométrie de son filet; mais l' autre qui fait du miel, se moque d' elle, & s' embarassant dans sa toile qu' elle rompt, lui fait voir l' inutilité de sa disposition mathématique. Par cet agréable apologue, le savant Swift veut prouver que les Modernes n' ateignent pas les Anciens. Mais sans

entrer

Là donc, là dans cette indécente ſimplicité, ſubſiſtoient les plus nobles des Sciences & des Arts. Dans le veſtibule de la porte principale, étoit l' Eloquence, cette Eloquence, *qui aide la raiſon & la fait valoir, qui inſinue aux hommes la juſtice & la probité, qui porte dans le cœur du ſoldat l' intrépidité & l' audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entieres ou la multitude* (1). Oui la voilà, diſoit l' Imagination à Technite, cette amie ſi intime de la Société. Elle fut faite uniquement pour les hommes, pour les lier les uns aux autres & pour concourir de la ſorte, à former le commerce de la vie civile (2). C' eſt pour cela même qu' elle ne ſe choiſit point dans le temple, un lieu élevé; elle veut que ſes Génies reſtent au rez-de-chauſſée, afin qu' ils ſoient toujours à la portée du genre humain, & que jamais ils n' en ſoient éloignés.

Voïez Planc I. Fig. IV. r.

Je ſuis pourtant ſurpris, dit à ſon tour Technite, de voir lire ces Génies; ont-ils beſoin, eux, de puiſer dans les livres? Il me

M ſem-

entrer dans cette queſtion; voici des faits: Hyppocrate nous conduit encore. Ariſtote plus ſubtil qu' aucun de ceux qui l' ont ſuivi, a ſemé les opinions qu' on voit germer aujourd' hui; & Pline qu' on ne connoîtra jamais aſſez, ſera toujours un abrégé fort exact des connoiſſances humaines.

1 La Bruïere, *Diſc. à l' Acad. Franç:* *Caracteres de Théoph.* *Tom I. pag* 525. Voï. *La Motte le Vaïer, Oeuv. Paris* 1662. *fol. Tom I. p.* 68. *Hardion, prem. Diſſert. ſur l' Orig & les progr. de la Rhetor. dans la Grece, Mém. Acad. Inſcr. Tom. IX. p.* 200; & *Rolin. Hiſt Anc. Paris* 1740. 12° *Tom XIII.*

2 Voï. *Hardion, ibid.*

femble que naturellement de beaux difcours devroient couler de leurs levres, comme des ruiffeaux de miel & de lait. Mais point du tout, de ces deux Génies dont l' un eft beaucoup plus grand que l' autre, & qui tiennent enfemble un même livre, je dicerne à merveille que celui-là, quelque gefte qu' il faffe pour apuïer fes paroles, & quelque bonne grace qu' il ait, ne fait que répeter ce qu' il lit, tandifque l' autre eft feulement ocupé à l' écouter. Oh tu te trompes! répartit l' Imagination, fi tu crois que l' exercice des Sciences foit comme les Sciences mêmes (1). L' Eloquence en foi, ce feroit véritablement une fource d'où devroient couler d' aimables ruiffeaux; mais cela & les chofes femblables, le tout eft renfermé dans de certaines méditations dans lefquelles on ne perce pas aifément; il faut fe contenter de voir les chofes comme elles arrivent, & comme elles font en pratique, par la néceffité de l' ufage. C' eft ainfi que tu dois envifager ces génies. Le plus grand qui lit, repréfente l' Eloquence des Anciens, laquelle montre toujours je ne fais quelle beauté, qui lui donne la préeminence (2). Le pétit Génie qui

Voïez Planc. I. Fig. IV. 1.

1 Tout ce qui caractérife une fcience, comme font ici les Génies, en marque communément l' exercice, plutôt que la fcience même.

2 Voi. *Fabii Quinctiliani, ut videtur, dialogus; an fui feculi Oratores antiquis & quare concedant, Cornelio Tacito vulgo infcriptus*, dans *Cornel. Tacit. Oper. J. Lips. & Patere.*

qui écoute, c' est l' Eloquence des Modernes; puisqu' *il est visible que de ce côté-là on n' est à présent que des enfans en comparaison des anciens* (1). Ce livre enfin marque que c'est la lecture des plus anciens orateurs, l' imitation de leurs tours, & le choix de leurs expressions, qui ont formé ceux qui sont venus après. Isocrates, Démosthenes & Ciceron sont de nos premiers originaux, mais ils avoient travaillé eux-mêmes sur d'autres modeles. Et Homere, quand il servoit de patron aux Rhéteurs (2), n' avoit-il point eu de source où il pût puiser? Ah! Technite, tu le dois comprendre, on ne fait que se copier les uns les autres (3), & c' est bien en éfet lire dans un livre.

Voiez Planc. I. Fig. IV. r.

Après s' être encore entretenu à ce sujet quelques instans, l' Imagination & Technite entrerent dans les vestibules des deux portes d' à côté. A la porte qui regarde l' Orient, étoit le Génie de la Térapéutique; & à celle qui est vers l' Occident, il y avoit celui de la Physique. Ils trouverent le premier ocupé à piler des drogues: Et le second fesoit des expériences sur la nécéssité de l'air,

Voiez Planc. I. Fig. IV. s.

Ibid. t.

Voi. *Abbé Gédoyn, Hist. Acad Inscr Tom XII p.* 98.

2 Voi. *Quint. Instit. Orat. lib.* 10. *cap I. lib.* 12. *c. X Dion. Halic. Art Rhet Cap. IX* X. *Hardion, prem. disser. Mém. Acad. Inscr. Tom. IX. p.* 200. *& sec. diss. p.* 212.

3 Alter ab altero furti honorem sibi arripit .... Clemens noster .... Oratorum furta præ oculis posuit. *Euseb. de præp. Evang. Basil.* 1570. 4.° *lib.* 10. *c I. p.* 292 Voi. *Clem. Alexandr. Stromat. Paris.* 1641. *fol. lib.* 6. *p.* 626.

l'air, il étoit baiſsé auprès d'une machine pnéumatique, & il regardoit atentivement dans le récipient, pour dicerner les altérations que ſoufroit le corps, qu'il y avoit renfermé [1].

Mais à part ce qu'ils admiroient des opérations particulieres de ces Génies, combien n'étoient-ils pas touchés de voir avec quel ordre, même au milieu de leurs infortunes, tout ſe paſſoit parmi eux? Ils n'y ſavoient pas obſerver la moindre choſe qui n'eût ſon fondement ſolide: jusqu'aux minucies, il s'y trouvoit une regle admirable; le logement, l'endroit du logement, l'ocupation, & encore la poſture, tout avoit ſa raiſon. Les Génies de la Térapéutique & de la Phyſique avoient place dans le temple & n'étoient pas ſur le parvis; parce que la Térapéutique & la Phyſique ſont le fond de la médecine & de la matiere médicale, auſſi-bien que l'art de la préparer; ce qui eſt tout dire, la Médecine étant ſi importante aux hommes. Ils étoient au rez-de-chauſſée comme l'Elo-

1 On ne ſauroit mieux caractériſer la Phyſique que par l'expreſſion qoe M. Siries y a donnée dans ſon Camée. Car, comme dit Lucrece, toute la Nature ne conſiſte que dans ces deux choſes, les Corps & le Vuide;

Omnis ut eſt igitur per ſe natura, duabus
Conſtitit in rebus. Nam Corpora ſunt, & Inane
Hæc in quo ſita ſunt, & quo diverſa moventur.
Lucr. lib. I. & Cicer. de nat. Deor. num. 42.

Le Vuide d'ailleurs eſt acrédité aujourd'hui. Voï. *Iſaac. Newt. Princ. Phil.*

l'Eloquence, parce que ces Sciences sont destinées également à se tenir toujours près de l'Humanité.

Mais tandisque les Génies de celle-là sont debout, ceux-ci sont courbés; à cause que l'Eloquence nonobstant sa destination de ne point s'élever au-dessus des hommes, du moment qu'elle se manifeste par l'organe de la parole, & que l'action de cet organe exige une certaine élévation [1], elle doit dans son terre-à-terre, marquer de la noblesse & de la majesté. La Térapéutique & la Physique [2] au contraire, ne demandent rien de semblable; elles n'ont à chercher que pour les besoins de l'homme qui sont à leur charge, elles doivent être purement atentives aux productions terrestres. Tels donc que le géant Antée, cet énorme fils de la terre, quand en se batant contre Hercule, il résistoit aux éforts du

Voï. Planc. I. Fig. IV. r. f. c.

1 Os homini sublime dedit: Coelumque tueri
Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus.
Ovid. Met. lib I. Fab. 2.

2 Car, remarquons-le bien, la Physique qui convient à l'homme, ne l'engage point à aler chercher curieusement, ce qui n'est pas à la portée ni des sens ni de l'entendement. Vouloir disputer sur les mondes qui sont dans les planetes, & faire des sistêmes en combinant des élémens qui ne sont ni concevables ni sensibles, c'est une présomption assez à blamer. Nous ne devrions porter nos regards en haut, que pour pousser des aspirations vers le Créateur, & ainsi par ces accens naturels du coeur, le remercier de ses bienfaits. Mais la terre & notre atmosphere, laquelle en est comme une couche moins dense, ou disons mieux, comme une couche *liquifiée*, sont le vrai champ où il nous est permis de nous exercer. C'est dans ce sens qu'on peut dire que nous devons chercher sous nos pas.

du héros & reprenoit de nouvelles forces, chaque fois qu'il touchoit sa mére[1]; tels sans doute leurs Génies, s'ils veulent connoître les corps, épuiser les maladies & porter des secours essentiels au genre humain, doivent-ils se pancher vers la terre; y avoir toujours les yeux fixés & n'en éloigner jamais leurs observations[2]; c'est le seul moïen qu'ils aient pour réussir, & qu'ils emploïoient si bien dans le temple des Disciplines humaines.

Le même ordre, la même disposition qui s'observoit en bas, se remarquoit ensuite en haut. Dans l'escalier, au-dessus de la Physique, avoit sa place la Physique Expérimentale. Son Génie se servoit d'un Miroir ardent qu'il disposoit selon le besoin, en le levant ou en l'abaissant par le moïen d'une corde, qui passant sur une poulie répondoit à une roue qu'on fesoit tourner. Il y exposoit un corps de forme ronde pour le calciner & le vitrifier, lorsque les deux Spectateurs cessant de considerer ce qui fixoit leur atention dans le rez-de-chaussée, vinrent jeter les yeux sur lui. C'est là, dit la Faculté humaine à Technite, le Génie de la Physique Expérimentale: le voilà aux opérations les plus délicates de la nature, il trouve le secret de se faire

Voï. Planc. I. Fig. IV. u.

1 Voï. *Nat. Com. Myth. l. 7. p.* 364.

2 Le Regne Animal est à la surface de la terre, le Regne Végétal est partie à sa surface partie dedans, le Regne Minéral est tout dans son sein.

faire une forte de laboratoire, même du foleil & de la matiere éthérée; il pénetre avec le flambeau célefte dans le tiffu des corps [1]. Oh Technite! quelle invention! jusqu'où ne conduiroit-elle pas l'Humanité? Oui, illuftre Génie, vous deviez être dans l'élévation, vos moïens fublimes demandoient que vous fuffiez par deffus une phyfique ordinaire...... Que n'êtes-vous.....

L'Imagination s'échaufant, fes paroles n'avoient plus une certaine liaifon; ce n'étoient que des expreffions détachées, & elles fortoient fi rapidement de fa bouche, qu'on ne les entendoit que comme de vifs accens. Son feu d'un autre côté flamboit avec tant de force, & il en rejailliffoit tant d'étincelles fur Technite, qu'il en fut tout couvert, & que bien-tôt il étoit auffi tout feu. Mais c'étoit là un ftratageme de la Faculté humaine qui vouloit l'éprouver. Elle prévoïoit des avantures auxquelles il aloit être expofé, elle le préparoit à avoir affez de courage & affez de vigueur, pour s'en tirer par lui-même, & pour ne point fe rébuter.

Déja en éfet Technite ne pouvoit réfifter à l'ardeur qui le tranfportoit; fans penfer Voiez
à fa guide, il courut feul vers l'autre côté Planc. I.
du dégré, où étoit fur la rampe, le Génie de Fig. IV.
la Philofophie. Près de quelques livres qui x.
avoient

1 Voï Hist. Acad 1702. p. 49. Homb. Mém. ibid. p. 193. Hist. Acad. 1706. p. 45. Comp. del met. anal. Cav. Bail. Mem. Col. p. 203

avoient leur place dans des ais diſpoſés en forme de bibliothéque, ce Génie en avoit un entre les mains qu'il liſoit. A peine Technite eut-il regardé dans cet endroit, qu'il s'écria: Ah! c'eſt ici que réſide la reine des Sciences, la Philoſophie [1]! Mais quoi! La Philoſophie encore ſi mal-traitée! Ciel, eſt-il poſſible que le deſtin ait ainſi décidé ſur ſon compte? Iniques balances de cet arbitre du monde poëtique, que vous meſurez bien mal les choſes! Votre grandeur, je le comprends, Génie qui repréſentez cette Science; oui, elle vous fait mépriſer ces ſortes d'égards: Vous qui avez fait ces héros cyniques qui dédaignoient un Alexandre [2] & lui demandoient ſeulement de ſe tirer de devant les raïons du ſoleil: Vous qui regardez d'un œil de compaſſion

1 Il faut prendre garde que la diſtinction qu'a fait M. Siries entre la Philoſophie & la Phyſique, n'eſt pas vicieuſe. Car quoique la Philoſophie comprenne ordinairement la Phyſique, ce ſont des ſciences qu'on peut traiter à part. Il y a des Phyſiciens qui ne ſont guere philoſophes, & des Philoſophes qui ne ſont pas phyſiciens. La Phyſique dont il a été parlé, eſt conſiderée du côté de ſon utilité & comme partie de la Médecine, & par conſéquent elle devoit être caractériſée en particulier. Mais la Philoſophie eſt regardée ici ſur le pié de Morale & de Métode de ſe conduire dans l'étude & dans toutes les actions de la vie. Or enviſagée ſous un tel jour, elle mérite véritablement d'être apellée la reine des Sciences, & de paſſer pour avoir le droit de faire des ſiſtêmes; puiſque par les préceptes qu'elle donne pour regler l'entendement, & pour diriger les ſens, elle fait voir comment on doit entreprendre de faire des ſiſtêmes, dans quels cas, & ſur quoi ils doivent être fondés. Voi. *Ren. Des-Cartes, Met.od. T IV & Pet. Van Muſſch. Tent. exper. nat. Oratio, Amſtel.* 1731. 4.°

2 Voï. *Diog. Laert. de vit. phil.* p.334 & *Bibl. des Phil. Paris* 1723. 8.° *Tom. I. p.* 438.

ſion la fortune & ſes plus pompeux atraits[1], qui conſolez un Boëce déchu de ſa puiſſance [2], qui ſavez enfin ne vous nourir que du vrai bien : Vous êtes indiférent ſans doute ſur ces mauvais traitemens. Quand vous riez dans Démocrite, ou que vous pleurez dans Héraclite de l'extravagance de la ſociété des hommes [3], il vous importe peu quel rang l'on vous donne dans le monde. Tout nud que vous êtes, vous vous trouvez content, dès que ſuivant votre gout, vous êtes placé entre les richeſſes naturelles de la terre & les beautés du ciel, & que là vous pouvez vous apliquer & à méditer la maniere de ſe conduire entre les extrêmes de la vie, & à combiner ces admirables ſiſtêmes qu'il n'apartient qu'à vous d'enfanter.

Mais qui ſont donc ces Génies, continua-t-il en remarquant les Génies de l'Anatomie qui étoient ſur le palier le plus élevé, qui

1 Magna quidem ſacris quæ dat præcepta libellis
Victrix fortunæ Sapientia ——
Juven. Satyr. 13. lib.

2 Rara ſi conſtat ſua forma mundo ;
Si tantas variat vices ;
Crede fortunis hominum caducis,
Bonis crede fugacibus :
Conſtat æterna, poſitumque lege eſt,
Ut conſtet genitum nihil.
Boec. de Phil. Conſol. lib. 2.

3 Voï. *Diog Laert. de vit. phil.* p.548. & 569. *Bibl des Phil. Tom I. La Bruyere, Caract. de Théoph. Tom I. p* 394. & *Boileau Deſpreaux, Sat. VIII.*

Voïez Planc. I. Fig. IV. Y.

sont-ils, pour se mettre de la maniere au dessus de la Philosophie? Cela me paroît nouveau. Ils dissequent une tête d'homme; ce seront les Génies de l'Anatomie: Mais l'Anatomie est-elle donc au dessus de toutes les Sciences?

Généreux Partisan des Disciplines humaines, répondit alors l'un des Génies, cessez ce ton outrageant, suspendez votre surprise, & calmez les mouvemens de votre indignation. Croïez-vous donc que parmi nous, il y ait cet esprit de cabale & d'intrigue, qui anime chaque chose dans la corruption du siecle? Pensez-vous que ce soit la vanité, ou quelque motif aussi vil, qui nous ait fait parvenir à la place où vous nous voïez. Loin de la République des Lettres de tels mobiles, & veuille le Ciel les en écarter à jamais. Le rang & les postes que nous ocupons, les uns les autres, dépendent uniquement de l'harmonie de la Vérité, & de cette gradation qui doit nécessairement se trouver par tout[1]. Ne voïez-vous pas, par exemple, que nous tenons à la Philosophie & à la Physique expérimentale, & que dès lors nous devons demeurer entr'elles deux. Comme la premiere, nous fesons encore nos sistêmes; nous établis-

1 Voï. *la Loi de Continuité* des Leibnitiens. *Du Chat. inst. Phys. Amsterd.* 1742. 8.° *p.* 32. *Descript. du Cab. de Bail. p.* 31. Platon avoit admis ce principe, car il dit; *Invenitur momentum medium &c. Platon. Opera, Lugd.* 1570. *fol. p.* 53.

bliſſons qu'il faut que le ſang circule [1]; nous prétendons que *l'action des muſcles vient plutôt par un mouvement proportionné à la volonté, lequel s'excite immédiatement dans les extrémités des fibres nerveuſes qui y aboutiſſent* [2], *que par les moïens imaginés dans d'autres hypotheſes* [3]: nous voulons enfin diverſes autres choſes qui toutes ſont aſſez problématiques [4]. Mais auſſi comme la Phyſique expérimentale, nous cherchons & fouillons dans les parties les plus cachées du corps, pour tâcher de tirer quelque fruit d'une connoiſſance exacte de l'économie animale.

De là vous concevez aparemment qu'avant qu'on arrive au terme de faire ces cho-

N 2 ſes,

1 La circulation du ſang aujourd'hui bien démontrée, avoit été ſimplement ſiſtématique longtems auparavant. Il y a même lieu de conjecturer qu'Hyppocrate en feſoit une de ſes opinions. Voï. *Hyp de morb lib* 2. Mais quoi qu'il en ſoit, quand Harvée publia ſon ouvrage, le P. Fabri enſeignoit la circulation du ſang; & avant eux le fameux Aquapendente & Fra-Paolo auſſi-bien que Céſalpin, étoient de ce ſentiment. Elle n'a pourtant paru évidente, qu'après les expériences de Pecquet. Voï. *P. Regn. Orig. anc Phyſ.* p 241.

2 Voï. *De Molieres, Hiſt Acad.* 1724 p 22 & *Mém ibid* p 24.

3 Voï. *Méd. Phil.* p. 295 §. 70. à 83.

4 Sur le trou ovale, *Hiſt Ac.* 1690. p 29 1701 p 45 1703 p. 39. *Winslow, Mém. Acad.* 1717. p 272. 1725. p. 34. Sur la Cataracte, *de la Hire, Mém. Acad.* 1706. p. 24. *Petit. Mém Ac.* 1725. p. 8. Sur la Génération, *Hiſt. Ac.* 1699. p. 35. 1700. p. 38. 1701. p 48. *Littre, Mém. Ac.* 1701. p. 143. 1702. p. 277 *Hiſt.* 1703. p. 34. 52. *Bober. de Conceptu.* Sur ce que devient l'air qui eſt entré dans les poumons, *Méri, Mém. Ac.* 1700. p 271. *Helvet. Mém Ac.* 1718 p. 21. *Bulffinger, Comment Acad. Petropolit. Petrop* 4.° *Tom. III.* p. 230. Deſcriptio Vaſorum Chyliferorum, *Jo. Georg Duvernoi, Com. Ac. Petr. T. I.* p 262. De Gland. Cordis, *Id ibid T. II* p 288. Monſtrum Caſan. *Id ibid T. II.* p. 416. *T. III* p 177. Calculi Veſicæ membrana cincti Generatio, *Jo Theod. Eller, Miſcell. Berolin.* 1734. 4.° p 381. Voïez encore *The Philoſ. Tranſact. abriged. &c.*

ses, il faut connoître la nature des corps, les qualités des diférens mixtes & des principes chimiques qui les composent. Voilà la nécéssité de passer par la Physique, par la Térapéutique, par la Physique expérimentale, par la Philosophie, pour parvenir à l'Anatomie. Et que direz-vous, lorsque nous vous prouverons qu'il n'est rien dans le monde, qui ne se trouve dans le petit monde ou le microscome, nous apellons ainsi la machine humaine (1)? Oui, que direz-vous, lorsque nous vous y ferons voir toute la nature, & même des modeles de l'art? Nous avons nos mines, nos carrieres (2), nos sels (3), nos sucs pierreux (4); nos végétations (5); nos animaux (6). Le corps de l'homme peut servir à l'Architecture, & il est essentiel à la pratique de la Peinture (7). Quelle Hydro-statique plus belle que celle qui s'observe dans les vaisseaux du corps (8)! Quelle Méchanique plus précise que celle des os, soit dans la structure, soit dans leur liaison aux muscles, soit

1 Voï. *Godofredi Held ab Hageisheim Analogia Macrocosmi cum Microcosmo, Acad. Natur. Curiosor. Cent. IX. X. Augustæ Vindelic.* 1722. 4.° p. 531. *Médit. phil.* p. 278. à 308.

2 Voï *Venette. Tr. des Pier.*

3 Voï. *Théophr. Paracelse, la grande Chirurgie.*

4 On a trouvé que des sables d'urine vus au Microscope, avoient la forme de Grénat. Voï. *Georg. Hannæi Sabul. urinar.* Ac. Nat. Cur. Dec. II. Norimb. 1688. 4.° p. 285. Voï. *Cab. de Bail.* p. 137. Voï. *Méd. Phil.* p. 284.

5 M Chirac trouve aux cheveux du raport avec les plantes bulbeuses. *Journ. des Sav.* 14. *de juin* 1688.

6 Voï. *Bibl. des Phil. T. III.* p. 238.

7 Voï. *Felib. Vies des Peint.* p. 18. & 557.

8 Voï. *Méd. Phil.* p. 280. à 282.

ſoit dans le jeu des parties [1] ! Quelle Pnéumatique enfin, comme ce qu'on remarque dans le poumon, & dans les organes de la voix [2] !

Ici, Génereux Partiſan de notre république, vous alez vous mettre de notre côté; vous ne nous diſputerez point pour la Philoſophie, une place qu'elle ne nous conteſte pas. Sa piété nous cede tout, à cette ſimple raiſon: C'eſt que nous entrons plus avant que perſonne dans la connoiſſance de ces ſortes d'ouvrages qui font le mieux dicerner le Créateur. S'il y a parmi les créatures un infini qui marque l'Infini increé, c'eſt notre objet, & il nous éleve directement à la ſource de tout. Il nous montre comme au doigt, l'immenſité de ſa puiſſance & la profondeur de ſa ſageſſe. Quand donc le Génie qui travaille avec le feu du ſoleil, vous paroît devoir être dans les nues, où ne devroient pas être ceux qui operent ſur le même ſujet, qu'a formé de ſes mains par diſtinction, celui qui d'une ſeule parole avoit fait, & le ſoleil, & toute la nature [3].

O admirables Génies, répartit à l'inſtant Technite! Combien je ſuis enchanté de vous entendre! Et que vous parlez dignement!

il me

1 Voï. *Winslow*, *Expoſition Anatomique de la Structure du Corps humain*, & *Hiſt. Acad.* 1732. p. 50.

2 Voï. Sur le Poumon de l'homme, *Helvetius*, *Mém. Acad.* 1718 *p.* 21. Sur les cauſes de la Voix de l'homme, *Dodard*, *Mém. Ac.* 1700. *p.* 308. 1706. *p.* 169. & 500.

3 Voï. *Geneſ. Cap. I.*

il me fioit peu de vouloir juger de l' ordre de vos places, je confesse ma témérité. Mais tant de mérite, de si beaux sentimens, & être si peu cultivé ; c' est à quoi je reviens. Non, je ne puis résister à vous voir dans une si honteuse situation ; j' en suis acablé, & je me vois forcé de m' échaper en plaintes. La République des Lettres avilie & méprisée! Tous les Génies des Sciences & des Arts en confusion au milieu d' un parvis, dans des vestibules, sur des degrés! Chers camarades, si j' ose vous apeller de la sorte, la résolution en est prise: je suis armé pour votre défense, je cours me faire un parti, je vais tenter le rétablissement des Disciplines humaines . . . . . .

Ainsi parloit Technite ; il continuoit à s' exprimer avec les même zéle, lorsque la Charlatanerie fondant comme un aigle, du haut du temple, vint pour le saisir. Mais l' Imagination qui veilloit sur son héros, & qui l' avoit acompagné envelopée d' un nuage, le préserva de ses ataques, & lui fit connoître intérieurement quelle espece d' ennemi c' étoit. Qui donc prétend me retenir, poursuivit aussi-tôt Technite plus animé qu' auparavant ? Ah ! c' est toi Vice Infernal qui cherches toujours à souiller la Litérature! Toi Rien boufi de vanité, qui demeures dans les airs! Toi babillarde Charlatanerie qui veux sans cesse parler & t' en faire acroire ! Tu viens

viens ici selon les aparences nous débiter tes sotises, tu t'atends que nous les prenions pour des oracles . . . Mais déja tu me sufoques avec cette noire fumée que tu exhales, malgré moi tu m'obliges à t'écouter . . . Ah! mes pauvres Génies! voici de nouveaux malheurs, . . la Charlatanerie parle, elle va vous insulter.

Dans ce moment le monstre, tout gueule béante, vomissoit d'épaisses & puantes vapeurs, il en remplissoit tout le temple; & fesant résonner sa voix rauque, on entendit ces paroles qui s'adressoient particuliérement aux disciplines humaines qui étoient dans ce sacré lieu. Ecoutez, disoit la Charlatanerie, écoutez Disciplines impertinentes, vous n'êtes plus que de vains fantômes. C'est la Musique qui est tout, elle est la Polimathie & elle va devenir le Phœnix enciclopédique. Eloquence, orgueilleuse Eloquence, tu te glorifiois de tes avantages; avec tes emphases enmiélées, tu croïois seule avoir le département des périodes quarées, & d'un stile fleuri. Tu te trompes lourdement, la Musique est la vraie éloquence; elle a son stile: Mais quel stile! quelles périodes, quelles figures!

Hola, Philosophie! Tu veux moraliser, sauves-toi plutôt dans un antre profond, ou bien va, cours de ton ton pédantesque, publier la mort, l'austere vertu, dans quelques cabannes de Cannibales prêts à tuer & à manger de

mal-

malheureux captifs (1). La Musique met au jour la philosophie du cœur. Fi, fi, de ta morale! voici la sienne, o les douces maximes!

Rendez-vous tous les cœurs: cedez à vos désirs,
Tout vous inspire un tendre badinage.
Ne préferez jamais la sagesse aux plaisirs:
Il vaut bien mieux être heureux qu'être sage (2).

Et toi! Téméraire Physique expérimentale! Avec tes feux célestes, tu devrois te souvenir de la chute de ce superbe fils de Clymene, quand il osa guider le char du soleil (3). Ton miroir de Vilete (4), c'est un vase que tu as volé dans les téatres anciens (5), la Musique se servoit de cette digne invention pour faire ré-

1 Canibales . . tibias sibi ex hostium ossibus conficiunt . . captivos diu saginatos, dissectis frustratim cadaveribus super craticulam ustulatis mandunt . . . . *Petr. Petiti Med. de Nat. & Mor. Anteopopbag. Teajecti* 1688. 16°

2 Extrait de la Doctrine de Quinaut. *Spect. de la Nat. T. VII. p.* 132.

3 *Phaëton.* At Phaëton, rutilos flamma populante capillos,
Volvitur in præceps, longoque per aera tractu
Fertur; ————————
Ovid. Met. lib. II. Fab. I.

4 C'est le Miroir Ardent qui est concave & qui est fait de métal. Les Viletes Artistes Lyonnois, ont fait les meilleurs. *Artificer summi . . . . Pater & digni duo patre Filii Viletii Lugdunenses. Bob. Elem. Chym. Tom. I. Venet.* 1733. 4.° *p.* 111.

5 Voï. *Archit. di Vitruv. da Monsig. Barbaro, Venezia* 1556. *fol. lib.* 5. *cap. del Theatro p.* 138 *a* 150. *Vitruve de Perraut, Paris* 1684. *fol. p* 156. *à* 170. *Boindin, Mém. Acad. Inscript. Tom. I. p.* 142.

réfléchir ses agréables sons. De là tu as pris l'idée de faire la même chose de la lumiere. Tu penses peut-être te défendre, en oposant que tu as trouvé le verre de Tschirnaüs (1). Mais péris vile rivale! je prends l'unisson de ton verre, je chante, il saute en éclats (2).

Médecins à vous! je vous regarde encore d'un œil propice (3), je suis l'oracle de la célebre Musique; elle vous parle par ma bouche. Mais loin d'ici votre frivole Matiere Médicale, & vos obscurs Grimoires d'Hermès (4). Je guéris par un rigaudon, du venin de la Tarentule (5). Un concert pour tour remede, je fais venir une heureuse crise à un Fiévreux désesperé (6). Avec une chacone je rends la vie à un mourant (7). A ma suite donc, chers Médecins, à ma suite; voici la clé du grand'œuvre, je vous dé-

O voile

1 C'est l'invention des verres brulans convexes des deux côtés que M. Tschirnaüs a taillés, en leur donnant trois ou quatre piez de diametre. Voi. *Hist. Acad.* 1699. *p.* 110. & 1709. *p.* 151.

2 Voï. *Kirch. Musurgia*

3 Charles Patin metoit la Charlatanerie dans le nombre des parties de la Médecine. On dit de lui, qu'étant à Basle logé chez un Médecin . . . . dont le fils étudioit en Médecine . . . il lui demanda en combien de parties se divise la Médecine. Le jeune homme aiant répondu en quatre parties . . la Physiologie, la Pathologie, la Séméjotique, & la Térapéutique. Il y en a une cinquieme, reprit Patin, & c'est même la principale, je veux dire la *Charlatanerie*: & quiconque ne la possede pas à fonds, est indigne de porter le titre de médecin. *Menken, de la Charlatan. des Sav. la Haye*, 1721. 12.° *p.* 15.

4 C'est-à-dire, la Chimie.

5 Voï. *Hist. Acad.* 1702 *p.* 20.

6 Voï. *Hist. Acad* 1707. *p.* 8.

7 Voï. *Ibid.* 1708 *p.* 27. Athenée a dit aussi d'après Théophraste (lib de enthusiasmo). *Morbis auxiliari musicam, & qui vexantur coxendice a cruciatu liberari*. Deipnosoph. lib. 14. cap. 5.

voile le mistere, c' est la vraie pierre philosophale. Soïez ignorans, cela n'importe pas; dites seulement comme moi, de grans mots vuides de sens; vantez-vous, parlez d'opera, célebrez mes caprices; vous aurez aussitôt le bel air; vous serez à la fois Pétits-maîtres, Beaux-esprits, Gens-d'importance; vous aurez la vogue.

Votre curieuse Anatomie, qu' est ce que c' est? Un cruel désir de voir des choses dégoutantes. Eh laissez-moi cela! Tenez, sans ces vilaines dissections, je vous donne la bonne Anatomie; aprenez de moi, que tout ce que vous trouvez dans les arbres (1), dans les animaux, dans les hommes (2), ce n' est que Monocordes, Tétracordes (3), des Lires enfin (4) qui anoncent ma gloire. Tout se fait presque par unisson; au moins la simpathie & l'antipathie ne sont que des consonances & des dissonances (5). Que voudriez-vous après cela (6)? Venez encore un coup, & Venez tous: cou-

1. Voï. *Maupertuis*, sur la forme des instrumens de musique, *Mém. Acad.* 1724 *p.* 318.

2 Voï. *Méd. Phil. p.* 295.

3 Sorte de lire ancienne à quatre cordes, c' étoit l' instrument d' Orphée. *Hoffman. Lexic. Univ. Tom. IV. p.* 396.

4 Voï. *Maupertuis, endr. cité*, *à p.* 322. §. I.° les diférentes; & *Méd. Phil. p.* 307.

5 Voï. *Des Landes, Recueil de trait. de Phys. Paris* 1736. 12.° *p.* 38.

6 On ne peut pas disconvenir que la Charlatanerie ne parle à merveille en faveur de la Musique. Mais c' est la Charlatanerie qui parle, & ce qu' elle dit n' est pas tant fondé qu' elle le donne à croire. Voici le cas de faire valoir ce qu' on a avancé à la note de page 74. *que la Musique n' est que le singe des Sciences & des Arts.*

I. Il est admis que l' Antiquité n' a *jamais fait usage du* con-

courez à moi, pourſuivit-elle alors en élevant la voix ; oui, hâtez-vous ; Venez tout le genre humain ; à mon école, il eſt aiſé de dévenir ſavant, je fais tout le monde docteur

O 2 avec

contrepoint (*Hiſt. Ac. Inſc. Tom. III. p.* 124.) M. Burette le prouve contre M. l' Abbé Fraguier, malgré ſon paſſage de Platon [*lib* 7. *de Leg.*]. Si donc Gui d' Arezzo n' a inventé le premier contrepoint qu' en 1024. Si Jean des Murs n' a produit le ſecond qu' en 1358. la Muſique des anciens n' étoit qu' une Muſique peu complete ou qu' une pure mélodie [*Burette*, *ibid. Tom. IV. p.* 116.]. Par conſéquent l' Eloquence & la Poëſie qui étoient ſi avancées du tems d' Homere [*Hardion*, *Mem. ibid. Tom. IX p.* 212.] lui étoient bien ſupérieures. L' on en peut dire autant par raport à la Peinture, à la Gravure & à la Sculpture [*Ab. Frag. Hiſt. Ac. Inſc. Tom I. p.* 82. *&c.*] De là, autre déduction, puiſque la Muſique n' eſt qu' une imitation, il eſt viſible que c' eſt de ces arts qu' elle a pris tout ſon luſtre, c' eſt-à-dire, la beauté de ſes diſpoſitions, de ſes portraits, de ſes figures.

II. Quand on a voulu faire le contrepoint, ou que ſeulement on ait penſé de mettre un acompagnement à un chant quelconque, il a falu meſurer la diſtance des ſons graves aux ſons aigus. Et pour cela, point d' autre moïen que les Mathématiques ; le Monocorde n' eſt que la Géométrie apliquée aux ſons. Voilà donc encore la Muſique qui profite des Mathématiques.

III. La réflexion des ſons par le moïen des vaſes d' airain emploïés dans les anciens téatres, n' eſt point plus ancienne que celle de la lumiere, il y a même toute aparence que c' eſt le contraire ; nos notes de page 77. ſemblent le prouver ; & il y auroit ſans contredit de plus fortes raiſons à opoſer ; pour ne pas dire même, des raiſons invincibles. Mais laiſſons la choſe indéciſe.

IV. Se vanter en prenant l' uniſſon du verre de le faire rompre, ſe vanter de guérir des maladies, s' attribuer preſque des éfets magiques, cela eſt ſpécieux ; ce n' eſt pourtant qu' imiter le Mouvement local & ſuivre au pié de la lettre, les Aphoriſmes des Médecins : car dans le vuide toutes ces belles ſingularités n' arriveroient point. Mais j' explique briévement comment cela ſe fait.

On rompt un verre par l'uniſſon, à cauſe de l' ébranlement qu' excite le ſon dans les parties du verre ; mais pour cela il faut des diſpoſitions toutes étrangeres à la Muſique, & qu'il ſe trouve alors les conditions du *mouvement d' harmonie*. Voï. note 4. p. 45. & *Méd Phil. p.* 291. *à la note.*

On guérit des maladies avec des airs, parce que le même mou-

avec ce peu de leçons ; & qui les met en pratique, eſt digne du Tems, digne de moi; ma protection, ma faveur, ne lui ſauroit manquer.

Elle dit, la déteſtable Charlatanerie, & auſſi-tôt une troupe de gens de tout état ſe preſſe d' entrer dans le temple ; l' Ignorance entr' autre gagnoit déja le dégré, elle ſe hâtoit de monter. On la voïoit fort bien équipée ; & comme ſi en champion de la Muſique, elle fût venue pour combatre les Diſciplines humaines, elle avoit une ſorte d' air guerrier. Son bouclier, & certes bouclier bien ſéduiſant, c' étoit un maſque de la Vertu qu' elle tenoit fierement & qu' elle préſentoit comme une autre tête de Méduſe, comtant ſans doute par là, ſi non de pétrifier ſes ennemis (1), du moins de leur en impoſer, & de les vaincre par de trompeuſes aparences. On remarquoit pourtant que le

Voï. Planc. I. Fig. IV. 1.

mouvement adapté à l' état des corps malades, feſant impreſſion ſur les ſolides & ſur les fluides, peut ſelon les cas, augmenter l' élaſticité des premiers, ou les afoiblir, & de cette maniere rendre l' action des ſeconds plus propre à l' économie animale. Ainſi agit-on par un principe aſſez ſemblable dans les maladies de *fibr. debil. & laxa*, & dans celles de *fibr. rigid. & elaſtica* [Voï. *Bob. de Cognoſc. & curand morb.* §. 28. 34.]. Ainſi la tranſpiration qui peut cauſer du mouvement dans le corps [*Méd. Phil.* p. 307. 308.] fait-elle par une ſemblable mechanique, en certains cas, l' éfet de ces airs vantés. Ainſi enfin les Diaphorétiques les plus puiſſans, tels que le Mercure, l' Antimoine préparé &c. ont-ils la même vertu, quand à raiſon de leur ſubtilité, ils peuvent ſe porter dans les moindres vaiſſeaux, & à travers les fibres. [Voï *dell' uſo del Merc. di G. M. Bertini*, *Firenze* 1744]

1 Voï *Ovid. Met. lib. V. Fab. I.*

le cimier ou plutôt le panache qui s'élevoit au dessus d'elle, c'étoit un ornement de la cour de Midas [1], une belle oreille d'âne qui lui sortoit élegamment de la tête.

Technite voïant arriver cet ennemi, courut à lui, & se mit à le charger violemment. En vain l'Ignorance oposoit son bouclier au burin du Génie, il ne lui portoit pas moins de terribles coups; avec sa pointe de diamant, il l'eût percée de part en part, si la Charlataneríe, s'apercevant du malheur de sa poursuivante, n'étoit venue le dérober à ses coups, en la couvrant de ses noires fumées. Toute la troupe entrant dans cet instant, Technite se vit arracher par le désordre de cette confusion, une victoire certaine. D'un autre côté les Disciplines humaines pleines d'horreur à la vue de la Charlatanerie & de l'Ignorance qu'elles ne sauroient soufrir, aimant mieux abandonner le temple qu'y conserver leurs places & y voir dominer de si viles puissances, elles crioient à Technite qu'elles vouloient se rétirer. Ainsi le héros se vit-il forcé, même de ceder le champ de bataille. Les Génies atentifs à la gloire des Sciences & des Arts, ne se laisserent point ravir leur *Palladium* [2], ils

1 Voï. *Ibid. lib. XI. Fab. IV.*

2 Le *Palladium* étoit tombé du ciel: Diomede & Ulysse l'enleverent aux Troïens. Les Sciences & les Arts sont le *Palladium* de la Société, ils viennent du ciel, puisque *l'origine de nos idées & de toutes nos con-*

ils eurent soin en fesant la retraite, d'emporter leurs atributs: Un Génie en étoit chargé(1). Il aloit à la tête de la troupe scientifique ; & prenant sa marche du côté de l'Occident, il sortit par la derniere porte. Tous les autres génies le suivoient à quelques

Voïez Planc. I. Fig. IV. &.

connoissances ne se doit raporter qu'aux diférentes communications de Dieu (*Méd. Phil. p.* 226.). Un Génie emporte les atributs des Sciences & des Arts, c'est-à-dire ce qui les caractérise, afin que la Société ne tombe pas en ruine. Car dès que le *Palladium* eut été enlevé aux Troïens, leur ville tomba sous le pouvoir des Grecs.

1 Ce Génie à proprement parler, n'a que les atributs de la Peinture, laquelle même, comme nous l'avons vu, n'étoit pas dans le temple. Mais il y a ici deux choses à considerer: la Premiere que suivant la note 4. p. 68. les atributs de la Peinture peuvent fort bien être emploïés, pour exprimer en gros toutes les connoissances humaines (Voï. *Dan. de la Feuille, Dev. & Embl Amsterd.* 1693. 4° *p.* 9 & 14) La seconde que M. Siries par le gout qu'il a pour la Peinture, aussi-bien que parce qu'il possede particuliérement la Peinture Encaustique (*Note* 2. *p* 18) a pu se donner la licence de placer là un tel caractere. Cet habile homme tient à cet art par plus d'un endroit; & puisque l'ocasion se présente de parler d'une femme d'un mérite distingué dans les Arts libéraux, nous dirons qu'il est pere de la *Signora Violante Siries* épouse du *Signore Giuseppe Cerroti*; & que c'est lui (M. Siries) qui lui a inspiré le gout de la Peinture dès ses plus tendres années, aïant sécondé ensuite ses heureuses dispositions par toutes sortes de soins. Aussi, combien cette digne fille n'a-t-elle pas répondu aux vues d'un pere qui lisoit dans le naturel! Si la *Signora Violante* s'est atachée à faire le portrait, elle réüssit à prendre une ressemblance avec beaucoup de justesse: & on pouroit dire que rien n'est plus gracieux que son expression, rien de plus aisé que ses touches, que partout dans ses tableaux, outre l'air de vérité qu'ils ont, on y admire ces légeres beautés, ces coups brillans qui seuls peuvent sortir du pinceau d'une Artiste née avec les graces & qui les possede. Mais en peu de mots, nous en dirons davantage; son portrait est parmi ceux des Peintres illustres que l'on conserve dans la Galerie de Florence. Voilà un Eloge de fait, qui est au dessus de tout ce qu'on peut exprimer, & qui anonce de reste quel doit être son mérite.

ques pas de distance, & Technite alant après fermoit la marche; à son air agité, on connoissoit combien il lui coutoit de ceder & de fuir.

Cependant l'Imagination qui jusqu'alors s'étoit tenu envelopée d'un nuage, pour être sécretement témoin de ce qu'opereroit Technite, se présenta à lui, dans le tems qu'il décendoit. Où vas-tu, lui dit-elle? Et où je vais, quand vous m'abandonnez, répondit le Génie, je fuis avec les Sciences & les Arts. Pourquoi m'avez-vous laissé? Combien ne m'auriez-vous pas aidé? J'aurois remporté la victoire, si vous eussiez été avec moi; mais j'avois à faire à des monstres, & que pouvois-je tout seul? Oh! venez m'assister, je retourne au combat, je vaincrai infailliblement.

Non, non, répliqua l'Imagination, ce n'est pas de la sorte qu'il faut s'y prendre; nous vaincrions sans recueillir le fruit de la victoire: aussi-bien les Disciplines humaines fuïent, sans elles que nous serviroit le temple? Mais as-tu réellement du courage? ne fuis-tu point par lacheté? Ah, reprit brusquement Technite! Quoi! Vous pouvez douter de moi! Je périrois plutôt mile fois que de manquer de courage dans ces circonstances: pour les Sciences & les Arts je me sacrifierois, & combien de fois! O ciel! Vous le savez! Dites, dites seulement ce que

je

je dois faire, & vous verrez si j'ai du courage.

Puisqu' il en est ainsi, mon cher Technite, répondit l'Imagination; laissons aler ceux qui fuïent; nous les retrouverons toujours. Je te proposerai une entreprise, dont le succès me paroît certain; mais il faut que tu te détermines à la tenter sans moi. Il s' agit d'aler au Bon-sens; tu le connois & tu sais que c'est la plus grande puissance de l'Humanité: Il s'en est éloigné pour quelque mécontentement, & il vit à l'écart avec un petit nombre de Vertus. Nous autres Facultés humaines, il faut en convenir, nous avons causé cette séparation, & c'est pourquoi il ne convient pas que je paroisse devant lui. Cependant je te conduirai près de sa demeure, je te la ferai voir, & je demeurerai cachée aux environs jusqu'à ce que je voie que tu lui aïes parlé & que vous soïez convenus ensemble de quelque chose. Je t' assure qu'il peut rémédier au mal, & que son secours est décisif dans cette afaire. Mais il faut être circonspect avec le Bon-sens, & savoir se conduire auprès de lui. D'abord il est simple & fort ingénu, ce qui demande dans la maniere de traiter avec lui, beaucoup de naturel & rien qui sente l'exagération ni le merveilleux. Il seroit inutile, par exemple, de lui parler de ce qui t'est arrivé dans le temple des Disciplines humaines; cela précisément

ſément lui feroit ſoupçonner trop d'intelligence avec nous. Sans de grans récits, tu n'auras autre choſe à faire, ſinon qu'à lui dire que le malheur des Sciences & des Arts te touchant vivement, & que voïant que la Muſique ſeule a du crédit, tandisque toutes les autres Diſciplines humaines ſont réduites à la miſere, tu viens le prier de t'aider à les ſecourir. Ce peu de mots ſufira, Technite. Il te dira tout de ſuite ce qu'il penſe, & ce qu'il juge à propos que tu faſſes. Si tu trouves de la dificulté à éxécuter ſes deſſeins, tu pouras à ton tour ſans autre façon, lui parler naturellement, & l'inviter à te guider; je ne doute nullement qu'il ne te l'acorde. Alors ſi tu entreprends quelque choſe ſous ſes auſpices, va hardiment, tu es comme ſûr de la réuſſite.

Voilà, mon ami, la derniere reſſource que puiſſe te propoſer ta fidelle Imagination. Vois ſi tu as de la répugnance; & dis-moi ſimplement ce qu'il t'en ſemble; pour moi, je l'avoue, je ne ſaurois trouver d'autres ouvertures.

Non, ma chere & reſpectable Guide, répartit auſſi-tôt Technite, je n'aurai jamais de répugnance à ſuivre vos conſeils: Il eſt vrai qu'il m'en coutera d'être privé de votre aſſiſtance; mais quand vous le voulez, & que le bien de la cauſe commune le demande ainſi, je n'ai rien à aleguer, & je ſuis prêt à agir.

L'Imagination transportée de joie en entendant ces paroles, embrassa tendrement Technite; elle l'assura qu'elle ne l'abandonnoit pas pour cela, que son esprit seroit toujours avec lui; & lui fesant au même instant présent d'un vase plein de son feu, elle lui dit qu'en le fesant étinceller dans le besoin, il trouveroit par ce moïen les mêmes secours qu'il pouroit avoir d'elle, lors même qu'elle seroit présente. C'est ainsi que l'un & l'autre se fesant mutuellement de tendres protestations d'amitié & de reconnoissance, ils se mirent en chemin, pour aler vers la retraite du Bon-sens.



LET-



LETTRE HUITIEME

Sur l'explication du grand Camée de Lapis-lazuli de M. Siries.



JE profite, Monsieur, de l'ocasion déja emploïée les deux derniers Ordinaires, pour vous faire passer la troisieme partie de l'explication du Camée de M. Siries. Vous ne vous atendiez pas que je dusse tant barbouiller de papier, au sujet d'un morceau, qui au premier coup d'œil, semble n'exiger qu'une description fort simple. J'aurai peut-être mal pris la chose? Et tant pis en vérité; car je serois pour vous indubitablement, cet impitoïable parleur qui devoit faire mourir lentement celui qui auroit le malheur de tomber entre ses mains [1]. Mais j'y réfléchis, mon destin seroit terrible, si pour mon ami, j'étois tel.

1 Hunc neque dira venena, nec hosticus auferet ensis,
Nec laterum dolor, aut tussis, nec tarda podagra:
Garrulus hunc quando consumetcumque: ———
Horat. Sat. 9. lib. I.

Pour me convertir, je viens de lire la Satire d'Horace(1): la méditation opere, je ne pousserai pas l'indiscrétion plus loin. Cette partie est donc la derniere; & afin de vous faire voir que je me corrige, je n'étendrai pas davantage ma lettre. Il sufit que je puisse vous assurer, que je suis comme à l'acoutumé,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, ...

A Florence ce 17.me d'Août 1747.

L'EPI-

1 *Sat. 9. lib. I.*



L'EPISTÉMOTECHNODICÉE

O U

LA CAUSE DES SCIENCES ET DES ARTS.

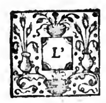
Partie troisieme.

ARGUMENT.

VOici dans cette partie, l'explication de la Bordure du Camée de M. Siries; c'est-à-dire, des sujets qui sont exprimés dans les huit cartouches, & dans les seize globules, qu'on y voit. On suppose d'abord que l'Imagination conduit Technite à la demeure du Bon-sens, pour le prier de porter quelque rémede au malheur des Sciences & des Arts; & qu'après une conférence que le Génie a avec le Bon-sens, celui-ci le conduit au palais de la Souveraineté, qui est comme le Dieu du Monde Civil, & qui demeure dans le zodiaque de ce même monde. Ce Zodiaque a huit Stations, qui sont, la Culture des terres, la Re-

colte

colte des fruits de la terre, l'Entretien des troupeaux, la Navigation, le Commerce intérieur, le Commerce extérieur, le Faste des villes, & le Palais de la Souveraineté, d'où le soleil se leve, & où il se couche. Les huit Cartouches représentent ces stations, & les Globules marquent le soleil qui est là presque de fabrique Cartésienne. Dans ce voïage mistérieux, le Bonsens fait connoître à Technite l'origine & l'ordre de la Société, la nécéssité de la Souveraineté pour la direction du monde, & la conséquence de la Politique d'un bon Souverain, quand il s'agit d'en reformer les abus. Technite arrivé au palais de la Souveraineté, adresse à cette grande puissance un discours plein de force, pour l'engager à reparer le malheur des Disciplines humaines. C'est là ce qui termine la Cause des Sciences & des Arts [1], *& ce à quoi se bornent les idées qu'expriment les diférentes figures du Camée.*



L'Imagination & Technite ne furent pas plutôt sortis du temple, qu'ils se retrouverent dans cette même foule qu'ils avoient rencontrée, en y alant. Mais tant s'en faut qu'ils remarquassent le chagrin & la colere qu'ils avoient observés, puisque des plaisirs de toutes les sortes anonçoient avec éclat l'alegresse que chacun ressentoit. Le triomphe de la Musique, ce *coup d'état* de la Charlatanerie dont les principes étoient si flateurs, les avantages de

1 Car il n'est question que de plaider la cause des Sciences & des Arts; le plaidoïer fini, il faut atendre le jugement, ce qui est une chose toute à part, & qu'il ne conviendroit pas anticiper.

de l'Ignorance reſtée en poſſeſſion d'un poſte glorieux, l'eſpoir que tout le monde avoit, malgré les défauts d'une tête mal conformée [1], d'être couronné de laurier, tout cela ocupoit agréablement les eſprits & feſoit le ſujet des entretiens. Que ſerviroit de dire que les ſentimens des deux Voïageurs étoient bien diférens? Ce qui feſoit les plaiſirs des autres, étoit pour eux l'entretien de leur peine & une augmentation d'amertume. Mais ils ſe preſſoient de s'éloigner de ces lieux; & à meſure qu'ils avançoient, ils trouvoient moins de monde. Bien-tôt même, lorſqu' ils ne pouvoient plus voir le temple, ils furent dans une plaine déſerte qui étoit bornée de toute part par une profonde valée.

Nous voilà près de la retraite du Bon-ſens, dit la Déleguée des Facultés humaines, & nous ſommes ſur les confins de l'Humanité. Là devant il eſt une valée qui la ſépare de tout autre lieu: il n'y a qu'un chemin qui la traverſe à la hauteur de cette plaine; car il eſt poſé ſur une coline qui s' élévant du ſein de la valée, la partage en deux, & ſert en même tems à faire une communication de l'Humanité aux régions voiſines. C'eſt au bout de ce chemin qu'eſt la demeure du Bon-ſens, c'eſt-à-dire, une grote fort ſimple que cette puiſſance préfere aux

1 Auriculas aſini quis non habet? *Perſ. Satyr. I.*

aux plus ſuperbes palais. Telle eſt la route que tu dois prendre, ami Technite, & tel eſt le lieu où tu dois aler. Le chemin eſt tout droit, il n'y a ni à monter ni à décendre, tu ne ſaurois te tromper. Ici il convient que je m'arrête; c'eſt d'où je ferai à portée de voir ce qui ſe paſſera, ſans être vue: Toi, tu ſais quelle conduite il faut que tu tiennes. Gardes-toi pourtant des atraits qui pouroient te ſéduire, quand tu ſeras dans le chemin dont je viens de te parler; il eſt bordé de préries ſi riantes que rien ne paroît plus délicieux; Mais ces préries ſe panchant en forme de talus, menent au fond de la valée, voilà le danger. Celle-ci apartient à la ſorte de Nature qu'on apelle merveilleuſe[1], & qui eſt une véritable Sirene[2]. Là de part & d'autre tu verrois les plus belles campagnes, & comme des jardins continuels tout fleuris; tu y admirerois les troupeaux les plus gras & les plus jolis animaux; tu y apercevrois mile inocentes délices qui te feroient quiter ton chemin: & malheur à toi! Technite, ſi cela arrivoit, tu ferois perdu. Dans le fond de la valée, il eſt d'obſcures forêts & de ſombres bois, qui voilent des précipices où l'on peut tomber; il y eſt des repaires de monſtres qui trop ſou-

1 Tout ceci eſt alégorique, & par la *Nature merveilleuſe* on entend l'Amour du Merveilleux. Voï. *Méd. Phil. p.* 17 & 125.

2 Voi. *Hom. Odyſſ. lib.* XII.

ſouvent viennent ravager tout le pays. Si tu veux donc parvenir ſurément à la demeure du Bon-ſens, ne ſois ocupé que de cet objet; fais ton chemin, ſans regarder ni à droit ni à gauche; & portes ſeulement tes yeux vers la grote qui eſt au bout. Adieu Technite, c'en eſt aſſez, ne perdons plus de tems; de toi dépend ton ſalut, celui des Sciences & des Arts, que dis-je! celui de toute l'Humanité.

Le Génie là-deſſus aïant pris congé de ſa guide, il fut en moins de rien dans le chemin critique. Mais fidele aux inſtructions qu' il venoit de recevoir, il ne jéta pas le moindre regard ſur les bords du chemin: Ce fut un bonheur, il n'eût jamais réſiſté. Préciſément alors, il y avoit aſſez près la chienne charitable de Magalotti [1] avec le chien d' Eupolide[2], qui feſoient de leurs prodiges ordinaires. Peu loin étoient des ſinges qui ne paroiſſoient pas moins que des hommes, un peu ſauvages ſi l'on veut [3]; ils tenoient une aſſemblée, où il y avoit preſque les débats & les partis d'un parlement. L'Aigle dont parle Philarcus [4], étoit encore par là à la quête pour ſon camarade, & le Peroquet Braſilien [5] prévoïant le danger de ſes poules, y feſoit fortbien *chuc, chuc*. De plus aux en-

1 *Lett. Fam Ven.* 1741. *p.* 249.

2 Voï. *Petr. Gilli. Aelian &c. Hiſt. de vi & nat. animal. Lugd.* 1535 8° *lib.* 3 *p.* 165.

3 Voï. *Theatr. Anim. Ruyſch. Amſtel.* 1718. *fol T. II. p.* 97.

4 Voï. *Petr. Gylli. Aelian. &c. Hiſt. lib.* 14. *p* 436.

5 Voï. *Locke, eſſ Phil. liv.* 2. *ch.* 27. *§.* 8. *édit. de* 1735.

virons fleuriſſoient toutes les herbes admirables de Jonſthon, l'herbe *Peruana*, l'herbe *Quei*, l'herbe *Asbeſte*, l'herbe *de mille années*, & tant d'autres (1). Technite eût cru trouver là, des richeſſes pour les Diſciplines humaines, il eût voulu s'en charger, il ſe fût égaré. Encore un coup, nouvel Ulyſſe (2) & même plus prudent, il ne voulut point expoſer ſes ſens à de dangereuſes impreſſions. C'eſt ainſi qu'il arriva heureuſement à la grote du Bon-ſens.

Cette Grote n'avoit qu'une entrée, une ſeule ouverture, qui ſervoit à la fois de porte & de fenêtre. Elle étoit éclairée au-dedans par quantité de lampes alumées, & à cette lueur le Bon-ſens travailloit à faire des ouvrages dont le Beſoin lui avoit donné les idées (3). Le Génie ſe préſentant hardiment devant lui, le ſalua: Eh! Technite, lui dit auſſi-tôt le Bon-ſens, qui vous amene ici? & pourquoi me venez-vous chercher dans cette ſolitude? Quand je me ſuis rétiré de la Société, je vous ai quité en bon ami; je vous ai donné même, ce qui vous étoit néceſſaire pour vous paſſer de moi. Y a-t-il quelque choſe de nouveau? Puis-je vous ſervir?

Reſpectable Bon-ſens, répondit Technite, vous m'avez toujours aidé, & j'en ſuis pénetré

1 Voï. *J. Jonſt.*, *Arbor. & Fruct. Hiſt. &c. Coronel. Bibl. Univ.* ALB. ARB. l'Amiante croît ſouvent en maniere de plante, ce ſeroit ce qu'on prendroit à la Chine pour la plante *Asbeſte*. Voï. *Lemeri*, *Dict. des drog.* AMI.

2 Voï. *Hom. Odyſſ. lib XII.*

3 Voï. *Méd. Phil. p. 177.*

netré de reconnoissance. Mais, genereux ami, vous qui êtes toujours prêt à servir ceux qui recourent à vous, je viens vous demander d'autres secours; C'est pour les Sciences & les Arts qui vous sont chers, c'est pour moi qui ne saurois subsister sans eux, que j'implore votre assistance. Nous nous trouvons tous dans les circonstances les plus facheuses, nous sommes méprisés & indignement traités; on nous réduit à la nudité. La Musique seule sortant de l'honnête rang, où elle devroit être avec toutes les Disciplines humaines, & passant au luxe, s'entretient pompeusement dans des grandeurs qu'on lui établit aux dépens des autres. Tous les Génies des Sciences & des Arts sont tellement acablés du coup, qu'ils sont hors d'état de prendre les moindres mesures; moi seul plus courageux, j'ose viser à faire rétablir le bon ordre, & c'est à vous que je m'adresse. Votre sagesse, respectable Bon-sens, verra aisément ce qu'il convient de faire; votre prudence indiquera comment il faut se conduire; enfin mon dessein est digne de vous, il mérite que vous vous intéressiez pour le faire réussir: de grace, ne me réfusez pas votre secours.

Ah, Technite! répliqua le Bon-sens en soupirant, l'état dans lequel est la Société, anonçoit assez le malheur dont vous vous plaignez: Dès le moment que j'ai quité l'Humanité, l'orage étoit prêt à fondre; je

ne pris ce parti, qu' autant que je voïois tout se disposer malgré moi, à cette déplorable catastrophe. Helas! les Sciences & les Arts sont comme les végétaux qui ne peuvent ni s' entretenir, ni fructifier, que dans un sol qui leur soit propre: & de la même façon que dans ce terrain convenable, ceux-ci périssent, si de mauvais sucs viennent en alterer la qualité; ainsi ceux-là vont-ils en décadence, quand la société des hommes qui leur sert de fond & comme de sol, arrive à se corrompre & à se gâter. Or, Technite, j' apercevois le principe du mal; mais je ne pouvois en arrêter le cours. Deux sortes de sources fournissent ce poison de la Société, si je puis m' exprimer de la maniere: l' une, c' est la férocité, un esprit rude & grossier, des mœurs barbares; voilà ce qui a été, en diférens âges, la cause de la décadence des Lettres. L' autre source, c' est la molesse, & la dépravation du cœur, la corruption du gout, & ce dangereux panchant qu' on prend pour une vie lache & éféminée & pour ce qu' on apelle plaisirs (1). Telle est l' origine des maux d' aujourd' hui. Laquelle pourtant que ce soit des deux, si l' on veut empêcher le progrès du mal, le secret consiste à bien connoître les hommes & à savoir les équilibrer con-

1 Voi. *Ephr. Jonath. Raumer, Discursus polit. de causis mutationum & eversion. Rerumpublic. §. XV. Francof. ad Oder.* 1665.

contre la barbarie & la volupté. Mais les Sciences & les Arts ne sont pas en état d'agir aussi heureusement ; moi, je ne le puis pas non plus ; il faut une autre puissance, & il y faut bien plus, le secours d'une certaine vertu de routine, sans laquelle l'opération ne se feroit qu'à demi.

Les hommes sont naturellement barbares (1), continua le Bon-sens. Ils tiennent de la brute : sans leur communication mutuelle, ce seroient des animaux à chasser comme des bêtes féroces. Pour les rendre traitables (2), il a falu les lier, les uns aux autres, les assortir mutuellement (3) & en former enfin ce qu'on nomme la Société. Par là ils se sont trouvés véritablement à l'égal de ce bon terrain, de cet excélent fond, où les Sciences & les Arts pouvoient germer & croitre. Mais ce sont les Législateurs des peuples (4), qui ont produit ce bien ; & les Souve-

1 Natura nos feroces, indomiti, æqui impatientes, nedum servitutis. *Just. Lips. Polit. Antverp.* 1599. 4° *p.* 61 Voï. *Pufendorf*, *le Droit de la Nature & des Gens*, *traduc. de Barbeyrac*, *Basle* 1732. 4.° *Tom. II. l. 7. ch.* 1 *§. 4. p.* 225. Voïez les exemples de cette férocité naturelle que raporte Barbeyrac, dans ses notes. *Ibid. Tom. I. l.* 2. *ch.* 2 *p.* 149

2 Ecce ne animalia quidem cætera domueris sine tractatione quadam & arte ? tu speres hominem, quo nullum animal morosius est, nullum majori arte tractandum. *Sen. de Clem. l. I. c.* 17.

3 C'est même ce que l'Auteur de la Nature a fait, dès la Création. Voï. *Pufend. Tom. I. l. 2. ch. 2. §. 7. p.* 162. *& T. II. l. 7. ch. 1. §. 4. p.* 216. *§. 5. p.* 217.

4 Voï. *Cic. de Orat. lib.* 1. *& Hardion*, *Mém. Ac. Inscr. T. IX. p* 204

Nous n'avons guere d'exemple plus précis pour faire voir comment un Législateur façonne la

Souverains qui gouvernent les nations, l'ont entretenu : ils font, les uns les autres, comme l'esprit univerfel qui engraiffe & fertilife les champs. C'eft d'abord la puiffance qui eft réquife pour rémédier à l'infortune de l'Humanité.

Cependant, pourfuivit-il, il faut la façon de guérir & de préferver. Les hommes même étant civilifés, font enclins à fuivre les impreffions des fens; ils ne fe livrent que trop aifément à écouter, à favourer, à fentir le chatouillement qui en provient (1). De la forte tombent-ils dans la volupté ; & malheureufement, s'ils y font, ils s'y entretiennent. Leur imagination pleine de ces funeftes impreffions, ils palpitent après l'objet qui les a faites, ils n'ont d'autres vues que d'en jouir (2). Ah! fatal panchant des hommes! je les vois dans cette corruption, s'énerver, fe perdre, s'anéantir, n'être plus que l'Automate de l'Humanité. Situation en cela d'autant plus dangereufe, o Technite! qu'on ne pare pas de tels incidens, comme la barbarie, par le fecours des loix.

Là

la Société, que la conduite de Moïfe. Les Auteurs qui dans d'autres cas, parlent de l'origine du pouvoir fuprême, fupofent que les peuples firent des acords préliminaires, avant que de fe foumettre à leurs Législateurs. Ce qui ne paroît pas avoir été conftamment de même. Et puis Dieu a été le premier Législateur par fes communications avec le premier homme. Atendit-il fon confentement pour lui prefcrire la loi?

1 Voï. *Méd. Phil.* p. 108. 180.

2 *Ibid.* p. 180. 184. 185.

Là, cher Génie, d'autres ressources sont nécessaires; & c'est moins à la sévérité & à la Police (1) qu'il apartient de mettre des obstacles aux conquêtes de la volupté, que ce n'est à cette vertu particuliere des grans roix & des bons gouvernemens, dont j'ai parlé à présent; c'est-à-dire, *une Vertu mixte de sagesse & des circonstances*, que l'on connoît superficiellement sous le nom de Politique, ou de sorte de Prudence (2).

Cette vertu dans les mains de la puissance souveraine, elle peut tout. Elle peut à la fois morigener la barbarie, dissiper la mo-

1 Il faut entendre par là les Loix ou le *Droit*; car, comme dit Grotius, en le distinguant de la Politique, *c'est avec raison qu'Aristote traite à part cette Science, sans y mêler rien d'étranger, au lieu que Bodin la confond souvent avec le droit*. Le Droit de la Guer. &c. Trad. de Barbeyr. Amsterd. 1724 4°. Discours prélim. p. 35. §. 59.

2 Par les fragmens qui suivent on peut prendre une idée de ce que c'est que la Politique. Ceci est de Juste Lipse: *Prudentia ad omnes res humanas usus; sed ad imperium maxime, quod sine ea non solum infirmum sit, sed cusim dicere nullum* .... Polit. p. 60. *Prudentia duplex a se & ab aliis* ... p. 61. Tit. Cap. II. *Prudentia a se seu propria, late fusa, instabilis & obtecta* (p. 67. Cap. I. Lib. 4.) ... *Tempora, loca, homines adspicit* ... ibid. ... *Dividitur in Togatam & Militarem, illa rursus in humanam & divinam* p. 77. &c.

Pufendorf dit que *la Politique se propose de diriger nos actions & celles d'autrui, en vue de la sureté & de l'utilité publique, & qu'elle se raporte principalement à la prudence*. *T. I. liv. I. ch. 2. §. 4. p. 24.* Voi. *la Bruy. Caract. de Théoph.* d'un Souverain, *Tom. I. p. 278.* des Ministres ou Plénipotentiaires, *T. I. p. 285.* &c. Voiez aussi *Joannes Stobaeus, Loc. com sac.&c. Francof. 1581. fol. Admonit. de regno, Serm.* 137. Il ne manque pas d'autres Auteurs où l'on pouroit prendre des lumieres: mais les uns sont dangereux & les autres trop difus ou trop chargés de fait historiques. Ici nous ne recommandons pas l'étude de la Politique, nous nous contentons de souhaiter que pour l'intelligence du texte, on en ait une légere teinture.

molesse, chasser la lacheté, redresser de mauvais panchans, reformer le gout, étoufer la volupté, rendre les hommes à eux-mêmes. Oui, la Politique maniée par l'autorité, entre-t-elle dans le monde? C'est le monde qui devient à l'instant un Caméleon ou un Prothée, capable aussi-tôt de prendre toutes sortes de couleurs ou de changer de diférentes formes, capable de se faire des peuples nouveaux, de les agrandir, de les abaisser, d'élever parmi eux autel contre autel, d'abatre & d'ériger; là d'arrêter l'ambition, ici de s'oposer aux partis, ailleurs de terrasser le vice & d'exciter la vertu; autre part de fonder la Réligion, de faire cultiver la piété; en un mot avec l'émulation, par la Générosité, & en emploïant cent autres moïens également surs, il est capable dans cet état, de porter les sujets aux choses les plus dificiles. Les premiers hommes, d'abord laboureurs, pasteurs, chasseurs, habitans grossiers de quelques plages rudes & alpestres, se façonnerent ensuite à l'aide des soins de leurs chefs (1). Parce qu'indépendament des loix qu'on leur donna, on avoit en même tems de certaines regles, lesquelles étant emploïées à propos, servoient pour établir le trafic des uns avec les autres, pour faire entreprendre des voïages, pour procurer enfin peu-à-peu toutes les commodités dont on jouit dans la vie civile.

De

1 Voï. *Hardion, Mém. Ac. Insc. Tom. IX. p.* 205. à 207.

De tout ce que je vous dis, mon cher Génie, il vous eſt donc aiſé de conclure, quel eſt le moïen de relever les Sciences & les Arts abatus. Vous voïez clairement qu'il ſe trouve entre les mains de la Souveraineté, & que c'eſt cette Politique avec quoi elle produit de ſi merveilleux éfets. Voulez-vous ſincerement faire le bien de votre république? Alez Technite, alez au palais de la Souveraineté; cette puiſſance eſt l'arbitre ſuprême du monde civil. Jetez-vous à ſes piez, adreſſez-lui humblement vos remontrances, expoſez-lui vos raiſons avec la décence qui convient. Intéreſſé qu'il eſt cet eſprit (1), à conſerver ce qui lui eſt ſoumis, bon d'ailleurs, génereux par excélence, il y a tout à préſumer qu'il vous fera juſtice.

Mais, dit Technite en afectant un certain embaras, comment aler moi tout ſeul au palais de la Souveraineté? comment m'introduire auprès d'elle? Quand même vous m'inſtruiriez dans le plus exact détail, & que par là je ſerois en état de me conduire comme il faut, je n'aurois jamais le courage d'entreprendre ce voïage ſans un guide. Ah! reſpectable Bon-ſens, j'embraſſe vos genoux; ſoïez vous-même ce guide, je vous en ſuplie. Oubliez vos ſujets de mécontentement; ſauvez

R

1 C'eſt-à-dire, qu'il eſt du caractere de la Souveraineté de ſonger à la conſervation de ce qui eſt ſous ſes loix. *Eſprit* exprime dans cet endroit le *Caractere*, le *Naturel* de la Souveraineté.

vez l'Humanité qui vous est si chere, sauvez les Sciences & les Arts qui sont sur le panchant de leur ruine „ enfin sauvez-nous par vos actions comme par vos conseils.

Eh! Ami, reprit le Bon-sens, ce n'est par le mécontentement qui m'empèche de vous assister; je suis incapable d'entretenir des passions. Si je me suis éloigné de la Société, c'est qu'à parler naturellement, on ne m'y vouloit pas; & que je n'y étois plus d'aucune utilité. Mais vous avez raison de dire que l'Humanité m'est chere; j'entreprendrois tout pour elle. Je vous aiderai donc bien volontiers, si rien n'y répugne; car vous devez savoir que je ne fais aucune chose sans consulter mon oracle, & cet oracle c'est le Besoin[1].

Disant ces mots, le Bon-sens ala prendre un vieux livre qu'il se mit à feuilleter devant Technite. C'est le livre du Besoin, continua-t-il, ... Alons, cela est bon, voici un endroit où il est dit précisement *Que quelque entreprise qu'il y ait à faire pour les Sciences & les Arts, ils sont si nécessaires à la Société qu'il faut tout tenter.* . . . . . . Oui, Technite, je vous acompagne; nous irons ensemble à la Souveraineté; & je ne vous le cacherai pas, ma compagnie vous est nécessaire. La route est dificile, les chemins sont environnés de dangers; il faut aler

dans

1 Voi. *Méd. Phil. p.* 177.

dans l'air; gagner des cieux, paſſer dans un zodiaque; il faut ſavoir éviter & le ſort d' Icare [1] & celui de Phaéton.

Le Bon-ſens après avoir parlé de la ſorte, apella le Zéle & l'Emulation, deux vertus qui ont des ailes, & qui ſont propres à conduire partout, pourvu qu'elles ſoient bien guidées; il les deſtinoit à le porter auſſibien que Technite, dans cette haute région où ils devoient aler; il prit pour lui le Zéle, & il donna l'Emulation au Génie. C'eſt ainſi qu'ils partirent incéſſamment pour cette grande expédition, dont l'Imagination comprit bien-tôt le projet; ce qui l'engagea à voler de ſon côté à l'aſſemblée des Facultés humaines; afin de leur faire part de ce qui ſe paſſoit.

Le *Monde Civil* exiſtant dans l'univers, il n'eſt ni dans ces globes répandus en infinie quantité par la Voie Lactée, ni dans ceux qui forment l'Anneau de Saturne [2], non plus que dans les autres planetes, ou ſatellites,

R 2 con-

1 ———— coelique cupidine tractus
Altius egit iter. ————
Remigioque carens non ullas percipit auras.
Oraque coerulea, patrium clamantia nomen,
Excipiuntur aqua. ————

Ovid. Met. lib. VIII. Fab III.

2 Le fameux Huigens a ſupoſé que *Saturne eſt entouré d'un Anneau qui réfléchit la lumiere, & qui eſt ſéparé du corps de la planete, & incliné à l'Ecliptique*. Du Chat. Inſt. Phyſ. T. I. § 58. p. 84. *Cet Anneau n'eſt autre choſe qu'une ſuite d'un très-grand nombre de Satellites fort proches les uns des autres*. Hiſt. Acad. 1715. p. 59. & Caſſini, Mém. ibid. p. 63.

connus & inconnus. Loin qu'il faille l'aler chercher à d'immenses distances, il ne pouroit pas être plus près. Il est avec la *Société des hommes*, & c'est de cet ensemble qu'il se forme une espece de *Sistême Cosmographique*. Cette *Société* est dans celui-ci, ce que le *Globe Terr'aqueux* est dans notre monde matériel: Et c'est là, comme le disoit le Bonsens[1], que se trouvent les Sciences & les Arts, à peu près de la même façon que le regne des Végétaux ou ceux des minéraux & des animaux, ont leur place dans le globe. Aussi est-ce pour cette raison, qu'aussi-tôt qu'il arrive du désordre dans le commerce des hommes, on aperçoit du dérangement dans les Sciences & les Arts; il en est à cet égard, comme il en est par raport à nos hémispheres, quand il y a des inondations, des enfoncemens de terre, des alluvions & autres choses de ce genre, qui portent si souvent la désolation dans ce que la nature a de plus florissant[2].

Mais quoiqu'il en soit du parallele de ces mondes, il sufit de savoir que le *Monde Civil* est reglé par la *Souveraineté* qui en est une *sorte de Dieu*[3]. C'est ainsi qu'à raison de l'admirable raport que cette qualité lui don-

1 Voïez ci-devant à page 126.

2 Les Fossiles qui apartiennent aux Regnes Animal & Végétal, doivent leur origine à de pareils événemens. Voï. *Scheuchz. Herb. Diluv.* & *Pisc. Quer.* & *Vind.* & *Descr. Cab. de Baill*

3 *Rex, Deus quispiam humanus est*. Plat. & Just. Lips. p. 38.

donne avec l'unique arbitre réel de l'univers, elle réside plus particuliérement dans son *Ciel*, & près de son *Soleil* (1), afin de lui donner le mouvement & de le faire éclairer toutes les régions du monde civil. Son *Palais* est au bout du *zodiaque*, dont il fait même comme *une Station* (2): il est dans l'endroit qui marque le *Levant*, & le *Couchant*, De là guidant comme par des rénes qui seroient en ses mains, tout ce qui lui apartient, la *Souveraineté* prescrit à son *Soleil* la course qu'il doit faire. Sortant du *Palais*, cet autre *Phœbus* (3) n'a plus que *sept stations* à parcourir. Car tel est le *Zodiaque* du *Monde Civil*; il a quatre signes de moins que le monde matériel (4). Il y a encore cette diférence de l'un à l'autre, que l'astre qui éclaire celui-là, parcourt journellement toutes ses Stations, & qu'il ne s'arrête pas comme l'autre à séjourner un certain tems, dans chaque Maison (5).

C'

1 C'est la Souveraineté qui réside dans son propre ciel, & proche du soleil qu'on supose qu'elle a pour éclairer le Monde Civil.

2 Le terme de *Station* est ici emprunté des *Stationes* des Anciens. Voï. *N. Bergier*, *Hist. Chem. de l'Emp.* Bruxel. 1728. 4.° *liv.* 4. *p.* 622.

3 Ou soleil, ainsi apellé de φῶς τοῦ βίου. *La lumiere de la vie.*

4 Tout le monde sait qu'on compte douze signes dans le zodiaque que parcourt le soleil dans notre monde. On en peut voir l'ordre & la figure dans la Planche seconde, où ils forment la surprenante bordure du Camée de pierre dure qu'à fait M Siries. Voï. *Descript. d'un Cam.* à la fin de ce livre.

5 Le Soleil reste un mois dans chaque maison du zodiaque: mais dans le monde civil la circulation des afaires qui en est proprement l'astre, doit toujours aler, & ne point

C'étoit donc dans ce zodiaque que le Bon-sens & Technite devoient passer, pour arriver au palais de la Souveraineté. Déja ils étoient partis, & Technite fesant étinceller le feu de l'Imagination, vit aussi-tôt le temple des Disciplines humaines, & connut qu'ils prenoient leur chemin du côté où la Philosophie s'étoit présentée à ses yeux. Presque dans le même moment, à un grand nombre de figures qui fraperent sa vue, il comprit qu'ils étoient dans le Zodiaque. Le Bon-sens alors l'avertit que le palais étoit proche; mais ils ne pouvoient le gagner, il y avoit un tourbillon qui les emportoit. Prenons patience, Technite, dit le Bon-sens, je vois que ceci nous fera faire le tour du zodiaque, & que nous ne pourons arriver que par le Couchant. Vous n'y perdrez rien, vous aurez la satisfaction de connoître en entier cette admirable carriere. Chacune des Stations qui y ont place, tire son nom de quelque grande époque de l'origine de la Société, & de ce que la Souveraineté a soin de maintenir parmi les hommes. Et de même que dans le zodiaque du monde matériel il y a des figures

Voïez Planc. I. Fig. IV. x.

point s'arrêter; autrement les états qui en sont privés, languissent, & périssent. C'est pourquoi le terme de *Station* a été emploïé dans cet imaginaire zodiaque, par oposition à *Mansion* qui peut être pris pour maison. Car les Stations, c'étoient les postes, les relais, où l'on ne s'arrêtoit que pour prendre des chevaux; Voï. *N Berg Hist. Chem.* p 6.0 681. & les Mansions étoient destinées encore à loger des Soldats. Voï. *S. Ambr in ps.* 118 *En Oct.* 5. & *N. Berg. ibid.* p. 641. &c.

res qui marquent le raport de ses maisons avec les diférentes parties de la nature, ici se trouve-t-il des représentations qui expriment le caractere de chaque station, & le raport qu'elles ont avec l'Humanité. La station dans laquelle nous sommes à présent, est la premiere; on l'apelle *la Culture des terres*: ce qui signifie la Vie du Laboureur ou la I.re partie de la Vie Rustique; c'est-à-dire, une vie dont l'état est de travailler à la terre & de la faire fructifier. C'est par là que les hommes ont commencé, & que leur Société a été fondée. Car il ne faut pas croire selon le raport des Poëtes (1), qu'ils aient vécu un certain tems, des simples produits de la terre, sans l'avoir cultivée (2). Une histoire plus digne de foi (3), nous aprend que le premier homme instruit par une communication divine, ne resta point dans une crasse barbarie (4), mais qu'il travailla avec industrie & à la sueur de son front, pour avoir ce qui étoit nécessaire à l'entretien de sa vie.

Voiez Planc. I. Fig. V.

LA CULTURE DES TERRES.

C'est pourquoi dans cette station nous

nous

1 *Virg Georg lib. I Ovid. Met. lib. I. Horat. Sat. 3. lib I. Lucret. lib. II. & lib. V.*

2 Voi *Diod. Sicul. Bibl. Hist. Rhodomani Studio, Hanov.* 1604. *fol. lib. I. p* 8. *& Euseb. Cæsar de præp Evang. p.* 14.

3 Voi. *Genes C.* 2. 3. *Joseph, Antiq. I La Galleria di Minerv. o notiz. univ Tom. I. Venez.* 1696. *fol. p.* 38. *Petr. Lambecii Prodr. Hist. Lit. Lips.* 1710. *fol. p.* 5. *& Pufendorf, Tom. I. l.* 2. *ch.* 2. *§.* 2. *p.* 152.

4 Voi. *Genes. C.* 2. 3. *Jos. Antiq. I. Hist. du Com. & de la Navig. des Anc. p.* 4. *Petr. Lamb. Prodr. Hist Lit. p.* 44. 58. *à* 60. *Barbeyr.* dans ses notes sur Pufendorf, *Tom. I l.* 2 *ch.* 2. *p* 152. *not.* 5. *Méd. Phil p.* 217. *à* 226.

Voïez Planc. I. Fig. V. LA CULTURE DES TERRES. nous trouvons au milieu de deux Enfans dont l'un mene une charrue tirée par deux beufs, tandisque le second prenant d une main du grain dans des facs, est après à semer de l' autre. Ce qui est bien tout ce qu'il faut, pour caractériser la culture des terres.

Voï. Ibid. LA RECOLTE DES FRUIS. Voici maintenant la seconde Station, Technite. Ne voïez-vous pas ces campagnes dans lesquelles il semble que nous sommes, ce blé si beau qui y est crû, ces enfans qui le moissonnent? Regardez donc ces tas de blé qu'ils ont déja coupé; admirez qu'une femme venant porter leur manger, l'un d'eux en travaillant se tourne, & la regarde avec cet air de satisfaction qui est si naturel à un journalier fatigué & qui désire de se rafraichir. Eh bien! Cela représente *La Recolte des fruits de la terre*, ou la seconde partie de la Vie Rustique; c'est-à-dire, cet état de contentement dans lequel les hommes se trouverent, en voïant que les produits de la terre répondoient à leurs travaux, & que leur fatigue d'alors n'aloit consister qu'à recueillir.

Voïez Planc. I. Fig V. LA TONDAILLE DES MOUTONS. Les figures qui s'ofrent ici à nos regards, vous feroient aisément déviner que la troisieme Station de notre zodiaque marque *L'Entretien des troupeaux*, ou la Vie Pastorale, autrement la troisieme partie de la Vie Rustique. Ces quatre enfans qui tondent des moutons de diverses manieres, & dans de

si

ſi ſingulieres atitudes [1], donnent aſſez à connoître ce que cela veut dire. Il eſt concevable en éfet que dès le commencement du monde, les hommes après avoir ſatisfait aux ſoins les plus preſſans, comme ceux de cultiver la terre & d' en recueillir les fruits, s' étant atachés à former & à garder des troupeaux de bêtes les moins farouches [2], pour ſe faire encore des alimens, ſongerent à ſe ſervir de leurs peaux, puis à en lever le poil ou les toiſons pour ſe vétir, & pour en tirer parti dans diférentes circonſtances [3].

L' époque que nous tranſmet cette ſtation, o Technite! eſt de remarque dans la Société. Elle montre dans le lointain de quelle façon a commencé le Commerce. Les dépouilles des animaux, & les laines [4], furent certainement les matieres des premieres fabriques [5], & ce qui cauſa que les perſonnes de la Société les moins propres aux travaux

S de

1 On peut imaginer que cela exprime la diverſité des laines qui varient ſelon les pays & ſelon la maniere de les aprêter. Telles ſont les laines d' Eſpagne, d' Angleterre, de Languedoc & de Berry ; & telles encore les qualités qu'on apelle laine *prime*, *ſeconde*, & *tierce*, & celles enfin qui ſe nomment *haute-laine* & *baſſe-laine*. Voï. *Sav. des Brul. Dict. du Comm.* au mot *Laine*, &c.

2 Voi. *Geneſ.* C. 4.

3 Voi *Geneſ.* C. 3. *Diod. Sic. Bibl.* p. 41. *Barbeyr* notes à *Pufendorf*, *Tom. I. l. 2. ch. 2. p.* 152. *not.* 5.

4 Voï. *Degli Habiti antic. & Moder. lib. due da Ceſ. Vecellio*, *Venez.* 1590. 12° *cap.* 4. *p* 4. & *Hiſt. Acad. Inſc. Tom III p* 179.

5 Soit que dans ces premiers tems on travaillât à faire des *feutres* dont l' idée eſt ſi naturelle ; ou à former des *rézeaux* & à faire des *tiſſus à chaîne & à trame* ; ou que ſeulement l' on s' atachât à préparer les peaux & à les aprêter de diverſes façons. Voï. *Spect. de la Nat. Tom. VI. p.* 337. & *p.* 442.

de l'Agriculture, se destinerent à préparer ces diférentes choses pour les besoins communs, & ainsi donnerent une origine toute naturelle aux Arts & Métiers. Mais en cela le Commerce ne commençoit que par la pure nécéssité (1): l'industrie se dévélopant chaque jour, vint l'établir plus surément pour des vues d'utilités. Car atendu que la terre par une providence singuliere, a des produits diférens selon les lieux; dès que les familles se furent dispersées çà & là, & que les hommes virent qu'en tel quartier ils manquoient de ce qu'on avoit abondamment ailleurs, quand en revanche dans les mêmes lieux ils étoient pourvus de bien des productions qui ne se trouvoient pas là; on conçut aussi-tôt la conséquence d'échanger ce qu'on avoit réciproquement de trop, pour se procurer soit le nécessaire soit même de simples commodités (2).

Voïez Planc. I. Fig. V.

LA NAVIGATION.

Le Bon-sens finissoit de parler de la sorte, lorsqu'ils entrerent dans la quatrieme station nommée *la Navigation*. On y voïoit une plage, où deux vaisseaux étoient à l'ancre: on en dicernoit un troisieme en éloignement lequel paroissoit arriver. Un Phare étoit représenté sur le rivage, le fanal s'y fesoit distinguer, aussi-bien que ce signal qu'on a acou-

1 Voï. *Hist. du Comm. & de la Navig. des Anciens*, *Paris* 1716. in 12 p. 3.

2 Voï *Ibid.* p. 4. & 5. & *Pufend. T. II. liv. 5. ch. 1. §. 11. p. 11.*

acoutumé de mettre, quand on voit arriver un bâtiment. Il y avoit encore au bas du Phare une figure d'homme qui regardoit avec une lunete de longue vue. Technite obſervant atentivement le caractere du tout, comprit que la ſtation dans laquelle ils étoient, exprimoit la pratique de ce premier trafic dont le Bon-ſens lui avoit montré l'origine la plus reculée. Le ſignal du Phare lui marquoit l'interêt commun que tout le monde a dans ce trafic; & la figure qui regardoit avec la lunete, l'interêt particulier de ceux qui le font. Mais ſur-tout il réflêchiſſoit que les échanges, pour être utiles à la Société, aïant dû être conſidérables, il n'avoit pas falu moins que l'Art de naviger, afin d'en faire le tranſport. Les rivieres de toute part préſentant des canaux commodes, il étoit naturel d'en profiter. Dans les commencemens du monde, où le genre humain étoit réduit à peu de choſe; & où les bras, & les mains moins induſtrieux qu'à préſent, avoient beſoin de beaucoup de tems, les tranſports ne pouvoient guere ſe faire, ni à force d'y emploïer des hommes, ni en ſe ſervant de pluſieurs bêtes de voiture.

Sur cela Technite prenant la parole; oui, dit-il au Bon-ſens, je ſens la juſteſſe de ce que vous venez de me dire, & j'admire dans ces lieux, que l'origine & l'ordre de la Société y ſont ſi bien dépeints qu'on ne peut ſe mé-

prendre. Comment les premiers hommes une fois nouris & vétus (1) n'auroient-ils pas navigé, quand nous savons que dans les tems les plus éloignés, il y a eu des flotes formidables (2), & qu'aujourd'hui parmi les Sauvages, gens qui n'usent presque pas de la raison (3), il ne laisse pas de s'y trouver une sorte de marine ? S'il la faut à ceux-ci pour faire un misérable commerce de nécéssité, n'est-ce pas un tableau naturel, de ce qu'il s'est passé autrefois ?

Mais il y a plus que cela, reprit le Bonsens, comme les échanges dont nous venons de parler, se fesoient pour des Sociétés particulieres de peu de familles, & comme pour de petits états qui dès lors étoient composés de diférentes conditions de personnes, c'est-à-dire de Laboureurs, de Pasteurs & d'Artisans (4), il ne se fesoit pas des retours qu'il n'y eût quelque chose de propre à exercer le génie des derniers, & qui ne leur donnât lieu d'inventer quelque nouveauté à l'usage des autres ; commodités dans l'habillement, par exemple, même de l'agrément &c. De ces premiers échanges & de l'industrie, il se forma

1 Voïez ci-devant à page 39.

2 Les Indiens oposerent 4000. vaisseaux sur le fleuve Indus à Sémiramis. Ces vaisseaux quoique faits d'une seule piéce de bois ou de cannes, ne laissoient pas d'être fort grans ...... *Hist. du Com. & de la Navig. des Anc.* p. 37. Voï. *Polydor. Virg & Alexand. Sardus, de rer. Inven. or. Neomagi* 16.° *lib.* 3. *cap.* 15 *p.* 274.

3 Voïez les Rélations des diférens Voïageurs.

4 Voïez ci-devant à page 140.

ma donc *le Commerce intérieur* des états: ce qui eſt juſtement celui que ſignifient les figures de la cinquieme ſtation où nous nous trouvons dans ce moment.

Voïez Planc. I. Fig. V.

FABRIQUE DES DRAPS.

En éfet ils parloient au milieu de certaines figures qui repréſentent une Manufacture de Draps (1). De pluſieurs enfans qu' on y voit, *l' un eſt ocupé à mêler des laines*, & à *les battre;* un ſecond paroît *les dégraiſſer* en les rémuant dans une cuvete; un troiſieme les *travaille au peigne ou à la carde*; & il en eſt un quatrieme qui eſt à l' entrée d' une cave (2) où ſont cenſés être *l' ourdiſſoir*, *le métier du tiſſeur*, *&c.* Il ſe remarque enfin à côté, juſqu' à *la rame* ſur laquelle une piéce d' étofe paroît atachée, afin que les plis, que le drap contracte dans *les pots du foulon*, puiſſent s' éfacer (3). Ce qui tout enſemble rend fort exactement cette ſorte de fabrique, & anonce, ſans qu' on puiſſe en dou-

1 On a pris cette Manufacture plutôt qu' une autre, parce qu' elle exprime tout ce qui ſe fait en tiſſu à chaîne & à trame, & que par cette raiſon le grand travail que cauſent ces fabriques, entretenant quantiré d' ouvriers, & leurs marchandiſes ſervant d' abord pour les habitans, c' eſt ce qui caracteriſe le mieux, le Commerce intérieur.

2 'A la Lettre ſixieme p. 33. on a dit en parlant de la dificulté de travailler le Lapis-lazuli, qu' *il eſt un endroit dans lequel les ruines* qu' on préſage, *ſont arrivées*. C' eſt préciſément où eſt cette entrée de cave. Là il y avoit un Grain Métalique ſi gros & ſi peu lié avec la matiere pierreuſe qu' il étoit impoſſible d' éviter de faire un creux. Mais de cet accident, M. Siries en a ſu tirer parti, il imagina l' idée de cette cave qui eſt une choſe laquelle convient admirablement au ſujet.

3 Voï. *Savari des Brul. Dict. du Commerce* à tous ces termes d' Arts.

douter, le commerce intérieur dont il étoit question entre les observateurs du zodiaque du monde civil.

Quand ils furent ensuite à la sixieme station qu' on apelle le *Commerce extérieur*, le Bon-sens ne manqua pas de faire remarquer que celui-ci consistant à faire passer hors d' un état, les productions auxquelles l'industrie de ses artisans avoit donné la vogue, il ne venoit naturellement qu' après le Commerce intérieur; que par conséquent la Société se rafinant chaque jour par les nouvelles idées qu' aqueroient les hommes (1), il étoit vraisemblable qu' alors ils eussent enrichi leur maniere de négocier, de moïens plus simples que n' étoient ces premiers échanges; & qu' ils eussent inventé, par exemple, un équivalent des monoies (2) & un art de se manifester les pensées dans le besoin, quoiqu' à un certain éloignement (3).

Voïez Planc. I. Fig V. LA DE'PECHE DES COURIERS.

Aussi

1 Voï. *Méd. Phil.* p. 37. 32. 195. à 197.

2 Voï. *Plut. Lysand.* p. 286. *Bianch. Istor Univ Dec IV.* c. 31. §. 7. & 10 & *Mahudel. Dissert. Mon. d'Esp Paris* 1725. 4°

3 Cet Art a été en usage dès la plus profonde antiquité, & dans ces vues on s' est servi tantôt de flambeaux alumés, ou de diférens feux, tantôt du son, comme par exemple de la voix de certaines sentinelles qu' on postoit en des lieux convenables Eschile dans sa tragédie d' Agamemnon dit que ce Prince en se servant de signaux faits avec des feux, dut faire savoir à Clitemnestre la prise de Troies, le même jour que les Grecs la subjuguerent: *εἰ πορθήσει το Ἴλιον ὑπέχετο τῆς αὐτῆς ἡμέρας σημαίνειν διὰ πυρσοῦ*. *Eschyl. Petr. Vict.* edit. *Henr. Steph.* 1557. p 175. Et à cet égard Polybe [*Gronov: Hist. lib.* 10 p. 855.] Suidas [*Lexic. T. III. p.* 247. *ἀπυρσεύει*, &c.] Tite Live [*Decad lib.* 28.] & Rhodiginus [*Lect. antiq. lib.* 8.] donnent un entier éclairciss-

Aussi pour faire voir que le Commerce extérieur porte avec soi de pareilles prérogatives, y a-t-il dans cette station plusieurs figures fort simboliques. Déja l' Invention des Postes y est représentée, parce que comme dans le négoce il faut pour les correspondances mutuelles, des ressources de peu de dépense, afin que chaque particulier puisse également faire savoir ses besoins à qui il convient, il n' y avoit que l' Art des postes (1) qui pût si bien répondre aux vues du Public.

C' est ainsi que la Poste, telle qu' elle est en usage aujourd' hui, se présenta sur le chemin du Bon-sens & de Technite. Un Postillon

cissement soit en raportant des exemples, soit en donnant les regles qu' ont pratiqué les Anciens. Polybe sur tout traite particuliérement de tout cela sous le nom de *Pyreisie*. Au reste nous voïons dans un auteur du siecle passé [*Gio: Ant Magini*, *instruzzione sopra l' appar. dello Specchio concavo*, *Bolog.* 1611.] qu' avec le Miroir Ardent on fait là-dessus des expériences fort remarquables.

Pour ce qui est de l' usage que l' on a fait du son en pareilles circonstances, nous en avons une expérience singuliere faite en France par le moïen des coups de canon, dans le commencement de ce siecle. Voï. *Hist. Acad élog d' Amont.* C'est ainsi qu'en emploïant au lieu de canons, la voix des sentinelles, on avoit fait parvenir autrefois de Grece en Perse dans l' espace de 48. heures, une nouvelle de conséquence. Voï. *Diod. sicul. Bibl. lib.* 19. *Rhodigin Lect. Antiq. lib.* 30. *c.* 8. & *Delle Poste dell' Amich Firenze* 1746. 8.°

1. L' Usage des Postes est tres-ancien, & Xénophon nous aprend que Cyrus établit dans tous ses états des *Angaries*, c'est-à-dire, des relais de chevaux avec des Postillons & diférens Commis. Voï. *de inst. Cyr. lib* 8. *Hérod Hist. l.* 8. *p.* 563. & *Delle Post. dell' Ant.* Dans ce dernier Ouvrage, on trouve recueilli avec beaucoup de sagacité, tout ce qui apartient aux Postes. On y voit entr' autres que les *Stations* des Romains étoient de 18. miles, à en juger par un passage de Lactance, & on comprend que leurs *Mansions* dont nous avons expliqué le service p. 135. note 4. se sont perpétuées en quelque façon jusqu' à nous, dans les *Caravanserar* des Turcs.

ſtillon tenoit par la bride deux chevaux ſellés & prêts à monter: Sur le ſien il y avoit la valiſe des lettres. Le Courier étoit debout avec ſes bottes, il tenoit ſon fouet, & il atendoit ſon paſſeport. Mais le Directeur qui étoit aſſis devant une table, aïant près de lui un commis pour l'aider, bien qu'il parût ſigner le paſſeport, marquoit encore d'autres choſes en faveur du Commerce extérieur. Son paſſeport qui aſſure au Courier la liberté des paſſages ſur toute ſorte de terre, exprime le droit des gens qui eſt intéreſſé à ce commerce. Et un petit Chien qui eſt couché à ſes piez, eſt le ſimbole de la fidélité, & de la bonne foi, qui ſont le fondement le plus ſolide & l'entretien le plus ſûr des trafics qu'on fait de loin à loin.

Voïez Planc. I. Fig. V.

LA DÉPECHE DES COURIERS.

En entrant dans la ſeptieme ſtation, Technite fut frapé de la magnificence qu'étaloient les ſuperbes Bâtimens qui y étoient figurés. Que ſignifient ces bâtimens, demanda-t-il au Bon-ſens? C'eſt, répondit celui-ci, le ſigne du *Faſte*, du faſte dis-je, qui eſt venu le dernier dans la Société (1). Tout ce que nous avons vu dans les autres ſtations eſt d'une origine plus ancienne: les inventions dont on y trouve des mémoires, étoient néceſſaires ou d'une grande utilité; & ceci ſemble preſque du ſuperflu. Mais je ne le

Voï. Planc. I. Fig. V.

LA CONSTRUCTION DES PALAIS

1 Car le Faſte n'a pu que ſuivre les grandes richeſſes; & les grandes richeſſes n'ont eu leur origine que du commerce.

le déguiſerai pas, juſqu'à ce point il y avoit encore bien de la groſſiereté parmi les hommes. Ils manquoient de ces rafinemens d' union qui inſpirent la politeſſe & forment la vraie civilité. Ce ſera peut-être un paradoxe à vos yeux, que pour tirer le genre humain de ſa rudeſſe, il ait falu une nuance du luxe (1). Tel cependant a été le mobile qui malgré quelques taches qu'il a faites, a dévélopé ſelon ſa juſte forme, le commerce de la vie civile. Si les hommes n'euſſent jamais recherché que d'être nouris, vétus, & logés, dans leur premiere ſimplicité, leurs villes auroient toujours été des habitations d' Amériquains, leurs maiſons des taniéres de Lapons, leurs Sociétés d' eſpéces de colonies de Sauvages: Au lieu qu' avec le faſte tout s' eſt changé.

Ce faſte dont le caractere eſt de vouloir briller (2), ne permetant point que les richeſ-

 ſes

1 Le Faſte eſt fort proche du Luxe, & il peut être regardé comme une de ſes nuances. Mais le Faſte que nous entendons ici, eſt quelque choſe de mitoien entre le Luxe qui eſt ruineux à l' état (Voï. *Fenel. Telem liv 5 & Pufend T II l 8*) & une économie qui feſant renfermer bien des tréſors, feroit cauſe à ſon tour que la Société demeureroit dans une ſorte de langueur.

2 Notre Faſte, celui auquel nous adhérons, c' eſt *Impenſa eaque liberalis cum magnificentia aliqua & ſplendore conjuncta*. Beyerl. Theatr. Vit. Hum. Tom. VII à *Sumptus*. Or ce Faſte, quoiqu' il puiſſe cauſer quelque déſordre, ſi on n' y prend garde (Voï *Fenel. Telem l 4. Deſcript. de la Betiq.*) & que dans le fond il eût été dangereux au commencement du monde, comme il l' étoit pour la Salente d' Idomenée (*Ibid. liv 9.*) ce n'eſt pas ici de même où nous ſupoſons un ſage gouvernement, l' Agriculture en bon état, & le Commerce bien établi. Et puis malgré que Mentor condanne le

faſte

ſes qui ne furent au commencement que des proviſions gardées par précaution contre la diſete, reſtaſſent comme enſevelies, il chercha à les emploïer ſuivant les vues de ſa magnificence. Les Artiſans, les Négocians, tous ces autres membres de la Société qui s'étoient déterminés pour des profeſſions d induſtrie, ofroient leurs bras & leurs génies aux riches. Dans l'idée de ſubſiſter plus aiſément, & d'arriver même à une ſemblable abondance, ils étoient prêts à les ſervir, & à inventer pour eux un emploi flateur de leurs biens. Enchériſſant par là ſur tout ce qui avoit précedé, on vit au moïen du faſte, des Artiſans groſſiers prendre du gout, les Arts ſe dévéloper, les Artiſtes produire de beaux ouvrages, & toute la Société avoir cette aimable forme qu'elle conſerve dans un état où tout eſt ſagement reglé.

Voïez Planc. I. Fig. V.

LA CONSTRUCTION DES PALAIS

Si donc, Technite, vous voïez ces deux grans Périſtiles qui vont ſe terminer à une piramide qui paroît au fond, c'eſt une image fort naturelle de ce que produit le faſte. Car ſans la nécéſſité & cette utilité qui ont fondé la Société & le Commerce, c'eſt le Faſte ſeul qui a fait conſtruire les plus grans édifices

faſte dans Salente, il ne laiſſe pas d'y en ſoufrir autant qu'une colonie à peine fondée en pouvoit ſoutenir. Les habits de diférente couleur qu'il permit, quelques broderies d'or, les médailles, les anneaux qu'il voulut qu'on portât, une certaine Architecture, la Peinture, la Sculpture qui y reſtoient de ſon gré, tout cela eſt de la dépendance du Faſte. Voï. *Tel. liv.* 6. & Pline ne dit-il pas? Ex-

fices, qui a fait bâtir les plus magnifiques villes, qui a fait exécuter les plus hardies entrepriſes, qui a fait fonder les plus illuſtres établiſſemens [1].

Et quand vous remarquez ici ces Ouvriers qui ſemblent ocupés à l'art de bâtir, que vous voïez celui-ci qui reçoit les ordres de l'Architecte, & qui prend les dimentions d'une pierre; que vous voïez celui-là qui mene une brouete pleine de matériaux; & que vous apercevez cet autre qui fait du mortier: Qu'eſt-ce que cela, ſi non l'avantage que le faſte procure aux peuples, en feſant travailler les ouvriers, en ocupant les Arts, & en encourageant les Sciences?

Mais, mon cher Génie, ſi tel eſt le Faſte; s'il cauſe le bien d'un état; s'il aide le commerce; s'il éleve les diférens ordres de la Société à un point éminent de leurs ſpheres; s'il rend un prince conſidérable & qu'il l'enrichiſſe [2]; aprenez au bout de l'Architecte que vous avez devant les yeux, que tout comme il tient une regle en mains, & qu'il ne donne ſes ordres qu'après avoir mé-

 ſuré

Extant cenſoriæ leges glandia in cœnis, gliresque & alia ... Vetantur. Marmora invehi .... quæ vetaret, lex nulla lata eſt. Lib. 36. c. 2. p 723.

1 Voï. *Beyerl. ibid. Tom I.* à *ædificium Tom. VII.* à *Sumptus.*

2 Le Faſte eſt ce qui fournit le plus aux impoſitions que les princes mettent dans leurs états, & par conſéquent ce qui contribue davantage à les enrichir & à augmenter leur puiſſance. Car *i Dazii, e le Gabelle pubbliche ſono i nervi ed i principali membri delle città, e repubbliche.* Gio Maria Memmo, Dialog. Vineg. 1564. 4° lib. II. p. 61.

ſuré exactement, de même le Faſte doit être reglé & renfermé dans de certaines bornes. Ne l'eſt-il pas? C'en eſt fait, & loin d'être avantageux au monde, ſe changeant dès l'inſtant en Luxe, il ne porte que du préjudice à la Société. Car ce dernier, inſéparable qu'il eſt de la Volupté & de toutes les paſſions propres à amolir le cœur, marchant toujours dans l'ivreſſe, dépourvu de jugement, il ne ſert qu'à mettre la confuſion par tout, ni qu'à ruiner inſenſiblement & les états & la Société entiere (1).

Le Bon-ſens finiſſoit à peine ces paroles, qu'ils ateignoient déja la huitieme ſtation, la plus reſpectable de tout le Zodiaque; c'eſt-à-dire *le Palais de la Souveraineté*. Le reſpect, la gloire, la majeſté, l'environnent en

1 Pour le Luxe, ſans doute qu'il eſt très-préjudiciable aux états: non pas qu'on ne voie florir des pays où il y a beaucoup de luxe, parce que le Gouvernement eſt atentif à empêcher que ce faſte déméſuré ne cauſe pas la ruine de l'état, à force de tirer de dehors des éfets de valeur imaginaire, & de les acheter à grand prix: Mais c'eſt que I.o les Nobles qu'il importe toujours de conſerver, ſe précipitent par la dépenſe, & que des perſonnes viles s'élevent ſur leurs débris; ce qui d'abord commence à mettre la confuſion partout; c'eſt que IIo le Luxe étant un faſte alié aux paſſions, il ne tend qu'à ſemer le vice & à renverſer le bon ordre de la Société. Auſſi Mentor travaillant à la reforme de Salente, proſcrivit-il le luxe de la table, la Muſique molle & la Muſique bachique. Voï. *Fenel. Telem liv. 6.* Par la même raiſon les Loix Somptuaires n'ataquerent que le luxe de la table, des habits, des jeux, &c Voï. *Suet. Caſaub Par.* 1610. *fol p.* 8. *ibid. Caſaub. animadv lib.* 2. *p.* 78 *ibid. Beroaldi Comment. p.* 291. *ibid. Sabell. Paraph. p* 995. *&c. Aul. Gell. Noct. attic. lib.* 2. *c.* 24. *Codex Theod. lib* 15 *de impenſis ludorum. Hoffman. Lexic. univ. Tom. IV p* 300 *& Sam. Piſiſc. Lexic. Antiq Rom.* à *Lex Aemilia, Antia, Cornelia, Didia, Fannia, Julia, Licinia, Orchia. & Macrob. Saturn. l.* 2. *c.* 9 *à* 13.

en tout tems; mais le Zéle & l'Emulation peuvent paſſer à travers, & le trône par conſéquent n'étoit pas inaccéſſible ni pour le Bon-ſens, ni pour Technite. Dans un Veſtibule qu'une ſacrée terreur remplit, & que mile caracteres inviſibles pour les ſens, quoique pénetrans pour le cœur & pour l'eſprit, ornent de tout côté, il eſt au milieu un Bureau que couvre noblement dans ſa ſimplicité, un grand tapis. Là répoſent les reſpectables atributs de la Souveraineté, une *Couronne* faite vraiment pour des têtes ſacrées, le *Septre* [1], la *Main de Juſtice*, une *Croix ſimbole d'Ordre roïal* qui pend ſur le devant atachée à ſon colier [2]; & deſſus ou autour du trophée veille l'eſprit de cette grande puiſſance, qui jamais ne dort.

Technite ſaiſi de crainte en entrant dans ce lieu, recourut au vaſe du feu de l'Imagination: il le fit étinceller pour ſe donner courage; & ſur le champ la vigueur s'emparant de ſon ame, ſes yeux découvrirent des objets qu'il n'avoit pas remarqués dans le zodiaque. Il voïoit entre les ſtations à côté de chacune, deux Globes qui avoient un mouvement rapide, & ſur leſquels des piéces d'or tomboient, ſe réfléchiſſant de là dans toutes les

1 Voï. *Montfauc Monum. Monarch. Franç Paris* 1729. *fol. Diſc. Prel. p* 20. 34. 36

2 Ces Ordres ont toujours été des atributs roïaux des plus diſtingués. *Torques dare, niſi principi aut regi, uſitatum apud veteres fuiſſe puto nemini niſi qui a principe*

les ſtations. Il s'amuſoit à obſerver cette méchanique, lorſqu' enfin gagné par une foule d'idées qui à ce ſujet venoient comme l'exciter, il fit cette exclamation: Oh! la belle choſe, mon cher & reſpectable Bon-ſens! Et qu'eſt-ce qui vous cauſe l'admiration que vous témoignez, lui répondit celui-ci? O ciel! Reprit le Génie, je vois tout le ſiſtême du monde civil, j'en dicerne les élémens, j'en remarque l'union & la méchanique. Voilà le premier élément, voici le ſecond; mais c' eſt *l'inverſe de Des-cartes* (1). Ce n'eſt pas la matiere ſubtile qui a ici le premier rang, ce ne ſont pas les globules qui ſont pouſſés

Voïez Planc. I Fig. V *Circulation.*

par celle-là. Les Globules au contraire ſont mus les premiers, & ils réfléchiſſent ces autres plus petits corps. Eh! juſtement, ces globules ſont *la matiere du Soleil du monde civil*, ils pouſſent dans tous les états de la vie, ces piéces d'or qui ſont ſurément *l'Ether de la Société*. Si cette belle conſtruction n'eſt pas tout-à-fait ſelon Des cartes, cela revient au Newtonianiſme (2). Mais, dit alors le Bon-ſens en interrompant Technite, ſommes-nous venus dans ces lieux pour ſiſtématiſer? Calmez-vous, mon Fils; Vous étiez, il n'y a qu'un moment, tout dans mon eſprit; vous par-

cipe obtinuiſſet ..... Jo. Schefferi Argentor. de antiq. Torq. Hamb. 1707. 12° p. 83. Voï. *Monſ. T. II p* 341

1 Voï. *Renat. Des-cartes Vol. IV. Princip. Phil. pars III.* §. 52. 53. &c

2 Voï. *Newt. Optic. lib.* 3. *Qu.* 12. & *qu.* 21.

parliez avec justesse, & tout-à-coup vous vous livrez à des idées chimériques! C'est bien là le pli qu'ont pris les Sciences, depuis que j'ai quité l'Humanité: par de simples opinions & avec des sistêmes, vous prétendez vous autres, décider de ce qu'il ne vous apartient nullement de connoître. Ah Technite! laissons les élémens, oublions Descartes, ne pensons pas à Newton; songez que le Bon-sens ne fouille pas si avant, & qu'en venant ici, vous vous êtes engagé à le suivre. Ces Globules, c'est le *Soleil du Monde Civil*, je vous l'acorde: C'est-à-dire, une heureuse circulation d'afaires qui porte la richesse & l'abondance dans toutes les parties de la Société. Ces Piéces d'or en sont par cette raison, comme les influences, ou comme *la lumiere qui en émane;* parce que les monoies étant la précieuse matiere dont on est convenu de se servir pour faciliter le train des afaires, la circulation se fesant, répand par tout depuis l'état du laboureur, jusqu'au faste des grans, l'or & l'argent... Mais vous alez toucher au doigt & à l'œil, ce que je vous disois avant que de nous mettre en voïage, lorsque vous entretenant des moïens d'arrêter le cours des maux de l'Humanité, je vous ai parlé du besoin que nous avions de la Souveraineté & de sa Politique. Puisque vous voïez si bien ces globules qui sont entre les signes du zodiaque, vous devez voir

qu'

qu'autant ceux-ci que ceux-là, tous font liés en entrelas par deux cordons ou deux liens fans fin, qui les environnent de toute part. Oui, répondit Technite, quoiqu' il fût un peu confus, je le diftingue à merveille; & je fupofe que ce fera une marque de la liaifon intime qui doit fe trouver dans tous les états de la vie civile. Cela fans doute, répartit le Bon-fens; mais il y a quelque chofe de plus, qui regarde précifément la Souveraineté: Et c'eft que l'origine de ces cordons eft dans fon palais & que là après avoir entrelacé tout ce qui eft dans le zodiaque, ils lui fervent prefque de rênes pour guider & diriger à fon gré l'Humanité; puifqu' il eft dans fon pouvoir de les tirer ou de les lâcher, & qu'ainfi il eft fenfible *que de la feule Souveraineté*[1] *fortent ces loix qui policent les hommes, & cette politique qui eft en état de les réfrener dans leurs panchans fecrets.*

Voïez Plane I. Fig III. & V.

Le Souverain, vous le concevez, pourfuivit-il, eft donc d' une grande importance dans le monde. Et c'eft pourquoi il n'y a rien qui fe préfente plus naturellement parmi les

1 Par Souveraineté on peut entendre également *un Roi, un Sénat., ou l'affemblée du peuple, fans que pour cela on doive établir deux Souverainetés diftinctes, l'une réelle qui eft celle de l'état, l'autre perfonelle qui eft celle du roi.* Pufend Tom II p 7 ch. 6. §. 4. p. 293. Cependant ici par un gout de Roialifte, fans vouloir blâmer les autres gouvernemens, on entend par Souveraineté la Monarchie; & l'on dit avec Stobée, *Nulla vero ars alia de hoc contendit, quafi fit totius humanæ communionis curatio major mitiorque quam regia.* Serm. 146. p. 484.

les hommes que l'idée d'un gouvernement Monarchique [1]. En Sa faveur il eſt un cri univerſel, & il ſe fait preſqu'autant ſentir pour le bien de la Société, que le cri de la nature qui anonçant un Créateur, montre quelle en eſt la néceſſité pour la conduite de l'univers [2]. Les hommes ne naiſſent-ils pas d'un pere? Ce pere n'eſt-il pas leur chef [3]? Par conſéquent dès le berceau, ſans le ſavoir ni le vouloir, ne ſont-ils pas dans les bras de la ſubordination [4]? Le Souverain, le Monarque, c'eſt auſſi un pere; c'eſt un pere de pluſieurs familles, c'eſt un pere commun [5]. Et tout ainſi qu'un pere particulier aide ſes

 en-

1 Voï. *Id. ibid. Serm.* 149. p. 516. Principio rerum, gentium nationumque imperium penes Reges erat. *Juſtin. in Trog. Pomp. hiſt. lib.* 1. Præfero palam Principatum. *Juſt. Liſp. Polit. lib. II. p.* 38. *&c.*

2 Il Dominio del Principe è più naturale .... e ſolo è ſimile a quello del grande Iddio *Gio: Maria Memmo, Dialog. lib. I. p.* 9. Quod . . optima ſit Monarchia . . oſtendendum eſt. Hæc igitur, quod Univerſum ab uno Deo regitur; quod Antiqui Statum Monarchicum cæteris prætulerunt ... quod principio rerum nationumque arbitria Principum pro legibus fuerint; quod Imperium Paternum inſtitutum a Deo in creatione, Monarchicum fuerit. *Thom. Hobbes, Phil elem de Cive, Amſtel.* 1746 16? *p* 168. III. Voï. *S. Aug. de Civ. Dei & Bianchini Iſtoria univerſale, Roma* 1697. 40 *Dec. II. c.* 20. *§.* 2. 3.

3 Voï. *Id. ibid* Parmi les hommes un Pere & une Mere ſont comme autant de Dieux par raport à leurs enfans. Ainſi ceux-ci leur doivent une obéiſſance. *Hug. Grot. le Droit de la Guer. Tom. I. Diſc. Prél. §* 15 *p.* 11.

4 Eſt genus (unum) civitatis *naturale, quale eſt Paternum & Deſpoticum ...., in quo dominus acquirit ſibi cives ſua voluntate.* Th Hob. de Civ. p. 89. XII. Voïez *Ibid p* 189. V. & *Pufend. T. II. liv.* 6. *ch.*2. *§.* 4. *p.*189. & *Barb. ibid. not* 2.

5 Nomen Patris Patriæ quod alii primo ſtatim principatus die ut Imperatoris & Cæſaris receperunt .... diſtuliſti ... Pater Patriæ eſſes, antequam fieres. *Plin. Sec. Paneg. Traj.*

enfans dans leur foiblesse, le pere commun ne vise qu'à aider & soutenir ceux qui sont sous sa dépendance. Les premiers roix ont commencé par payer de leurs conseils & de leurs bras, ils n'ont rien tiré des sujets, qu'après les avoir servis; & quand ils en ont tiré quelque chose, ç'a été de la même façon qu'il se pratique dans une famille où les enfans qui travaillent, déposent pour le bien commun entre les mains du chef, le prix de leurs travaux. Les sujets en un mot ne diferent pas des enfans, les uns & les autres sont défendus dans leur foiblesse, les uns & les autres ne donnent que pour le soutien de leur famille; les voilà tous entre des mêmes termes, la loi de Nature leur commande également.

Et quelle belle conséquence de tout cela, o Technite! Nous ne pouvons avoir une idée un peu juste de la Souveraineté (1) sans penser qu'elle ne va point, même qu'elle ne subsiste pas, si ce n'est avec des bienfaits continuels que répand le Souverain sur les sujets (2), & si ce n'est en même tems avec

un

1 Le terme de Souveraineté n'exprime ici autre chose qu'un Souverain légitime, & non point un Tiran. Car autant le premier est dans l'esprit de la nature, autant celui-ci y est-il oposé. S Thomas dans ses commentaires sur les Politiques d'Aristote dit; *Regnum congruit statui optima.um . . . Tyrannis autem componitur ex statu paucorum ultimo qui est pessimus inter omnes paucorum status: propter quod Tyrannis ipsa multum nociva est subditis* [*Lib.* 5]. Juste-Lipse le tranche plus net: *Tyrannis*, dit-il, *est violentum unius imperium præter mores & leges*. Polit lib. VI. p. 214

2 Rex justissime. . . . nulla re magis gaudeas ac lætitia afficiare, quam tua erga subjectos beneficentia. *Stob. serm.* 149. p. 316. . . .

Mi-

un amour réciproque des ſujets pour le Souverain[1]. La juſtice & la reconnoiſſance[2] ont jeté ces fondemens des empires, & la Politique qui eſt l'ame des Souverains, les rend d'autant plus ſolides, qu'elle en ſait mieux cimenter les matériaux; c'eſt-à-dire, faire du bien ſenſible & dicernable[3] & gagner parfaitement les cœurs[4].

Regardez ſi ce que je vous dis, n'eſt pas exprimé de cette façon, dans l'auguſte palais où nous ſommes. Voïez proche du Bureau ces aimables Génies. Quel feu divin ne reſplendit pas en eux? Ils ne ſont animés que de ſentimens vertueux. Ils ont des ailes, par ce qu'ils ſont tout ardeur, tout amour, tout atachement. Celui qui eſt à l'Orient, c'eſt

Voïez. Planc. I. Fig. V.

LA SOUVERAINETE'

V 2 *le*

Militem donis, Populum annona; cunctos dulcedine .... *Corn. Tacit. Lipſ. Comm. I. annal. p* 2. ... Para Beni olentismi) via triplici, lenitatis, beneficentiæ, indulgentiæ .... *Juſt. Lipſ. Polit. lib IV. p.* 91

Sappiamo eſſer principale la liberalità e magnanimità che rende il principe ſimile a Dio. *Gio: Maria Memmo, Dial. lib I p.* 15. Voï. *Senec. de Clem paſſim.*

1 Nullum firmius principis preſidium quam vera & conſtans Benevolentia. *Stob. Serm* 149 *p* 516. In virtute mihi quidem præcipuum principatus robur eſt & pondus ..... Benivolentia (*quæ eſt ejuſmodi virtus*) eſt ſubditorum in regem ejuſque ſtatum prompta inclinatio & amor. *Juſt. Lipſ Pol. l.* 4. *p.* 91. Voï. *Senec. de Clem paſſim.*

2 Par juſtice & reconnoiſſance on peut fort bien entendre la loi naturelle qui n'eſt autre que la raiſon. Ainſi Hobbes dit-il; *eſt Lex Naturalis, dictamen rectæ rationis, circa ea quæ agenda vel omittenda ſunt ad vitæ membrorumque conſervationem, quantum fieri poteſt diuturnam.* De Cive p. 21. & 65. Voïez *Ibid Lex naturalis tertia, de ingratitudine p.* 45. & 68 & *Pufendorf. T. II l.* 7. *ch.* 3 §. 2 *p.* 251.

3 Illis præmia, his exempla ... *Plin. Sec. Paneg Traj.* & *Juſt. Lipſ. Polit. lib IV p* 92. Voï. *Senec. de benef. lib. I c* 2.

4 Ita cum civibus tuis, quaſi parens cum liberis vivas. *Plin. ibid.* & *Juſt. Lipſ p.* 91.

le tendre & génereux Amour du Prince pour les sujets ; C'eſt le Miniſtre de la Souveraineté, celui qui de ſa part donne le mouvement à la circulation; c'eſt ſon *Aurore* qui fait lever le ſoleil. On le diſoit poëtiquement, que l'Aurore avoit des doigts de roſe, qu'elle ouvroit les portes dorées de l'Orient à Phœbus[1]. Mais c'étoit un langage miſtérieux dont il y a ici un admirable dévélopement. La *Bénéficence* du prince, n'eſt-ce pas les doigts de roſe? Et y a-t-il de l'obſcurité dans ces portes dorées, quand le Génie non-content de faire aler la circulation, vient encore verſer ſur les globules, cette vaſte corne d'abondance pleine d'or, afin de faire paſſer de toute part dans la Société, les biens qu'elle contient?

Cependant Technite, vous avez à admirer d'autres éfets de l'amour bienfaiſant de la Souveraineté. Sa puiſſance a des reſſources pour féconder ſa tendreſſe; car helas! Cette corne d'abondance, elle répandroit peut-être trop inégalement ſes richeſſes. Mais la Souveraineté y rémédie. Tenez, voilà une pluie d'or qui tombe au deſſus du Génie, c'eſt une roſée féconde qui ſuplée à tout & qui remplit parfaitement les vues de la puiſſance ſuprême du Monde civil.

Oui,

1 Ce ſont des expreſſions tirées du Télemaque.

Oui, je comprends, dit alors Technite, que ce moïen extraordinaire & qui paroît comme hors du cours de la circulation, c'est l'atention du Monarque soit à réparer ce que des incidens peuvent déranger journellement, soit à faire ce que l'ordre des choses ne feroit pas toujours constamment dans un état. Ainsi les récompenses que le Prince donne à des particuliers, les pensions dont il favorise de ses bons sujets, les établissemens qu'il fait pour l'entretien & l'avancement de la Réligion, des Sciences & des Arts, ou pour soutenir des Fabriques, des Ouvriers, des Pauvres, des Invalides, les Secours qu'il donne dans le besoin, à de ses provinces & de ses villes, ruinées par un défaut de récolte, par des inondations, par des incendies; tout cela est-il comparable à une pluie qu'il fait verser à propos selon les sages vues de sa prévoïance.

De cet autre côté, reprit le Bon-sens, le Génie que vous apercevez, c'est *l'Amour des Sujets:* Il tient à la main une Tourterelle, tendre simbole de l'inviolable fidélité, & montrant les trésors que la circulation ramene au palais de la Souveraineté, il vient au nom de la Société, faire hommage, remettre le tout en la puissance de *l'Amour du Prince*, & ainsi l'inviter à entretenir cette heureuse circulation qui passant dans toutes les parties du monde civil, le nourit & le conserve dans une économie digne de la plus profonde admiration.

Voïez. Planc. I. Fig. V.
LA SOUVERAINETÉ.

Que

Que vous ferois-je remarquer maintenant, o Technite! Vous avez vu des secrets précieux, vous avez pénetré par mon secours, jusqu' aux ressorts qui font agir la Société; vous connoissez les principes de la Souveraineté, vous avez devant les yeux les éfets de sa puissance, & vous comprenez ce qu'elle fait & ce qu'elle peut faire avec sa Politique. Ces liens, ces rênes, cette circulation, cette pluie d'or, tout cela en vient. Quel préjugé favorable pour voir porter sans peine le remede à vos maux! Alons, il s' agit de le démander, aprochons-nous du respectable Bureau, parlez.

Technite dans cet instant, étoit dans la situation qu'il faloit, pour exposer ses raisons à la Souveraineté; le feu de l' Imagination avoit été temperé par la retenue que lui inspiroit le Bon-sens. Cependant il en étoit encore assez animé pour s'exprimer avec énergie; il s'aprocha du Bureau, & s'étant prosterné, il parla dans ces termes.

O Pere des Peuples (1)! Esprit Monarchique qui dans votre sagesse renfermez le plan de notre conduite (2)! Vous qui pour ainsi

1 Nommer un Roi, pere du peuple, est moins faire son éloge que l' apeller par son nom ou faire sa définition. *La Bruïer. Caract. de Théoph Tom I. p* 295. Patrem quidem patriæ apellavimus, ut sciret datam sibi potestatem patriam *Senec. de Clem. lib.* 1. *c.* 14. Voï. *Fenel. Telem. liv.* 4. *&* *liv.* 5.

2 Ex antedictis apparet eum qui tali imperio præditus est . . habere ad civitatem, rationem, non capitis, sed animæ: nam anima est per quam homo habet voluntatem; hoc est, potest velle & nolle. *Hobbes, de Cive p.* 116. *XIX*. Ille . . Vinculum, per quod Resp. cohæret, ille spiritus

ainſi dire, créez ces ſpheres de vie, d'où l'abondance & la richeſſe émanent dans tout le monde civil! Vous qui leur imprimez ce mouvement ſalutaire, lequel par une continuelle circulation de biens, fait vivre la Société, comme les animaux vivent par la circulation de leurs précieuſes humeurs! Vous qui d'une même main répandant les graces & tenant ces rênes de l'état (1) pour que tout proſpere, & que rien ne s'égare, êtes l'arbitre du bonheur des humains. O Eſprit bienfaiſant! Jetez un œil d'atention ſur le dérangement qui ſe fait dans la machine. Voilà qu'il s'y trouve je ne ſai quoi de déplacé. Quelque maladie s'empare de ce grand corps. Ah! l'infection, déja elle y fait du ravage; elle ſe communique, & je vois le goût ſe perdre, la molleſſe entrainer le travail dans l'inaction, tous les états s'abimer dans la Volupté, le Négoce ſur le point de s'anéantir à travers les plaiſirs, les terres abandonnées reſter incultes pour ſuivre la débauche, & quand il ne va paroître que des plages hériſſées d'épines ou des champs couverts

ritus vitalis, quem hæc tot millia trahunt nihil ipſa per ſe futura, niſi onus & præda, ſi mens illa imperii ſubtrahatur. *Senec. de Clem. lib.* 1. c. 4.

1 ——— Ces neuds ſecrets d'aliance & d'amour,
Tous ces heureux acords, ces douces ſimpathies,
Qui font regner la paix dans toutes ſes parties.

Brébi Pharſ. de Lucain l. 1.

verts d'ivroie, les hommes prêts à devenir barbares.

Oh! fatalité qui ne suivra que trop le malheur des Disciplines humaines! Helas! ces Sciences & ces Arts qui florissans autrefois produisirent les plus grans avantages des hommes, établirent, reglerent le Commerce (1), inventerent, perfectionnerent les Fabriques (2), embellirent, enrichirent les Villes, donnerent une toute autre forme aux Empires (3), défen-

1 Le Commerce n'a pu arriver à un certain période, sans le secours des Sciences & des Arts: il lui a falu d'abord l'Art d'écrire & de lire, aussi-bien que le secours des Mathématiques pour les poids pour les mesures, &c. Voï. *Ger. Jo Vossi de Art. & Scient. Nat. Amstel.* 1696 *fol. lib. I. cap.* 2. *§.* 3. *p.* 2. *& lib. III. cap* 2. *§.* 11 *p* 62 Mais de plus, sans la Philosophie & une sorte de Politique assez fine, on ne seroit pas parvenu à établir avantageusement des Compagnies de Commerce telles que les *Compagnies des Indes* de France, d'Angleterre & d'Hollande, ni à s'assurer d'especes de trafics exclusifs, comme on voit que cela arrive à diférentes Nations, même à quelques particuliers.

2 La Chimie, par exemple, a produit la belle Teinture d'Ecarlate; (*Senac, Cours de Chim. princ. de Newt. & de Stball, Disc. prél.*) & M. de Réaumur a donné l'Art de convertir le Fer en Acier, & celui de faire la Porcelaine. Un auteur Espagnol, même par regles de Géométrie, aprend aux Tailleurs à couper les habits Voï. *Juan de Alcega, lib. de Geom... de lo tocante al oficio de Sastre, Madrid* 1589. 4.

3 C'est l'Architecture qui a rendu nos habitations saines & & commodes; *Antea specus erant pro domibus* [*Plin. Hard. lib.* 7. *c.* 56. *p.* 413.]; qui a renfermé nos Villes, *Thr..son mures*; *Turres Cyclopes*. [*Ibi.* & *Diod. Sic lib.* 2.]; qui a formé des communications aisées des provinces, l'une à l'autre, en ouvrant des chemins au travers des montagnes, comme dans les commencemens de l'empire des Assyriens sous Sémiramis; qui enfin établissant sur les voies publiques de magnifiques monumens, bâtissant dans toutes les situations convenables de belles Villes, & plaçant où il en étoit besoin des fontaines & des aqueducs, après avoir fait d'une Ville comme une maison, a fait comme une Ville de tout un Empire. Voï. *Diod. Sic. Bibl. Hist. lib.* 2. *p.* 101.

défendirent Conquirent les Provinces (1), chercherent, trouverent de nouvelles Régions (2), dévéloperent la figure de la Terre (3), découvrirent des Astres inconnus (4), forcerent

1 L'Art de la guerre ne s'est enrichi que des diférentes notions que lui ont fourni les Sciences & les Arts. 'A ce sujet nous dirons seulement que le hazard des travaux d'un Chimiste n'a pas produit à l'aveugle la Poudre à canon. Les bons Naturalistes la connoissoient auparavant. Bacon vers l'an 1280. a dit: *Instrumento . . ex violentia illius salis qui sal petræ vocatur, tam horribilis . . . . quibus Civitas aut Exercitus destruatur . . . . .* [Voï. *Bibl Brit. Juil.* 1742. *p.* 230.]. Mais les Philosophes d'alors étoient aparemment plus humains qu'ils ne furent par la suite. Ils ne se pressoient pas d'ofrir aux Princes leurs découvertes dans ce genre. Il est vrai aussi que si d'autres Philosophes en cela ont manqué, quelques Princes y ont supléé. Tel a été Louis XIV. lorsqu'un Chimiste Italien lui vint présenter un secret pour la guerre, lequel devoit donner un grand avantage à ceux qui s'en serviroient. Le Monarque assez généreux pour récompenser un Savant qui lui ofroit ses productions, étoit trop grand pour vouloir un moyen de battre ses ennemis autrement qu'à armes égales; il acheta le secret, mais pour l'ensevelir au même moment dans un profond oubli. Voï. *Hist. Acad. Eloge de Poli* 1714.

2 Les Phéniciens par le secours de l'Astronomie, c'est-à-dire par la connoissance de la petite Ourse, firent de bons établissemens sur toutes les côtes de la Méditerranée, & nous leur sommes redevables des premieres connoissances des côtes de l'Océan. Voï. *le Chanaan. de Sam. Bochart, & G. Horni, de Orig. Amer. Hag. com.* 1652 12° Mais c'est la Physique qui par l'invention de la Boussole, a principalement contribué à la découverte de la Guinée, des Canaries, des Açores, du Nouveau-monde; & qui a ouvert des communications inatendues dans le Nord & au Midi. Voï. *G. Horn. ibid. Charlev. Hist. S. Doming. & Mart. Dict. Géog.*

3 Voï. *Cassini, Mém. Acad.* 1713 *p.* 250. 1718. *p.* 310. *&c. Poleni, Epist. Math. fascic. à R. P. Grandi Epist. Maupertuis, Mém Acad.* 1733. *p.* 211. 1737. *p.* 538 *&c.*

4 Galilée a découvert les Satellites de Jupiter [Voï. *Oper. del Galil. Sydereus Nuncius, Bonon.* 1655 4°]: Huygens, la structure de l'Anneau de Saturne avec un Satellite qui l'accompagne [*Mém. Ac* 1714. *p.* 469]: Cassini, quatre autres Satellites du même Saturne [*Ibid.* 1705. *p.* 17] On commence aussi maintenant à deviner que les Cometes sont des planetes.

la Nature à dévoiler ses mistérieux secrets (1), donnerent l'immortalité au Mérite, couronnerent la Vertu (1); aujourd'hui ils sont sans force, sans vigueur, déchus de leur puissance, réduits dans la nudité, ciel! dois-je le di-

1 Voïez pour cela les *Esper. Ac. del Ciment. Mémoires Acad. des Scienc The Phil. Trans Abrig. Ac Nat. Curios De Bonon. Scient. Instit. Comment. Mescell. Berolin. Comment. Acad: Petrop. &c.*

1 La Peinture, la Sculpture & la Gravure servent sans contredit à couronner la vertu & à immortaliser le mérite, [Voïez *Fenelon, Têlem. liv. 6. Plin. lib. 34. 35. 37 Pausan. Voïag. Grec. & Cav Bail. Met analit. Mem. della Colomb p. 224*] Mais la Poësie qui est une autre sorte de peinture ne sert pas moins à porter à la postérité la gloire des grans hommes dont elle fait son objet. Homere & Virgile ont illustré les héros de la Grece & de Troies. Lucain a célebré ceux des factions romaines. La Jerusalem du Tasse fait connoître dignement les plus illustres Croisés. Et l'Arioste dans son Roland chante l'illustre Maison d'Est.

Après cela l'Histoire & la connoissance de l'Antiquité en retraçant tout le passé aux siecles présens & futurs, que d'avantages ne portent-elles pas à la Société? Sans elles, par exemple, *Hercolanum*, où par hazard l'on est décendu en creusant un puit dans la Ville de Porticci, ne seroit qu'un étonnant débris. Mais avec leur secours, ce n'est plus la même surprise Si à un grande profondeur sous terre & à travers des croutes pierreuses de la dureté du marbre on y trouve, des rues, des maisons, avec poutres, solives, &c. réduites en charbons, avec des gonds & des pantures des mieux travaillées, finalement avec des vases à tenir le vin, même avec du bled & de tout ce qu'on peut trouver dans des habitations de particuliers; si on y voit un téatre, des temples, des statues, des inscriptions, des tableaux; on sait que le Vésuve dans son fatal dégorgement la 1re année du regne de Tite, inonda, couvrit, ensevelit avec ses feux, ses cendres & ses bitumes, Hercolanum & Pompeïos; & que tout ce qui se trouva dans ces villes étant envelopé dans leur ruine, on doit en fouillant la terre de ces quartiers trouver de leurs monumens. Si on est curieux d'avoir des connoissances plus détaillées sur cet article, nous indiquons de bonnes sources dans les Auteurs suivans. Les passages que nous citons, nous ont été communiqués par M. le Docteur Fabri un de nos amis, qui fait à ce sujet des recherches fort curieuses. Voïez *Sen. nat qu. l 6. Plin. sec. Ep. l. 6. Dion. Cass. Hist. Rom. l. 66 ejusd Xiphil. aut. Dyon. Hal. Ant. Rom. l. 1. Suet. l. 8. Cluver. Ital. antiq. l 4. Oros. Hist.*

dire ! à ne former qu' un fastueux apareil de honte. Ah ! Monarque ! Monarque ! daignez les secourir. Ne vous réfusez pas à nos suplications : c' est pour les malheureux Génies des Sciences & des Arts, c' est pour les Disciplines humaines, que je vous implore.

La Musique un des Arts (1), est sortie de son caractere, tel est le mal. De simple Art elle est deveme une superbe licentieuse qui tirannise ses camarades. Misérable proie de la Volupté ; elle lui sert d' amorce pour prendre tout ce qui l' aproche ; sécondée du Tems, conféderée avec la Charlatanerie, ne marchant plus sans l' Ignorance, sous diférentes formes elle porte la peste dans la Société (2), elle détruit les partis des disciplines humaines.

Esprit bienfaisant, retirez-là de cet abime ou elle est, & qu' elle creuse encore ; gueriſſez-la, ramenez-la à ses devoirs. Revenue de son égarement, elle concevra tout le

X 2 prix

Hist. l. 7. c 9. Naudè Incend Vesuv. Guicciard Merc. Camp. p. 61. Reinesii, syntag. inscr p. 475. Gori, Doni Inscr. p. 84. Bianch Ist. Dec III. c. 20 *Recupit. Ves. incend. Pelegr. Camp. felic p. 317. Paragal. Ist. del. Ves. p. 87. &c.*

1 Voï. *Vossius de nat. Art. lib.* 1 *c* 4. *& lib* 3. *c.* 58. *&* 59.

2 Il sufit en efet que la Musique soit aliée avec la Volupté, qu' elle traine avec soi les Plaisirs, & qu' elle ait le caractere du Téatre pour qu' elle mérite de faire l' objet d' une saine Politique. Car Mentor retrancha la Musique mole & éféminée qui corrompoit toute la jeunesse. *Fenel. Tel liv* 6. Longin a rejetté les causes de la décadence des esprits sur l' amour des plaisirs. *De Subl. c.* 33. Pline le second louoit Trajan d' avoir chassé certains spectacles. *Trai. Pan.* & Philipe Auguste chassa les Comédiens de France, parce que *trattengono il popolo, ed il nutriscono nell' oziosità* ... Nihil tam moribus alienum quam in spectaculo decidere. *Mattei, Giud. Polit. p.* 181. Voï. *Aul. Pers. Sat. I.*

prix de votre tendre reforme, elle ne ſera humiliée que de s' être corrompue. C' eſt un Art enfin, elle ſe reconnoîtra; & bien plus glorieuſe d' avoir la place qui lui fut deſtinée par vos ſages decrets (1), chantera-t-elle alors vos louanges avec plus d' ame & de vérité.

Les autres Arts rentrant du même moment dans leurs privileges, ils ranimeront leur courage. Cet équilibre qui ſera parmi eux tous (2), ces forces égales qui dans l' Humanité, les feront s' étendre également, tout leur inſpirera l' émulation, & le noble déſir de produire les uns à l' envi des autres.

Eh! n' eſperez pas baſſement que le dégout les ait afoiblis, Vous! Voluptés, Plaiſirs, fauſſes Délices du Tems, qui tous avez joui du honteux plaiſir de voir les Arts ramper ſous le joug bruïant de votre domination! Ils auront autant de vigueur que dans les ſiecles les plus illuſtres (3). Car je le vois, la reſpectable puiſſance à qui j' adreſſe mes accens, vous chaſſe & vous proſcrit. Loin de la Société, fuïez comme de la fumée devant l' aſtre qui paroît! Les maximes du Monarque ſont d' éloi-

1 Platon ordonnoit que l' on ſe ſervît de la Muſique pour enſeigner la vertu aux jeunes-gens. Voï. *De Leg. latione*, *Dial.* 2. & 7. On en ſeſoit uſage principalement pour chanter les louanges des Dieux & la gloire des Héros. Voï. *Plut. moral. de Music.* p. 648. *&c.* Voï. *Voſſius*, *lieux cités*, & *Mém. Acad. Inſcr. Tom. I. IV. VIII. IX.*

2 Non exiguæ oriuntur mutationes quum una pars tantum capit incrementi ut cæteras quantitate & qualitate longe ſuperet: monſtroſa quippe tunc erit. *Ephr. Jon. Raum.* §. XII. Voï. *Ariſt. Polit. lib.* 5. *c.* 3.

3 Voïez à la fin du Texte p. 168.

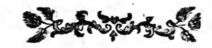
d' éloigner les hommes de la barbarie & de la volupté: ſes principes, de tout adminiſtrer fondé ſur l' amour réciproque qu' il a pour ſon peuple & que ſon peuple a pour lui. En faut-il davantage, pour que les Sciences & les Arts reprennent leur ancienne ardeur? Et quand il s' agit de zéle & d' atachement pour les perſonnes ſacrées, qui brula jamais de plus beaux feux qu' un Génie Scientifique? Nos Génies ſentent donc le ſecours qui s' aprête, ils voient le remede à leurs maux, ils ſe préparent auſſi-tôt à dreſſer de toute part des monumens inouis de leur gratitude.

Oui, Monarque, oui; j' en oſerois faire ſerment, & je le ferois ſur toute la Nature pleine des trophées qu' ils y ont depuis ſi long-tems poſés. S' ils ſortent de la miſere, les voilà à l' œuvre, ils vous font des peuples nouveaux: Eh quoi! de parmi eux il vous naît, même ..... que dis-je! encore plus que des Homeres, que des Hyppocrates (1), que des Ariſtotes (2), que des Archimedes, que des Euclides, que des Prolomées, que des Apelles, que des Vitruves. Quelle colonie! juſte Ciel! que d' avantages n' anonce-t-elle pas à la Société! que

1 Boherrave a été plus loin qu' Hyppocrate. Mais il n' étoit pas mal à ſon aiſe: c' eſt un Savant qui a laiſſé près de deux milions de Florins. Voï. *ſon éloge*, *Hiſt. Acad* 1738.

2 Newton a paſſé Ariſtote. Mais auſſi il poſſedoit 32. mile livres ſterling. Voï. *ſon éloge*, *ibid.* 1727.

que de gloire ne va-t-elle pas publier de vos faſtes! Juſqu' à quel âge enfin ne portera-t-elle pas, o Monarque! la célébrité de l' heureuſe révolution que vous alez faire dans les Sciences & dans les Arts.



NOus avons renvoié ici la matiere d' une Note toute à l' avantage de notre Siecle; parce que nous avons cru qu' il conviendroit de nous expliquer au ſujet de certains ſcrupules qu' on nous a fait naitre. Quelques perſonnes que nous avions conſultées, nous aïant dit qu' il ſe pouroit faire que des Artiſtes trouvaſſent qu' en quelques endroits de l' explication du Camée, on parle déſavantageuſement des Ouvrages de ce tems, nous ſommes bien aiſes de les prevenir, que l' Artiſte qui a fait le Camée, & celui qui en a donné l' explication, n' ont point entendu mépriſer ni les Artiſtes modernes, ni leurs Ouvrages, non plus qu' en général quelque Profeſſeur de Science ou d' Art que ce ſoit. On n' a eu d' autres vues que de ſuivre l' eſprit d' une fiction, dont la morale étoit propre à faire des impreſſions avantageuſes ſur ceux qui peuvent faire du bien aux Sciences & aux Arts. Nous ſavons préciſement, & nous l' aſſurons, que dans tout ce qui concerne cette matiere, on n' a eu abſolument point d' autre objet. Et au bout tout le monde ne voit-il pas que dans le tems préſent, pour peu qu' on mette les Sujets de l' Empire des Sciences & des Arts, en état de s' exercer, ils ſont propres à faire dans cha-

chaque genre les plus belles choses. Je ne veux pas qu'on ote rien aux Anciens, ils ont leur mérite. Mais par quelques exemples, jugeons de nos avantages; & prenant la Philosophie pour les Sciences, & la Peinture pour les Arts, tachons de dire quelque chose de précis.

Or il est constant qu'en fait de Philosophie, si nous devons l'origine de nos idées aux Anciens, nous avons porté à leurs vues par l'expérience & par nos recherches, une perfection à laquelle ils n'étoient pas arrivés. Voï. P. Reg. Orig. anc. de la Phys. mod.

Quant à la Peinture, le Coloris des Anciens, dont on peut juger pas des tableaux trouvés dans Hercolano (note 1. p. 164.) *faits avec leur fameux Minium, n'aproche en aucune façon du nôtre.* (*Voï.* Vitr. l. 7. c. 5.) La croute de cire *dont ils usoient pour empêcher* que la lumiere du soleil & de la Lune ne mangeât la couleur, *étoit bien moins avantageuse que nos vernis; la cire a une opacité qui ternit les couleurs.* [*Voï.* Perraut. not. à Vitr. l. 7. c. 9.] *Et pour la Perspective, quand selon les observations de M. l'Abbé Sallier, le Tableau du peintre Apaturius* [Vitr. l. 7. c. 5.] *prouve qu'ils en avoient quelque connoissance, il n'en est pas moins vrai que* l'intelligence parfaite de la Perspective devoit être le fruit du gout & du travail de tant de Génies extrordinaires qui ont paru depuis mile cinq cent [Mém. Ac. Inf. Tom. VIII. p. 98.]; *& que par conséquent la Peinture moderne l'emporte sur l'ancienne.*

C'est pour cela aussi que nous nous étions proposé de donner dans ce Livre, une espece d'état des plus beaux Ouvrages des Artistes modernes. C'étoit un honorable moïen de parer les reproches qu'on nous fesoit craindre & sur lesquels nous nous sommes expliqués. Dans ces vues nous en avions écrit à un de nos amis Professeur (1) *de l'Academie de France à Rome, afin de pouvoir être parfaitement instruits sur l'excellence des productions modernes des Arts liberaux. Car,* „ *di-*

(1) M. Sali. très-habile Sculpteur.

disons-le, sans que les habiles Artistes de ces contrées puissent s'en ofenser, les Professeurs de l'Académie de France à Rome ont cet avantage qu'aïant obtenu par leur seul mérite de venir étudier l'Antique dans cette Capitale, pour y prendre la belle maniere Greque des Anciens, ils connoissent du moins ce que nous avons de bon en France, & font bien-tôt un savant mélange de ces premieres connoissances avec celles qu'ils aquerent: ce qui les met en état de juger sainement de chaque ouvrage.

D'ailleurs que d'autres raisons pour nous adresser à des Professeurs de cette Académie? Nous n'ignorions pas que vivant ensemble sous la direction toujours d'un des plus habiles hommes des écoles de France, leur Société est comme une pétite république d'Arts parfaitement assortis, que là ils se communiquent leurs idées, qu'ils se forment leurs pensées, & qu'ajustant leurs Génies les uns aux autres & à leurs études, semblables à Polyclete qui à force de mettre ensemble des proportions de diférens corps, fit sa fameuse regle, de même ils font d'eux tous par ce moïen un génie unique, le vrai Génie de l'Art, qu'ils se rendent, pour ainsi dire, à chacun, tel qu'il le faut pour inventer & exécuter.

Oui, nous savions que le célebre M. le Chevalier de Trois leur Directeur actuellement, très-grand Peintre d'Histoire, avoit en soi, lui seul, de quoi fournir ce que nous cherchions, sans parler même de leurs anciens Confreres qui établis à Rome s'y distinguent en Architecture, en Peinture & en Sculpture.

Mais que nous a servi d'avoir des espérances si bien fondées? Vainement nous nous sommes atendus à recevoir une liste de noms glorieux d'Artistes & de productions. Notre ami s'est défendu de nous l'envoïer par modestie; & nous, nous nous sommes vu forcés par les reserves de cette vertu, à exposer ici nos motifs aux Artistes, sans pouvoir les rendre sensibles au Public.

LET-



LETTRE NEUVIEME

Sur le travail du grand Camée de Lapis-lazuli de M. Siries.



J'Ai reçu, Monſieur, l'empreinte du Camée de Lapis-lazuli que vous m'avez envoïée, de même que l'explication que vous avez pris la peine de m'en faire. Dans celle-ci vous avez eu égard au tems & à la perſonne, je veux dire que comme le morceau eſt moderne & l'Artiſte vivant, vous n'avez pas jugé à propos d'expliquer le ſujet à la maniere des Antiquaires. Vous craigniez aparemment que votre Ouvrage ne parût hériſſé d'une érudition trop afectée; ou vous aviez peur de prodiguer des louanges qui vous atiraſſent le nom d'adulateur (1). Avec moi pourtant vous

 ne

1 On peut voir par exemple, dans Fabreti (*de Col. Traj.*) dans le P. Montfaucon (*Mon Monarch. Franç &c.*) dans le baron le Roy (*Achates Tiberianus, Amstel. 1653. 4o*) de quelle façon on explique les monumens antiques historiés. Tout y eſt fondé ſur les uſages de leurs tems & ſur les autorités des meilleurs auteurs. Par raport au Camée dont il s'agit ici, il n'eſt plus queſtion de s'apuïer ſur les attributs des Anciens; puisque comme on le dit, le

ne riſquiez rien, & vous n'auriez jamais autant dit de choſes ſur la chapitre de M. Siries, que je ſuis prêt à en dire moi-même. Vous voïez que je tranche les complimens que je devrois vous faire au ſujet de votre Épiſtémotechnodicée : chaque choſe a ſon tems ; je veux la lire & la relire. Juſqu'à préſent je n'ai fait qu'en prendre le ſens pour l'intelligence du Camée, & je me ſuis borné à l'examen de cette piéce. Je ne vous parlerai donc à cette heure, que de ce qui y a particulierement raport.

Certainement il n'y a que de la gloire à en convenir, quand le Lapis-lazuli des Ouvrages de M. Louis Siries, eſt de la qualité que vous dites & que j'entends, rien n'eſt plus ſingulier que de ſemblables morceaux. Le grand Camée ſur-tout mérite que j'emprunte la penſée du baron le Roy, & qu'imitant ce qu'il dit du fameux Camée de notre Sainte Chapelle [1] je diſe à mon tour, que comme l'Agate du roi Pyrrus [2] a été la plus rare

le ſujet eſt caractériſé ſelon le tems préſent. D'ailleurs il faut éviter de faire ſoufrir la modeſtie des perſonnes vivantes. L'Epiſtémotechnodicée eſt une maniere comme poëtique qui s'adapte au tems, qui n'avance rien qui puiſſe faire rougir la modeſtie, & qui néanmoins ſous un jour aſſez gracieux rend parfaitement ſenſible tout ce qui eſt exprimé dans le Camée.

1 *Achates Tiberianus D. Augusti apotheosin Imp. Caſ. Tiberii, Auguſtæ que Julia Domus, seriem & Iconas, gentesque bello captas repræſentans*. Voi. *baron le Roy cité*. C'eſt en agate le plus grand Camée qu'il y ait.

2 Elle repréſentoit naturellement Apollon & les neuf Muſes. Voï. *Plin. Hard. lib.* 37. *cap. I.* §. 3. *p.* 764. C'eſt-à-dire, que l'imagination y devoit trouver la plus grande partie de ces figures. Voi. *Deſcr. Cab. Bail. p.* 38. 115. 120. 140.

rare production de la nature, ainsi le grand Camée de M. Siries est un chef-d'œuvre de l'art des plus extrordinaires.

L'invention du sujet, & la disposition de ses parties, sont des prodiges de l'esprit humain. Cette misere des Génies des Sciences & des Arts peinte avec tant de naturel, ce triomphe de la Musique exprimé si juste, le caractere de chaque figure si bien rendu, cette bordure qui renferme tant de choses, comme l'histoire du genre humain, la circulation de l'argent, &c. et qui fait voir que le grand mobile de la Société, c'est la sagesse des nos Monarques, tout cela est du grand & du sublime. Un Artiste quelque éclairé, & quelque plein d'imagination qu'il soit, comment peut-il mettre au jour de si belles idées? Vous avez eu raison de faire une sorte de comparaison de ce Camée avec le Bouclier d'Homere[1]. Si les Philosophes ont trouvé toute la Physique dans ce dernier, je trouve dans l'autre un abrégé de toutes les connoissances humaines.

L'exécution de la pensée pourtant ne m'étonne pas moins, & je ne sai en vérité, s'il est plus merveilleux que le génie de l'artiste ait si bien inventé, ou que ses organes aient été en état de faire un ouvrage qui paroît

1 On auroit pu encore faire la comparaison du sujet de ce Camée avec celui du Bouclier d'Hercule que décrit Hésiode. Il y a dans celui-ci de très-beaux caracteres, & un gout de mistere qui paroît renfermer un grand sens. Voïez *Hesiodi opus de Scuto Herculis.*

tout au dessus de la main de l'homme. La quantité de figures, & d'attributs que j'y vois, passe celle qu'on apperçoit ordinairement dans les pierres gravées, & les camées, les plus travaillés.

La maniere avec laquelle les sujets sont traités, est originale, & originale avec justesse & raison. M. Siries ne s'est point asservi à imiter l'antique, il s'est tiré de cet esclavage. Car pourquoi vouloir forcer le génie à ne pas prendre un certain éssor, & à rester borné à des idées du vieux tems, aux dépens de la vérité. Il est des personnes qui ont trouvé à dire de ce que la Musique n'avoit pas été représentée avec les attributs d'une Muse. Ces gens-là n'entroient point dans la pensée du maître. Son idée n'a pas été de traiter un sujet d'autre fois, il n'a eu en vue que le tems présent. La Muse après tout n'est qu'une chimere qu'on s'est consacrée d'âge en âge, sans autre fondement que l'imagination des poëtes. Ne peut-on pas proscrire une chose qui est sans fondement, & y substituer ce qu'une saine raison fait trouver de conforme à la vérité? Car il ne faut pas prétendre qu'on doive toujours suivre l'usage & exprimer les choses par les caracteres dont les hommes sont convenus. Cette maxime n'a lieu que pour les choses invariables. L'expression pour être juste, doit varier à proportion du sujet. Si la Musique n'est plus

une

une Muse, comme vous dites; si elle n'est maintenant qu'une coquete de chanteuse, M. Siries ne pouvoit mieux faire que de la représenter de la façon qu'il a fait.

Après cela ma surprise sur la pétitesse & la délicatesse de certains objets, ne cede rien à l'admiration que je viens de marquer. Le Singe qui est entre les mains des Génies de l'Optique, cet Homme lequel au bas du phare regarde avec une lunete de longue vue, le Chien qui est dans le cartouche qui représente la dépêche des couriers, les Signes qui sont sur le globe céleste, &c.[1], tout cela me surprend beaucoup; je ne puis les voir si non avec la loupe; comment les a-t-on pu faire?

Je sais bien qu'il est des pierres, comme par exemple, le Cachet de Michel-Ange[2], lesquelles sont également célebres par la belle maniere gréque, la délicatesse du travail, la pétitesse des sujets, & une bonne quantité de figures. Cependant malgré la profonde admiration que j'ai pour des morceaux si précieux, aussi-tôt que je regarde que les unes sont en pierres dures, & que les autres sont en creux & non en relief, je vois qu'il y a entr'elles & le Camée de M. Si-

1 Voï. *Planc. I. Fig IV.* p, q, *Fig. V.* la Navigation, & la Dépêche des Couriers. Voïez aussi *Lett. III. not* 1. *p.* 11.

2 C'est la Cornaline gravée en creux du Cabinet du Roi de France. Voï. *Hist Acad. Inscr. Tom. I. p.* 270 *Mus. Richteriani Dactylioth. num.* 22. *p.* 12. *Jo. Mart. ab Ebermayer, Gemm. Thes. Norimb.* 1720. *fol. Tab. VII. p.* 21.

Siries une diférence, qui fait que celui-ci a toujours un mérite fort particulier. Car atendu que le Lapis-lazuli eſt mêlé de dur & de tendre, l'artiſte ne peut aler qu'en tâtonnant; parce que la matiere ſous chaque coup d'outil peut ſe trouver diférente, & qu'il ne [1] peut prendre dans le travail une habitude qui facilite beaucoup: & pour ce qui eſt du relief en petit, on ſait aſſez qu'il eſt beaucoup plus dificile à faire que le creux. Tel auroit gravé des choſes admirables, qui en bas relief n'eût fait rien qui vaille.

Avec cela regardez atentivement l'Ouvrage; M. Siries en a tiré tout le parti poſſible. 'A en juger par l'empreinte, on ne croiroit pas que cela vînt d'une pierre: le fond doit être uni & plat comme une glace de miroir. Les figures y ſortent net & juſte, comme ſi elles y euſſent été pour ainſi dire, tranchées avec un raſoir. J'admire dans l'Architecture ces cintres des voutes, ces jambages des portes, ces pilaſtres qui fuient avec leurs chapiteaux, & toutes ces ſaillies à vives arêtes ſi bien ménagées; c'eſt là un grand coup de maître, il n'échapera pas aux connoiſſeurs.

Voiez Planc. I. Fig. IV. u. y. x:

Les rondeurs des figures ſont bien entendues, les plis des chairs, ceux des draperies où il y en a, la légereté des cheveux, &c. tout ce qu'il y a de délicat, eſt marqué avec au-

1 Voï. *Compend. del Met. anal. Cav. de Baillou Mem. della Colomb. p. 176.*

autant d'art qu'on le feroit dans une médaille. Quel Ouvrage, Monſieur! Seulement à le ſuivre, l'imagination s'y perd. Les habiles gens d'ici à qui j'ai fait voir l'empreinte, en parlent dans les mêmes termes; & dans ce que je vous marque, je ne ſuis presque que leur écho.

Ma lettre cependant commence à exceder les bornes, & ſans vous avoir remercié ni fait le moindre compliment. Voilà une façon d'abreger aux dépens de l'honnêteté. Mais je vous connois, je ſais que vous n'aimez pas les cérémonies, & que vous vous contentez des ſentimens d'une ſincere afection, tels que ceux avec leſquels je me fais un plaiſir de vous dire, que plus reconnoiſſant que je ne ſaurois l'exprimer, je ſuis,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, ...

'A Paris ce 5.me de 7.bre 1747.

LET-



LETTRE DIXIEME

*Sur le grand Camée de Lapis-lazuli de M. Louis Siries**.



Ui, Monsieur, j'étois tout déterminé, après avoir été si difus dans mon explication du Camée de M. Siries, de ne plus vous en écrire la moindre chose. Mais votre lettre même me force à rompre le silence que je voulois garder. Vous aplaudissez tant à ce Camée, que je ne puis rester dans l indiférence, & ne pas vous répondre. Ce n' est pas que je veuille soutenir vos sufrages de l' autorité de tous nos bons connoisseurs qui tiennent le même langage que vous: Je pourois vous raporter au moins que M. le baron de Stosch, lequel par une possession d' une suite des plus completes de Pierres gravées, & de plus de vint-cinq mile empreintes en soufre, est juge compétant dans ces matieres, dit en propres termes, *que ce Camée est une chose unique, & qu' il ne se souvient pas d' avoir rien vu de*

plus

plus parfait en Lapis-lazuli, ni en relief ni en creux, ni dans l' antique ni parmi le moderne. Il m' importe plus de vous faire remarquer, que malgré la longueur de mon explication, je n' ai dit mot d' une particularité à laquelle il ne semble pas non plus que vous aïez fait atention.

Dans le bas-relief du milieu sous la plate-bande du parvis & aux piez de la Musique, il y a le nom de M. Louis Siries écrit de relief en très-beaux caracteres. C' est cette particularité. Le même M. le Baron de Stosch, qui a fait un Ouvrage sur les *Pierres antiques gravées, sur lesquelles les Graveurs ont mis leurs noms*, a fait observer que dans tout ce qu' il connoît de pierres gravées, & de Camées, il n' en a jamais trouvé que deux, dans lesquels le nom de l' Artiste soit écrit de relief, aussi bien & avec autant de précision (1).

Voïez Planc. I. Fig. IV. b. c. d. e.

Ces pierres sont *l' Amour domptant un lion* du Cabinet de Médicis, Camée de Plotarchus (2), & *Jupiter dans un Chariot à quatre chevaux foudroïant les Géans*, du Cabinet du Roi des deux Siciles, Ouvrage encore en relief d' Athénion (3).

Z Voi-

1 Voï. *Benv. Cell. dell' Orif. p.* 30

2 Voï. *Bar. de Stosch, Gem. antiq. cæl LIII p 74. Museum Florent cum observat. Ant Franc. Gorii, Flor.* 1732 *fol T II. Tab I.*

3 Ce Camée paroîtra dans le second volume des *Gem. antiq cæl.* que nous venons de citer. Nous y verrons selon les aparences, ce que c' est que cet Athénion: il paroît assez vraisemblable que ce soit l' *Athénion Maronites* de Pline. Voï. *Plin. Hard. lib.* 35. *c.* 41. *p.* 705.

Voilà, comme vous voïez, sur une chose qui nous échapoit, une observation fort précieuse, & qui met à cet égard un Artiste moderne dans le même rang, avec deux célebres Graveurs de l' Antiquité. Le Camée de M. Siries pouvoit-il jusqu' à la minucie, si je le puis dire, atendre un dessin si heureux?

Je voudrois bien ne pas vous en dire davantage; mais puisque je tiens la plume, je vous ajouterai ceci. M. Siries voulant avoir une copie de son Camée, en Lapis-lazuli, de même grandeur & parfaitement ressemblante, il a ofert la somme de vingt-mile livres monoie de France à quiconque voudroit la faire. Ni à Rome, ni dans cette Ville, il n' y a personne qui veuille l' entreprendre. Cela montre sans doute la grande dificulté de l' Ouvrage. M. Siries persiste pourtant à vouloir trouver quelcun: cela ne lui feroit rien, que ce fût le même qui fit l' ouvrage de Lapis-lazuli, & la monture d' or; ou que deux personnes y missent la main, l' un pour le Camée & l' autre pour l' enchassure. Il lui sufiroit que la piéce réussît, & qu' au dire des connoisseurs, la copie ressemblât à l' original. Voilà un motif d'émulation pour d' habiles gens. Vingt-mile Francs, c' est de l' argent & un joli point de perspective.

Pour le coup je finis, étant &c.

'A Florence ce 19.me de 7.bre 1747.

DES-

Onychy magnit.



Anaglyphum ex Onyche tricol. Lud. Siries exscal. a. CIƆIƆCCXLVII.



DESCRIPTION

D'UN CAMÉE EN ONYCE OU *NICOLO* DE TROIS COULEURS

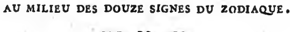
LEQUEL REPRÉSENTE

LE PORTRAIT DE S. M. T. C.

LOUIS XV.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

AU MILIEU DES DOUZE SIGNES DU ZODIAQUE.





Ous manquerions à l'objet que nous avons eu en metant au jour la Defcription des Ouvrages de Lapis-lazuli qui ont fait le fujet de ce Livre, fi nous ne profitions d'une ocafion auffi favorable qu'elle fe préfente, pour anoncer & faire connoître au Public une piéce qui fort

 de

de la main du même Artiste, c'est-à-dire, de l'habile M. Siries. Elle renchérit sans contredit sur ce que nous avons publié, quelles que soient les merveilles qu'on a lieu d'y admirer. Car il s'agit d'un Camée en Onyce ou en *Nicolo*, comme disent les Italiens, dans lequel on voit au milieu des douze Signes du Zodiaque, le portrait de S. M. T. C. Louis XV. à présent regnant; le tout renfermé par des moulures, & malgré cela avec des fonds si plats & si polis, que jusqu'à ce moment, on n'a rien trouvé qui puisse en aprocher. Mais avant que d'entreprendre d'entrer dans le détail des particularités de ce morceau, il est bon de remonter à l'histoire de ce qui l'a ocasionné, & en a été comme l'origine.

Dans le Cours de ce livre, on a vu que les Ouvrages de Lapis-lazuli de M. Siries sont des piéces singulieres, & que ni les Anciens ni les Modernes n'ont rien fait d'aussi bien travaillé dans ce genre. La nature du Lapis-lazuli, comme on l'a fait sentir dans la I.re & dans la IV.me lettre, justifioit en quelque façon les Artistes qui n'avoient pas osé toucher cette pierre, ou qui aïant entrepris d'en faire quelques morceaux, n'y avoient pas réussi. Les témoignages avantageux qu'on a donc rendus de la beauté du Crucifix & particulierement du grand Camée, ainsi qu'on le reconnoît dans les autres lettres IX.me & X.me,
&

& qui ſe ſont trouvés les mêmes que les jugemens des bons artiſtes, ont là-deſſus donné lieu à tant de diſcours, & fait naître parmi les ouvriers, une ſi grande émulation, que chez quelques-uns, ce qui arrive ordinairement, elle a dégéneré en envie, & les a portés à détracter le mérite de l'Ouvrage, en diſant que dans le fond le Lapis-lazuli eſt tendre, qu'il n'y a pour le travailler avec ſuccès que certains *tours de main* qu'on peut trouver aiſément, qu'enfin quand de tels ouvrages ſont tant de bruit, c'eſt parce qu'on encenſe la nouveauté & ce qu'on n'a pas acoutumé de voir.

Cependant M. Siries, nous le ſavons, n'avoit fait tout ce qu'il a fait en Lapis-lazuli, que par un principe d'émulation: A ſentir ces expreſſions qui ne manquoient pas de lui être raportées, pouvoit-il laiſſer aſſoupir cette même émulation? Non, lorſqu'on connoît ſon caractere, tel qu'il a été ſi naturellement rendu dans la III.me lettre, on ne ſauroit le croire. C'eſt donc pour cette raiſon qu'encore bien qu'il n'eût jamais travaillé d'autres pierres, ſi non ces piéces de Lapis-lazuli, & qu'il n'eût en aucune façon travaillé les pierres dures, il a voulu faire voir que l'exécution de ſon Ouvrage ne dépend point de ces prétendus *tours de main* ſi aiſés. C'eſt ainſi qu'il a entrepris de faire ce Camée en pierre dure; Ouvrage que tous les connoiſſeurs

fa-

ſavent qu'on ne peut faire qu'à la roue avec la poudre de diamant & d'émeri, en ſe ſervant en quelques ocaſions de la pointe de diamant; Ouvrage en un mot, qu'on ne peut conduire au point de perfection où il ſe trouve, qu'en emploïant ſoit du côté d'une fine théorie, ſoit de la part de la plus excélente pratique, tout ce qui peut concourir à perfectionner l'Art.

La pierre eſt une Onyce de trois couleurs, c'eſt-à-dire, pour parler en naturaliſte, une Onyce qui eſt formée de trois lits, deſquels celui de deſſus eſt couleur de marron ou châtein; celui du milieu qui n'a pas l'épaiſſeur d'une carte, blanchâtre; & le deſſous brun. On voit la grandeur de la pierre dans la Planche ſeconde. L'Artiſte ſur cette pierre voulant donc faire le portrait de S.M.T.C. il s'eſt ſervi de l'idée que préſente le corps de la déviſe des Roix de France, qui eſt le ſoleil; je veux dire qu'il a mis ce portrait au milieu des douze ſignes du zodiaque, comme nous voïons que quelques anciens Artiſtes (1) ont fait, en gravant le ſoleil ſur des pierres, même comme l'a fait encore dans la médaille de la naiſſance de Louis XIV. Mauger célebre Graveur du ſiecle paſſé (2). Mais M. Siries pour tout

1 Voï. *Momfauc. Antiq. expliq. Paris* 1719. *fol. Tom. I p.* 80. *Planc.* 41. *Muſ Florent. Tom. II. Tab.*88. & ibid. *Gori Obſerv* p.140.

2 Et du commencement de celui-ci. Voï. *Médail de Louis le Gr. Par.* 1702. 4° *p.* 2.

tout cela, n'a pas copié ces habiles maîtres : s'il a eu la même idée, il n'a pas laissé de la rendre originale.

La tête du Roi qui est de profil, est renfermée par une belle moulure, autour de laquelle dans un espace moins large qu'une ligne, qui forme comme une bordure, il a placé les Signes en les renfermant à leur tour par un filet. Le lit brun sert pour les fonds de tout le Camée, de même que pour les signes qui sont les reliefs les plus bas, & de même que pour le filet qui termine entierement la bordure. Le visage du Roi qui est d'un relief moins bas, aussi-bien que partie de la moulure qui est au tour du buste, est tiré du lit blanchâtre. Et tout ce qui est plus relevé en bosse comme les cheveux, le sourcil, la cuirasse, la baguete & la gorge de cette même moulure, tout cela est fait du lit châtein.

La raison pour laquelle les Signes qui sont dans la bordure, sont du lit brun, ainsi que le fond, c'est que l'Artiste a donné à cette partie de la pierre un peu de talus en dehors, afin que le portrait du Roi, qui est ce qui doit dominer, sortît mieux ; & que même l'œil dans ceux qui regarderoient le Camée, fût moins fatigué, moins distrait du sujet principal. Toutes choses qui n'auroient pas été de la sorte, si les Signes eussent été blanchâtres ou couleur de marron.

Le

Le Portrait d'abord, ce qui eſt le principal, eſt parfaitement reſſemblant, & on y peut admirer dans le détail, une grande ſuite de coups de maître placés à propos. Dans l'œil, il eſt je ne ſai quoi de vif qui ſemble montrer la vie même: certaines maſſes charnues formées par les muſcles du viſage, leſquelles n'échaperent jamais aux anciens, y ſont marquées, telles qu'on les trouve dans les phiſionomies bien caractériſées. Les Cheveux y jouent naturellement, la friſure n'en eſt point afectée. On y remarque à leur naiſſance comme les coups de peigne; & enſuite on y trouve cette eſpece de déſordre, inſéparable à cet égard de l'action d'un héros qui ne ſe gêne pas pour la parure. La poſition du corps eſt noble, elle eſt majeſteuſe, & telle qu'elle convient à un Monarque. La cuiraſſe du Roi eſt bien traitée dans ſon caractere, cela a un air de fer; il étoit juſte que l'artiſte qui ſait ſi bien manier l'acier, le fût auſſi parfaitement caractériſer. Mais là, dans cette cuiraſſe, il eſt un ornement de ſon invention qui répond à la poitrine, un Séraphin qui étend ſes ailes. C'eſt un atribut qu'il a cru devoir convenir au Roi très-chrétien & à un Prince qui par préférence à d'autres titres pompeux, a mérité le nom précieux de *Louis le bien aimé*. Une fraize qui eſt autour du col, & le cordon bleu qui eſt ſur l'épaule, ſont dans la plus exa-

exacte vérité, le jeu qu'ils doivent faire, les plis, le fuïant, tout y est.

L'Artiste après cela n'a pas oublié qu'il avoit pris place [1] parmi ces maîtres qui ont mis leur nom sur les pierres gravées; il a mis en relief les deux lettres initiales du sien sous le bras du Roi; place glorieuse sans doute, mais qui peut convenir à un Artiste qui a eu l'honneur de travailler à des ouvrages pour le propre service de la personne de S. M. [2].

La moulure qui est autour du portrait, est formée d'une baguete, d'une gorge & d'un filet. La baguete & la gorge sont, comme nous l'avons dit, de couleur marron, & le filet est blanc. Mais ce qui y est de remarquable, c'est la précision avec laquelle toutes ces parties sont tirées; on diroit assurément que c'est l'ouvrage d'un tour ovale.

Dans la Planche II. on voit la disposition des Signes. Renfermés qu'ils sont entre deux moulures & dans un espace aussi resserré qu'il a été dit, c'est-à-dire moins large qu'une ligne, puisqu'une ligne mésure les moulures & l'espace qui est entre-deux, ils ne laissent pas d'être isolés. On doit juger par là de leur pétitesse. Il nous paroît aussi qu'en relief ce sont les plus petites figures qu'on ait jamais vues. Cependant elles n'en sont pas moins bien caractérisées : la Vierge vole, le Verseau fait ses humides

A a pré-

1 Voï. *Lett.* X. p. 179. 2 Il est Orfévre du Roi, *Lett. II.* p. 4.

préſens à la terre, les Poiſſons fraient, les Gemeaux s'embraſſent, &c. chaque ſigne eſt dans le vrai. Après tout, la main qui a fait cet ouvrage, eſt la même qui a fait les pétits ciſeaux d'or dont il a été parlé, la paire deſquels ne peſe que la vintieme partie d'un grain [1]. Non en relief, nous ne le croïons pas, l'Antiquité n'a pas donné de ſi pétites figures.

Mais parlant d'Antiquité, voici où il faut du moins qu'elle cede, c'eſt pour les fonds renfermés de cet ouvrage, qui ſont ſi plats, ſi unis, ſi polis, qu'on n'a vu abſolument rien d'aprochant. A quoi bon pourtant le dire, nous? Laiſſons prôner ces merveilles à qui il convient, & cédons la parole à de grans connoiſſeurs. C'eſt M. le Baron de Stoſch qui parle. *Certainement*, dit-il, *une Médaille n'a pas des fonds plus unis ni luiſans plus uniformément que ce Camée, & ſi on veut excepter quelques Médailles ciſelées, ou réparées & nétoïées avec le ciſelet, après avoir été jetées en moule, ouvrages très-rares & en très-petit nombre de deux ſeuls maîtres, Guillaume Dupré Pariſien, & Corman Romain* [2] *leſquelles ont de très-beaux fonds bien unis, on n'en trouvera aucune autre dont les interſtices entre les figures & les lettres, ſoient auſſi planés.*

Mais lorſque M. le Baron parle de la ſorte, il ne fait que préparer les eſprits à une plus

1 Voï. *Lett. III. p.* 13.
2. Le Premier vivoit ſous Henri. IV. le ſecond ſous Innocent X.

plus grande admiration. Car ces Médailles, c'est du métal qu'on manie aisément, & il s'agit d'une pierre dure. Aussi cet illustre Antiquaire après avoir cité à ce sujet les plus belles Onyces & Sardoines travaillées en relief, que l'on connoit communément sous le nom de Camée, fait-il observer, *Que dans les fonds renfermés entre les interstices des reliefs, ni les Anciens ni les Modernes n'ont pas su faire un plan uni.* Ce qui lui feroit croire, *Que M. Louis Siries a trouvé quelqu'instrument inconnu aux autres graveurs, entierement diférent de la roue qui tourne sur son centre, & des pointes de diamant enchassées dans des poinçons, qui sont les instrumens dont on a fait usage jusqu'à présent; puisque dans le Camée de cet Artiste, le fond est aussi uni, aussi net, & aussi poli, que tout le reste de l'ouvrage.* Telles sont les expressions de M. le Baron de Stosch: Et de quelle autorité ne feront-elles pas?

Mais pourtant quel est cet instrument inconnu? L'Artiste a-t-il donc quelque secret extrordinaire? Penseroit-on que comme il a inventé l'Art d'endurcir l'Or & de le mettre en état de trancher & couper même de l'acier, il eût trouvé aussi celui d'amolir les pierres & d'en faire des empreintes à son gré? Non, non; la pierre ne change pas d'état dans ses mains: elle est toujours dure; il ne l'a pas même assez maniée pour en pouvoir

tirer un parti comme magique. Les morceaux de Lapis-lazuli dont on a parlé, sont ses premiers ouvrages en pierre, & le Camée que nous décrivons, est la premiere chose qu'il ait faite en pierre dure; c'est son coup d'essai.

Tout le secret de M. Siries, nous l'assurons d'après lui, c'est sa patience extrême, sa scrupuleuse atention, son prodigieux amour du travail, son émulation pour la perfection de l'art. Il n'a pas de secret particulier, il ne travaille dans ce genre de gravure, que de la même façon qu'on a fait dès la naissance de cet art, & dans les tems les plus grossiers de l'Egypte (1): il ne se sert, pour tout dire, que de la roue, que des poudres dures, que de la pointe de diamant. Voilà tout son artifice: Vieux usages, comme on voit, qui néanmoins produisent dans notre siecle, ce qu'on n'a jamais vu; & qui sans doute feront multiplier ces chefs-d'œuvre. M. Louis Siries ouvre les voies, il fraie la route: & loin de décourager les Artistes, il assure qu'on peut faire beaucoup mieux. Il le promet en se proposant pour exemple, & en protestant que s'il travaille quelqu'autre pierre, il l'emportera sur ce qu'il vient de faire.

Mais comme ce n'est pas assez de promettre & de faire esperer aux Artistes que leurs

1. M. le Baron de Stosch a des monumens de la plus profonde antiquité, & qui paroissent des premiers tems de l'Egypte. Le travail de la roue y est parfaitement reconnoissable.

leurs fatigues dans de telles entreprises, ne seront ni sans succès ni sans fruit, M. Siries propose à ceux qui voudront faire en Lapis-lazuli des piéces semblables à son Crucifix & à son grand Camée, tels qu'ils sont montés, & en Onyce un Camée comme le sien, de la maniere aussi dont il est garni [1], il leur propose, dis-je, de donner du Crucifix, cinq mile livres de France, du grand Camée, vingt mile livres, & du Camée d'Onyce, autres cinq mille livres, toujours de la même monoie. Et prenons garde à ce sujet, que ce n'est de sa part, ni sorte de défi ni ostentation. C'est uniquement son zéle pour un art si beau, & les vues qu'il a que les Modernes puissent l'emporter sur les anciens Artistes, qui l'engagent à vouloir faire faire des ouvrages qu'il sait d'ailleurs où pouvoir placer.

Ce que nous avançons au surplus, n'est point de ces paroles en l'air sur lesquelles il n'y a nul fond à faire. Nous rougirions d'écrire des choses avanturées. M. Siries nous l'a dit lui-même, il l'a répeté dans les meilleures compagnies; & nous savons combien on peut comter sur sa parole d'honneur. Si quelcun se présente pour entreprendre de faire ces piéces, il sera prêt à prendre les engagemens convenables, il donnera même bien

1 Ces trois piéces auront leurs garnitures, c'est-à-dire des enchassures particulieres qui leur serviront d'étui, nous ne les décrivons pas, parce qu'elles ne sont pas encore en état d'être décrites.

bien des facilités. Par exemple, les montures & enchassures qui ornent ces pièces & qui servent à les renfermer, quoiqu'il les fasse de sa main, il n'exige point que les Artistes qui feroient ces morceaux, fussent obligés à les faire aussi eux-mêmes. Il leur laisse la liberté de les faire faire par qui ils voudront, pourvu que ce soit dans le gout de ses originaux, & qu'au jugement des connoisseurs, les ouvrages qu'on aura faits, soient d'exactes copies de ceux qu'il propose pour modeles.

FIN.



TA-



TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Le chifre Romain indique les pages du Discours Préliminaire ; & le chifre Arabe, celles du corps de l'Ouvrage.

A

Art

D

N.i..

Rai-

R

S

Su-

FAU-

FAUTES A CORRIGER.

PAge XII. lig. 4. lisez *imaginé*. Car il fait un sens indivisible avec *qu' on &c.*

Page 2. lig. 11. lisez *des connoisseurs sont surpris tout comme moi*. Parce que *le sont* se construiroit avec *étonné* qui est un Singulier.

Page 8. lig. 18. lisez *de même gout*. Pag. 13. lig. 17. lisez *pesent au plus la*. Page 25. lig. 22. lisez *comme en sont formés les*. Page 28. lig. 6. lisez *sont*. Pag. 35. lig. 9. lisez *& d' une grande*. Page 59. lig. 27. lisez 1706.

Page 64. lig. 11. lisez *jête*. Page 65. lig. 1. lisez *remarque*. Ce sont des Impératifs.

Page 71. lig. 4. lisez *à Technite, lequel a déja fait le Vase que tu vois, fait à présent*.

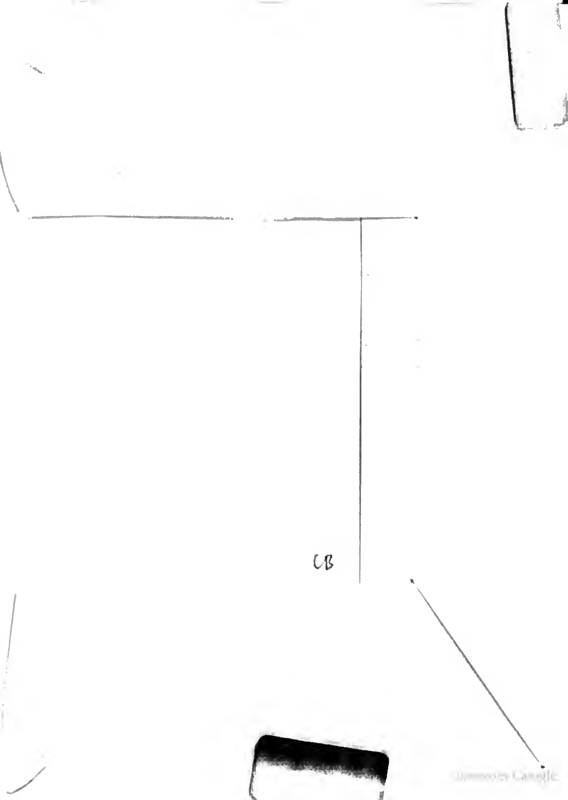
Page 78. lig. 26. lisez *Plaut. J. Oper*. C' est-à-dire, *Plaut. Joseph. Operarii*.

Page 83. lig. 19. lisez *de tous les honnêtes-gens*.

Page 138. Observez que l'enfant qui séme, tient le grain qu' il prend dans les sacs, en une sorte de pochete qu' il tient à la main.

Page 140. lig. 24. lisez *étoient prets à jeter l' ancre*. Page 142. lig. 27. lisez 139. Page 144. lig. 21. lisez p. 31. 32. Page 191. lig. 7. lisez *il propose, dis-je, de leur donner*.

Quelques autres fautes qui peuvent nous échaper, qu' on nous les pardonne. Nous imprimons dans un pays où l' on a peu de secours, en fait de Langue Françoise ; & tout le monde sait, combien un Ecrivain plein de sa matiere, lit mal ses Ouvrages. Les maîtres de la langue, les Bouhours, les Bellegardes, &c., ont fait eux-mêmes des fautes, qu' ils n' ont reconnues qu' après leurs impressions.


CB